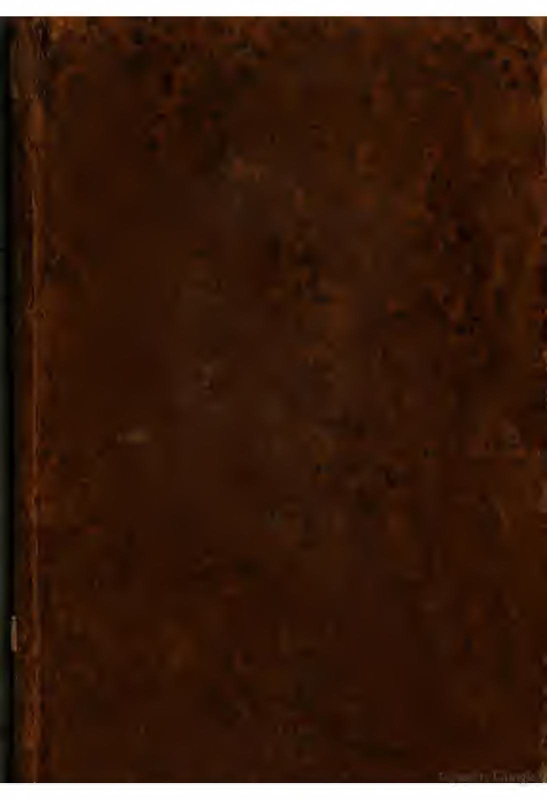
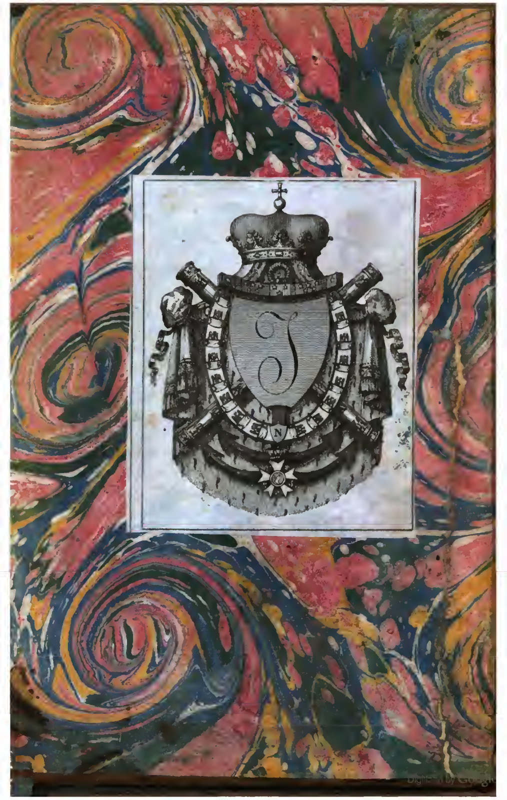
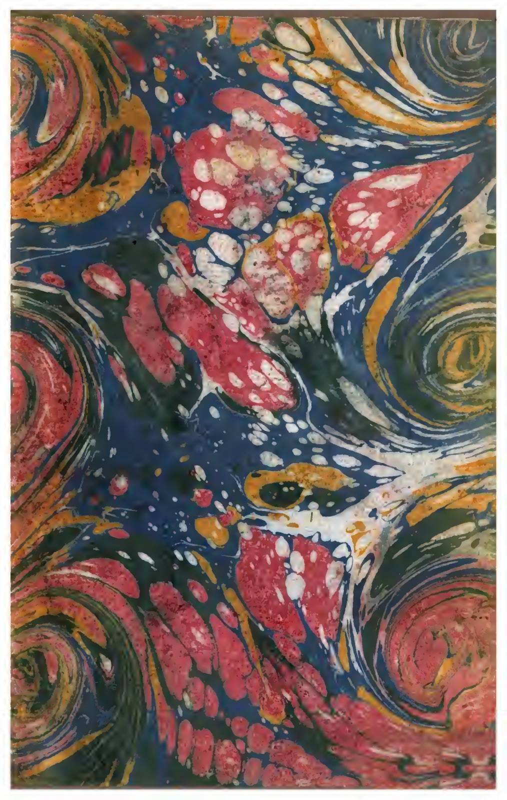






ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez Née de la Rochelle, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CONTES MORAUX.

PAR M. MARMONTEL.

TOME TROISIEME.

M. DCC. LXXXVII.

TABLE
DES CONTES
Du troisième Volume.

CONTES

CONTES MORAUX.

L'HEUREUX DIVORCE.

L'INQUIÉTUDE & l'inconſtance ne ſont, dans la plupart des hommes, que la ſuite d'un faux calcul. Une prévention trop avantageuſe pour les biens qu'on déſire, fait qu'on éprouve, dès qu'on les poſsède, ce mal-aiſe & ce dégoût qui ne nous laiſſent jouir de rien. L'imagination détrompée & le cœur mécontent ſe portent à de nouveaux objets, dont la perſpective nous éblouit à ſon tour, & dont l'approche nous déſabuſe. Ainſi, d'illuſion en illuſion, l'on paſſe ſa vie à changer de chimère : c'eſt la maladie des ames vives & délicates ; la nature n'a

rien d'assez parfait pour elles : de là vient qu'on a mis tant de gloire à fixer le goût d'une jolie femme.

Lucile, au couvent, s'étoit peint les charmes de l'amour & les délices du mariage avec le coloris d'une imagination de quinze ans, dont rien encore n'avoit terni la fleur.

Elle n'avoit vu le monde que dans ces fictions ingénieuses, qui sont le roman de l'humanité. Il n'en coûte rien à un homme éloquent, pour donner à l'Amour & à l'Hymen tous les charmes qu'il imagine. Lucile, d'après ces tableaux, voyoit les amans & les époux comme ils ne sont que dans les fables, toujours tendres & passionnés, ne disant que des choses flatteuses, occupés uniquement du soin de plaire, ou par des hommages nouveaux, ou par des plaisirs variés sans cesse.

Telle étoit la prévention de Lucile, quand on vint la tirer du couvent pour épouser le Marquis de Lisère. Sa figure

intéreſſante & noble la prévint favorablement. Ses premiers entretiens achevèrent de déterminer l'irréſolution de ſon ame. Elle ne voyoit point encore, dans le Marquis, l'ardeur d'un amour paſſionné; mais elle penſoit aſſez modeſtement d'elle-même, pour ne pas prétendre à l'enflammer d'un premier coup-d'œil. Ce goût, tranquille dans ſa naiſſance, alloit faire des progrès rapides : il falloit lui en donner le temps. Cependant le mariage fut conclu & terminé, avant que l'inclination du Marquis fût devenue une paſſion violente.

Rien de plus vrai, de plus ſolide que le caractère du Marquis de Lisère. En épouſant une jeune perſonne, il ſe propoſoit, pour la rendre heureuſe, de commencer par être ſon ami, perſuadé qu'un honnête homme fait tout ce qu'il veut d'une femme bien née, quand il a gagné ſa confiance ; & qu'un époux qui ſe fait craindre, invite ſa femme à le tromper, & l'autoriſe à le haïr.

Pour ſuivre le plan qu'il s'étoit tracé, il étoit eſſentiel de n'être point amant paſſionné : la paſſion ne connoît point de règle. Il s'étoit bien conſulté, avant de s'engager, ſur l'eſpèce de goût que lui inſpiroit Lucile, réſolu de n'épouſer jamais celle dont il ſeroit follement épris. Lucile ne trouva dans ſon mari que cette amitié vive & tendre, cette complaiſance attentive & ſoutenue, cette volupté douce & pure, cet amour enfin qui n'a ni accès ni langueur. D'abord elle ſe flattoit que l'ivreſſe, l'enchantement, les tranſports auroient leur tour : l'ame de Lisère fut inaltérable.

Cela eſt ſingulier, diſoit-elle : je ſuis jeune, je ſuis belle, & mon mari ne m'aime pas ! Je lui appartiens, c'en eſt aſſez pour me poſſéder avec froideur. Mais auſſi pourquoi le laiſſer tranquille ? Peut-il déſirer ce qui eſt à lui ſans réſerve & ſans trouble ? Il ſeroit paſſionné, s'il étoit jaloux. Que les hom-

mes sont injustes ! il faut les tourmenter pour leur plaire. Soyez tendre, fidèle, empressée ; ils se négligent, ils vous dédaignent. L'égalité du bonheur les ennuie. Le caprice, la coquetterie, l'inconstance les réveillent, les excitent : ils n'attachent de prix au plaisir qu'autant qu'il leur coûte des peines. Lisère, moins sûr d'être aimé, en seroit mille fois plus amoureux lui-même. Cela est aisé, soyons à la mode. Tout ce qui m'environne m'offre assez de quoi l'inquiéter, s'il est capable de jalousie.

D'après ce beau projet, Lucile joua la dissipation, la coquetterie ; elle mit du mystère dans ses démarches ; elle se fit des sociétés dont le Marquis n'étoit pas. Ne l'ai-je pas prévu, disoit-il en lui-même, que j'avois une femme comme une autre ? Au bout de six mois de mariage elle commence à s'en ennuyer. Je serois un joli homme, si j'étois amoureux de ma femme ! Heureusement

mon goût & mon estime pour elle me laissent toute ma raison : il faut en faire usage, dissimuler, me vaincre, & n'employer, pour la retenir, que la douceur & les bons procédés. Ils ne réussissent pas toujours ; mais les reproches, les plaintes, la gêne, & la violence réussissent encore moins. La modération, la complaisance, la tranquillité du Marquis achevoient d'impatienter Lucile. Hélas ! disoit-elle, j'ai beau faire, cet homme-là ne m'aimera jamais : c'est une de ces ames froides que rien n'émeut, que rien n'intéresse ; & je suis condamnée à passer ma vie avec un marbre qui ne sait aimer ni haïr ! O délices des ames sensibles ! charme des cœurs passionnés ! Amour, qui nous élèves au Ciel sur tes aîles enflammées ! où sont ces traits brûlans dont tu blesses les amans heureux ? où est l'ivresse où tu les plonges ? où sont ces transports ravissans qu'ils s'inspirent tour à tour ? Où ils

ſont ? pourſuivoit-elle ; dans l'amour libre & indépendant, dans l'abandon de deux cœurs qui ſe donnent eux-mêmes. Et pourquoi le Marquis ſeroit-il paſſionné ? Quel ſacrifice lui ai-je fait ? par quels traits courageux, par quel dévouement héroïque ai-je ému la ſenſibilité de ſon ame ? Où eſt le mérite d'avoir obéi, d'avoir accepté pour époux un jeune homme aimable & riche qu'on a choiſi ſans mon aveu ? Eſt-ce à l'amour à ſe mêler d'un mariage de convenance ? Cependant eſt-ce-là le ſort d'une femme de ſeize ans, à qui, ſans vanité, la nature a donné de quoi plaire, & plus encore de quoi aimer ? Car enfin je ne puis me diſſimuler ni les graces de ma figure, ni la ſenſibilité de mon cœur. A ſeize ans, languir ſans eſpoir dans une froide indifférence, & voir s'écouler ſans plaiſir au moins une vingtaine d'années qui pourroient être délicieuſes ! Je dis une vingtaine au moins ; & ce n'eſt pas

vouloir ennuyer le monde que d'y renoncer avant quarante ans. Cruelle famille ! eſt-ce pour toi que j'ai pris un époux ? Tu m'as choiſi un honnête homme ; le rare préſent que tu m'as fait ! S'ennuyer avec un honnête homme, & s'ennuyer toute ſa vie ! En vérité, cela eſt bien dur.

Le mécontentement dégénéra bientôt en humeur du côté de Lucile ; & Lisère crut enfin s'apercevoir qu'elle l'avoit pris en averſion. Ses amis lui déplaiſoient, leur ſociété lui étoit importune ; elle les recevoit avec une froideur capable de les éloigner. Le Marquis ne put diſſimuler plus longtemps. Madame, dit-il à Lucile, l'objet du mariage eſt de ſe rendre heureux ; nous ne le ſommes pas enſemble ; & il eſt inutile de nous piquer d'une conſtance qui nous gêne. Notre fortune nous met en état de nous paſſer l'un de l'autre, & de reprendre cette liberté dont nous nous ſommes fait impru-

demment un mutuel sacrifice. Vivez chez vous, je vivrai chez moi ; je ne vous demande pour moi que de la décence, & les égards que vous vous devez à vous-même. Très-volontiers, Monsieur, lui répondit Lucile avec la froideur du dépit ; & dès ce moment tout fut arrangé pour que Madame eût son équipage, sa table, ses gens, en un mot, sa maison à elle.

Le soupé de Lucile devint bientôt un des plus brillans de Paris. Sa société fut recherchée par tout ce qu'il y avoit de jolies femmes & d'hommes galans. Mais il falloit que Lucile eût quelqu'un ; & c'étoit à qui l'engageroit dans ce premier pas, le seul, dit-on, qui soit difficile. Cependant elle jouissoit des hommages d'une cour brillante; & son cœur, irrésolu encore, sembloit ne suspendre son choix que pour le rendre plus flatteur. On crut voir enfin celui qui devoit le déterminer. A l'approche du Comte de Blamzé, tous les

aſpirans baiſsèrent le ton. C'étoit l'homme de la Cour le plus redoutable pour une jeune femme. Il étoit décidé qu'on ne pouvoit lui réſiſter ; & l'on s'en épargnoit la peine. Il étoit beau comme le jour, ſe préſentoit avec grace, parloit peu, mais très-bien ; & s'il diſoit des choſes communes, il les rendoit intéreſſantes par le ſon de voix le plus flatteur, & le plus beau regard du monde. On n'oſoit dire que Blamzé fût un fat, tant ſa fatuité avoit de nobleſſe. Une hauteur modeſte formoit ſon caractère ; il décidoit de l'air du monde le plus doux, & du ton le plus laconique ; il écoutoit les contradictions avec bonté, n'y répondoit que par un ſourire ; & ſi on le preſſoit de s'expliquer, il ſourioit encore & gardoit le ſilence, ou répétoit ce qu'il avoit dit. Jamais il n'avoit combattu l'avis d'un autre, jamais il n'avoit pris la peine de rendre raiſon du ſien : c'étoit la politeſſe la plus attentive, & la

présomption la plus décidée qu'on eût encore vu réunies dans un jeune homme de qualité.

Cette assurance avoit quelque chose d'imposant, qui le rendoit l'oracle du goût & le législateur de la mode. On n'étoit sûr d'avoir bien choisi le dessin d'un habit ou la couleur d'une voiture, qu'après que Blamzé avoit applaudi d'un coup-d'œil. *Il est bien, elle est jolie*, étoient de sa bouche des mots précieux, & son silence un arrêt accablant. Le despotisme de son opinion s'étendoit jusques sur la beauté, les talens, l'esprit, & les graces. Dans un cercle de femmes, celle qu'il avoit honorée d'une attention particulière, étoit à la mode dès ce même instant.

La réputation de Blamzé l'avoit précédé chez Lucile ; mais les déférences que lui marquoient ses rivaux eux-mêmes, redoublèrent l'estime qu'elle avoit pour lui. Elle fut éblouie de sa

beauté, & plus ſurpriſe encore de ſa modeſtie. Il ſe préſenta de l'air le plus reſpectueux, s'aſſit à la dernière place; mais bientôt tous les regards ſe dirigèrent ſur lui. Sa parure étoit un modèle de goût: tous les jeunes gens qui l'environnoient, l'étudioient avec une attention ſcrupuleuſe. Ses dentelles, ſa broderie, ſa coiffure, on examinoit tout: on écrivoit les noms de ſes marchands & de ſes ouvriers. Cela eſt ſingulier, diſoit-on, je ne vois ces deſſins, ces couleurs qu'à lui. Blamzé avouoit modeſtement qu'il lui en coûtoit peu de ſoin. L'induſtrie, diſoit-il, eſt au plus haut point; il n'y a qu'à l'éclairer & à la conduire. Il prenoit du tabac en diſant ces mots, & ſa boîte excitoit une curioſité nouvelle; elle étoit cependant d'un jeune artiſte que Blamzé tiroit de l'oubli. On lui demandoit le prix de tout; il répondoit en ſouriant, qu'il ne ſavoit le prix de

rien ; & les femmes ſe diſoient à l'oreille le nom de celle qui étoit chargée de ces détails.

Je ſuis honteux, Madame, dit Blamzé à Lucile, que ces bagatelles occupent une attention qui devroit ſe réunir ſur un objet bien plus intéreſſant. Pardon, ſi je me prête aux queſtions frivoles de cette jeuneſſe : jamais complaiſance ne m'a tant coûté. J'eſpère, ajouta-t-il tout bas, que vous voudrez bien me permettre de venir m'en dédommager dans quelque moment plus tranquille. J'en ſerai fort aiſe, répondit Lucile en rougiſſant ; & à ſa rougeur, & au ſourire tendre dont Blamzé accompagna une révérence reſpectueuſe, l'aſſemblée jugea que l'intrigue ne traîneroit pas en longueur. Lucile, qui ne ſentoit pas la conſéquence de quelques mots dits à l'oreille, & qui ne croyoit pas avoir donné un rendez-vous, fit à peine attention aux regards d'intelligence que les femmes ſe lançoient, & aux légè-

res plaiſanteries qui échappoient aux hommes. Elle ſe livra inſenſiblement à ſes réflexions, & fut rêveuſe toute la ſoirée. On ramena ſouvent le propos ſur Blamzé. Tout le monde en dit du bien : ſes rivaux en parloient avec eſtime ; les rivales de Lucile en parloient avec complaiſance. Perſonne n'étoit plus honnête, plus galant, plus reſpectueux ; & de vingt femmes dont il avoit eu à ſe louer, aucune n'avoit eu à s'en plaindre. Alors Lucile devenoit attentive : rien ne lui échappoit. Vingt femmes ! diſoit-elle en elle-même, cela eſt bien fort ! mais faut-il en être ſurpris ? il en cherche une qui ſoit digne de le fixer, & capable de ſe fixer elle-même.

On eſpéroit le lendemain qu'il viendroit de bonne heure & avant la foule : on l'attendit, on fut inquiète ; il ne vint point, on eut de l'humeur ; il écrivit, on lut ſon billet, & l'humeur ceſſa. Il étoit déſeſpéré de perdre les plus beaux

momens de ſa vie : des importuns l'excédoient : il eût voulu pouvoir s'échapper ; mais ces importuns étoient des perſonnages. Il ne pouvoit être heureux que le jour ſuivant ; mais il conjuroit Lucile de le recevoir le matin, pour abréger, diſoit-il, de quelques heures les ennuis cruels de l'abſence. La ſociété s'aſſembla comme de coutume ; & Lucile reçut ſon monde avec une froideur dont on fut piqué. Nous n'aurons pas Blamzé ce ſoir, dit Clarice avec l'air affligé, il va ſouper à la petite maiſon d'Araminte. A ces mots, Lucile pâlit ; & la gaieté qui régnoit autour d'elle, ne fit que redoubler la douleur qu'elle tâchoit de diſſimuler. Son premier mouvement fut de ne plus revoir le perfide. Mais Clarice avoit voulu peut-être, ou par malice ou par jalouſie, lui donner un tort qu'il n'avoit pas. Ce n'étoit, après tout, s'engager à rien, que de le voir encore une fois ;

& avant de le condamner, il étoit juste de l'entendre.

Comme elle étoit à sa toilette, Blamzé arrive en polisson ; mais le plus élégant polisson du monde. Lucile fut un peu surprise de voir paroître en négligé un homme qu'elle connoissoit à peine ; & s'il lui en avoit donné le temps, peut-être se feroit-elle fâchée. Mais il lui dit tant de jolies choses sur la fraîcheur de son teint, sur la beauté de ses cheveux, sur l'éclat de son réveil, qu'elle n'eut pas le courage de se plaindre. Cependant Araminte ne lui sortoit pas de l'idée ; mais il n'eût pas été décent de paroître si-tôt jalouse ; & un reproche pouvoit la trahir. Elle se contenta de lui demander ce qu'il avoit fait la veille. — Ce que j'ai fait ! & le sais-je moi-même ? Ah ! que le monde est fatigant ! qu'on est heureux d'être oublié loin de la foule, d'être à soi, d'être à ce qu'on aime ! Croyez-moi,

Croyez-moi, Lucile, défendez-vous de ce tourbillon qui vous environne: plus de repos, plus de liberté, si-tôt qu'on s'y laisse entraîner. A propos de tourbillon, que faites-vous de ces jeunes gens qui composent votre cour? Ils se disputent votre conquête. Avez-vous daigné faire un choix? La tranquille familiarité de Blamzé avoit d'abord étonné Lucile; cette question acheva de l'interdire. Je suis indiscret peut-être? reprit Blamzé qui s'en apperçut. Point du tout, répondit Lucile avec douceur; je n'ai rien à dissimuler, & je ne crains pas que l'on me devine. Je m'amuse de la légèreté de cette jeunesse évaporée, mais pas un d'eux ne me semble digne d'un attachement sérieux. Blamzé parla de ses rivaux avec indulgence, & trouva que Lucile les jugeoit trop sévèrement. Cléon, par exemple, disoit-il, a de quoi être aimable: il ne sait rien encore; c'est dommage, car il parle assez bien des cho-

ſes qu'il ne ſait pas, & il me prouve qu'avec de l'eſprit on ſe paſſe du ſens commun. Clairſon eſt un étourdi; mais c'eſt le premier feu de l'âge; & il n'a beſoin que d'être diſcipliné par une femme qui ait vécu. Le caractère de Pomblac annonce un homme à ſentiment; & cette naïveté, qui reſſemble à de la bêtiſe, me plairoit aſſez, ſi j'étois femme: quelque coquette en fera ſon profit. Le petit Linval eſt ſuffiſant; mais il n'aura pas été ſupplanté cinq ou ſix fois, qu'on ſera ſurpris de le voir modeſte. Quant à préſent, pourſuivit Blamzé, rien de tout cela ne vous convient. Cependant vous voilà libre; que faites-vous de cette liberté? Je tâche d'en jouir, répondit Lucile. C'eſt une enfance, reprit le Comte: on ne jouit de ſa liberté qu'au moment qu'on y renonce; & l'on ne doit la conſerver avec ſoin, qu'afin de la perdre à propos. Vous êtes jeune, vous êtes belle; ne vous flattez pas d'être long-temps

à vous-même : si vous ne donniez pas votre cœur, il se donneroit tout seul : mais parmi ceux qui peuvent y prétendre, il est important de choisir. Dès que vous aimerez, & quand vous n'aimeriez pas, vous serez aimée infailliblement : ce n'est point là ce qui m'inquiète ; mais à votre âge on a besoin de trouver, dans un amant, un conseil, un guide, un ami, un homme formé par l'usage du monde, & en état de vous éclairer sur les dangers que vous y allez courir. Un homme comme vous, par exemple, dit Lucile d'un ton ironique & avec un sourire moqueur. Vraiment oui, continua Blamzé ; je serois assez votre fait, sans tout ce monde qui m'assiége : mais le moyen de m'en débarrasser ? N'en faites rien, reprit Lucile, vous exciteriez trop de plaintes, & vous m'attireriez trop d'ennemis. Pour les plaintes, dit froidement le Comte, j'y suis accoutumé. A l'égard des ennemis, l'on ne

s'en met guère en peine, lorſqu'on a de quoi ſe ſuffire, & le bon ſens de vivre pour ſoi. A mon âge, dit Lucile en ſouriant, on eſt trop timide encore; & quand il n'y auroit à eſſuyer que le déſeſpoir d'une Araminte, cela ſeul me feroit trembler. Une Araminte? reprit Blamzé ſans s'émouvoir, une Araminte eſt une bonne femme qui entend raiſon, & qui ne ſe déſeſpère point. Je vois qu'on vous en a parlé : voici mon hiſtoire avec elle. Araminte eſt une de ces beautés qui, ſe voyant ſur leur déclin, pour ne pas tomber dans l'oubli, & pour ranimer leur conſidération expirante, ont beſoin de temps en temps de faire un éclat dans le monde. Elle m'a engagé à lui rendre quelques ſoins, & à lui marquer quelque empreſſement. Il n'eût pas été honnête de la refuſer : je me ſuis prêté à ſes vues. Pour donner plus de célébrité à notre aventure, elle a voulu prendre une petite maiſon. J'ai eu beau lui repré-

ſenter que ce n'étoit pas la peine, pour un mois tout au plus que j'avois à lui donner ; la petite maiſon a été meublée à mon inſçu, & le plus galamment du monde. On m'a fait promettre, & c'étoit-là le grand point, d'y ſouper avec l'air du myſtère : c'étoit hier le jour annoncé. Araminte, pour plus de ſecret, n'y avoit invité que cinq de ſes amies, & ne m'avoit permis d'y amener qu'un pareil nombre de mes amis. J'y allai donc : j'eus l'air du plaiſir, je fus galant, empreſſé auprès d'elle ; en un mot, je laiſſai partir les convives, & ne me retirai qu'une demi-heure après eux : c'eſt-là, je crois, tout ce qu'exigeoit la bienſéance ; auſſi Araminte fut-elle enchantée de moi. C'en eſt aſſez pour lui attirer la vogue ; & je puis déſormais prendre congé d'elle quand il me plaira, ſans avoir aucun reproche à craindre. Voilà, Madame, quelle eſt ma façon de me conduire. La réputa-

tion d'une femme m'eſt auſſi chère que la mienne : je vous dirai plus ; il ne m'en coûte rien de faire à ſa gloire le ſacrifice de ma vanité. Le plus grand malheur pour une femme à prétentions, c'eſt d'être quittée : je ne quitte jamais, je me fais renvoyer, je fais ſemblant même d'en être inconſolable ; & il m'eſt arrivé quelquefois de m'enfermer trois jours de ſuite ſans voir perſonne, pour laiſſer à celle dont je me détachois tous les honneurs de la rupture. Vous voyez, belle Lucile, que les hommes ne ſont pas tous auſſi mal-honnêtes qu'on le dit, & qu'il y a encore parmi nous des principes & des mœurs.

Lucile, qui n'avoit lu que les Romans du temps paſſé, n'étoit point accoutumée à ce nouveau ſtyle ; & ſa ſurpriſe redoubloit à chaque mot qu'elle entendoit. Quoi, Monſieur, dit-elle, c'eſt-là ce que vous appelez des mœurs & des principes !

— Oui, Madame, mais cela eſt rare; & la conſidération ſingulière que mes procédés m'ont acquiſe, ne fait pas l'éloge de nos jeunes gens. En honneur, plus j'y penſe, & plus je voudrois, pour votre intérêt même, que vous euſſiez quelqu'un comme moi. Je me flatte, dit Lucile, que je ſerois ménagée comme une autre, & qu'au moins n'aurois-je pas le déſagrément d'être quittée. C'eſt une plaiſanterie, Madame ; mais ce qui n'en eſt pas une, c'eſt que vous méritez un homme qui penſe, & qui ſache développer les qualités de l'eſprit & du cœur que je crois démêler en vous. Liſère eſt un bon enfant; mais il n'auroit jamais ſu tirer parti de ſa femme; & en général le déſir de plaire à un mari n'eſt pas aſſez vif, pour qu'on ſe donne la peine d'être aimable avec lui juſqu'à un certain point. Heureuſement qu'il vous laiſſe à votre aiſe; & vous ne ſeriez pas digne d'un procédé auſſi

raisonnable, si vous perdiez le temps le plus précieux de votre vie dans l'indolence ou dans la dissipation.

Je ne crains, dit Lucile, de tomber dans aucun de ces deux excès. — On ne voit pourtant que cela dans le monde. — Je le sais bien, Monsieur ; & voilà pourquoi je serois difficile dans le choix, si j'avois dessein d'en faire un : car je ne pardonne un attachement qu'autant qu'il est solide & durable. Quoi, Lucile, à votre âge, vous piqueriez-vous de constance ? En vérité, si je le croyois, je serois capable de faire une folie. — Et cette folie seroit? — D'être sage, & de m'attacher tout de bon. — Sérieusement, vous auriez ce courage ? — Ma foi j'en ai peur, si vous voulez que je vous parle vrai. — Voilà une singulière déclaration ! — Elle est assez mal tournée ; mais je vous prie de me pardonner : c'est la première de ma vie. — La première, dites-vous ? —

Oui, Madame; jusqu'ici on avoit eu la bonté de m'épargner les avances: mais je vois bien que je vieillis. — Eh bien, Monsieur, pour la rareté du fait, je vous pardonne ce coup d'essai. Je ferai plus encore, je vous avouerai qu'il ne peut me déplaire. — En vérité? Cela est heureux! Madame approuve que je l'aime! Et me fera-t-elle aussi l'honneur de m'aimer? — Ah! c'est autre chose: le temps m'apprendra si vous le méritez. — Regardez-moi, Lucile. — Je vous regarde. — Et vous ne riez pas? — De quoi rirois-je? — De votre réponse. Me prenez-vous pour un enfant? — Je vous parle raison, ce me semble. — Et c'est pour me parler raison que vous m'avez fait l'honneur de m'accorder un tête à tête? — Je ne croyois pas que pour être raisonnable nous eussions besoin de témoins. Après tout, que vous ai-je dit, à quoi vous n'ayez dû vous attendre? Je vous trouve des graces,

de l'eſprit, un air intéreſſant & noble.
— Vous avez bien de la bonté. — Mais ce n'eſt pas aſſez pour mériter ma confiance, & pour déterminer mon inclination. — Ce n'eſt pas aſſez, Madame? Excuſez du peu. Et que faut-il de plus, s'il vous plait? — Une connoiſſance plus approfondie de votre caractère, une perſuaſion plus intime de vos ſentimens pour moi. Je ne vous promets rien, je ne me défends de rien : vous avez tout à eſpérer, mais rien à prétendre : c'eſt à vous de voir ſi cela vous convient — Rien ne doit coûter ſans doute, belle Lucile, pour vous mériter & vous obtenir; mais, de bonne ſoi, voulez-vous que je renonce à tout ce que le monde a de charmes, pour faire dépendre mon bonheur d'un avenir incertain? Je ſuis, vous le ſavez, & je ne m'en fais pas accroire, je ſuis l'homme de France le plus recherché : ſoit goût, ſoit caprice, il n'importe; c'eſt à qui m'aura,

ne fût-ce qu'en paſſant. Vous avez raiſon, dit Lucile : j'etois injuſte, & vos momens ſont trop précieux. — Non, je l'avoue de bonne foi : je ſuis las d'être à la mode : je cherchois un objet qui pût me fixer ; je l'ai trouvé, je m'y attache : rien de plus heureux ; mais encore faut-il que ce ne ſoit pas en vain. Vous voulez le temps de la réflexion ; je vous donne vingt-quatre heures : je crois que cela eſt bien honnête, & je n'en ai jamais tant donné. J'ai la réflexion trop lente, reprit Lucile, & vous êtes trop preſſé pour nous accorder ſur ce point. Je ſuis jeune, peut-être ſenſible ; mais mon âge & ma ſenſibilité ne m'engageront jamais dans une démarche imprudente. Je vous l'ai dit : ſi mon cœur ſe donne, le temps, les épreuves, la réflexion, la douce habitude de la confiance & de l'eſtime, l'auront décidé dans ſon choix. — Mais, Madame, de bonne foi, croyez-vous trouver un homme

aimable aſſez déſœuvré pour perdre ſon temps à filer une intrigue? & vous même, prétendez-vous paſſer votre jeuneſſe à conſulter ſi vous aimerez? Je ne ſais, répondit Lucile, ſi j'aimerai jamais, ni quel temps j'emploïerai à m'y réſoudre; mais ce temps ne ſera pas perdu, s'il m'épargne des regrets. Je vous admire, Madame, je vous admire, dit Blamzé en prenant congé d'elle; mais je n'ai pas l'honneur d'être de l'ancienne Chevalerie; & je n'étois pas venu ſi matin, pour compoſer avec vous un roman.

Lucile, étourdie de la ſcène qu'elle venoit d'avoir avec Blamzé, paſſa bientôt de l'étonnement à la réflexion. C'eſt donc là, dit-elle, l'homme à la mode, l'homme aimable par excellence! Il daigne me trouver jolie; & s'il me croyoit capable de conſtance, il feroit la folie de m'aimer tout de bon! Encore n'a-t-il pas le loiſir d'attendre que je me ſois conſultée : il

falloit faifir le moment de lui plaire, me décider dans les vingt-quatre heures : il n'en a jamais tant donné. Eft-ce donc ainfi que les femmes s'aviliffent & que les hommes leur font la loi ? Heureufement il s'eft fait connoître. Sous cet air modefte qui m'avoit féduite, quelle fuffifance, quelle préfomption ! Ah ! je vois que le malheur le plus humiliant pour une femme, eft celui d'aimer un fat.

Le même jour, après l'Opéra, la fociété de Lucile étant affemblée, Pomblac vint lui dire, avec l'air du myftère, qu'elle n'auroit à fouper ni Blamzé ni Clairfons. A la bonne heure, dit-elle : je n'exige pas de mes amis une affiduité qui les gêne : il y a même telles gens dont l'affiduité me gêneroit. Si Blamzé étoit de ce nombre, reprit ingénument Pomblac, Clairfons vous en a délivrée au moins pour quelque temps. — Comment cela ? — Ne vous effrayez point : tout s'eft paffé le mieux

du monde. — Eh quoi, Monſieur, que s'eſt-il paſſé ? — Après l'Opéra, la toile baiſſée, nous étions ſur le théâtre, &, ſelon notre uſage, nous écoutions Blamzé décidant ſur-tout. Après nous avoir dit ſon avis ſur le chant, la danſe, les décorations, il nous a demandé ſi nous ſoupions chez la petite Marquiſe. (Pardon, Madame, c'eſt de vous qu'il parloit). Nous lui avons répondu qu'oui. Je n'en ferai point, a-t-il dit ; depuis ce matin nous nous boudons. J'ai demandé quel pouvoit être le ſujet de cette bouderie. Blamzé nous a raconté que vous lui aviez donné un rendez-vous ; qu'il y avoit manqué, que vous en aviez été piquée ; qu'il avoit réparé cela ce matin, que vous faiſiez l'enfant ; qu'il s'étoit preſſé de conclure, que vous aviez demandé le temps de la réflexion ; & qu'ennuyé de vos *ſi* & de vos *mais*, il vous avoit plantée là. Il nous a dit que vous vouliez débuter

par un engagement férieux ; qu'il en avoit eu quelque envie ; mais qu'il n'avoit pas affez de momens à lui ; qu'en calculant les forces de la place, il avoit jugé qu'elle pouvoit foutenir un fiége, & qu'il n'étoit bon, lui, que pour les coups de main. C'eft un exploit digne de quelqu'un de vous, a-t-il ajouté : vous êtes jeunes, c'eft l'âge où l'on aime à trouver des difficultés pour les vaincre ; mais je vous préviens que la vertu eft fon fort, & que le fentiment eft fon foible. Tout étoit dit, fi j'avois pris la peine de jouer l'amant paffionné. J'étois bien perfuadé qu'il mentoit, reprit le jeune homme ; mais j'ai eu la prudence de me taire. Clairfons n'a pas été auffi patient que moi : il lui a témoigné qu'il ne croyoit pas un mot de fon hiftoire A ce propos, ils font fortis enfemble. Je les ai fuivis. Clairfons a reçu un coup d'épée. — Et Blamzé ? — Blamzé en tient deux dont il gué-

rira difficilement. Tandis que je lui aidois à gagner ſon carroſſe, Si Clairfons, m'a-t-il dit, ſait tirer avantage de cette aventure, il aura Lucile. Une femme ſe défend mal contre un homme qui la défend ſi bien. Dis-lui que je le diſpenſe du ſecret avec elle: il eſt juſte qu'elle ſache ce qu'elle doit à ſon Chevalier.

Lucile eut toutes les peines du monde à cacher le trouble & la frayeur dont ce récit l'avoit pénétrée. Elle feignit un mal de tête; & l'on ſait qu'un mal de tête, pour une jolie femme, eſt une manière civile de congédier les importuns. On la laiſſa ſeule au ſortir de table.

Livrée à elle-même, Lucile ne ſe conſoloit pas d'être le ſujet d'un combat qui alloit la rendre la fable du monde. Elle étoit vivement touchée de la chaleur avec laquelle Clairfons avoit vengé ſon injure; mais quelle humiliation pour elle ſi cette aventure faiſoit

faifoit un éclat, & fi Lifère en étoit inftruit ! Heureufement le fecret fut gardé. Pomblac & Clairfons fe firent un devoir de ménager l'honneur de Lucile ; & Blamzé, guéri de fes bleffures, n'eut garde de fe vanter d'une imprudence dont il étoit fi bien puni. On demandera peut-être comment un homme fi difcret jufqu'alors, avoit tout à coup ceffé de l'être ? C'eft qu'on eft moins tenté de publier les faveurs qu'on obtient, que de fe venger des rigueurs qu'on éprouve. Cette première indifcrétion faillit à lui coûter la vie ; il fut un mois au bord du tombeau. Clairfons eut moins de peine à guérir de fa bleffure, & Lucile le revit avec un attendriffement qui lui étoit inconnu. Si l'on s'attache à quelqu'un qui a expofé fa vie pour nous, on s'attache auffi naturellement à quelqu'un pour qui l'on a expofé fa vie ; & de tels fervices font peut-être des liens plus forts pour celui qui les

a rendus, que pour celui qui en est redevable. Clairfons devint donc éperdument amoureux de Lucile : mais plus elle lui devoit de retour, moins il osoit en exiger. Il avoit un plaisir sensible à se trouver généreux ; & il alloit cesser de l'être, s'il se prévaloit des droits qu'il avoit acquis sur la reconnoissance de Lucile : aussi fut-il plus timide auprès d'elle que s'il n'avoit rien mérité. Mais Lucile lut dans son ame ; & cette délicatesse de sentiment acheva de l'intéresser. Cependant la crainte de paroître manquer à la reconnoissance, ou celle de la porter trop loin, lui fit dissimuler la confidence que Pomblac lui avoit faite : ainsi, la bienveillance qu'elle témoignoit à Clairfons, paroissoit libre & désintéressée ; & il en étoit d'autant plus touché. Leur inclination mutuelle faisoit chaque jour des progrès sensibles. Ils se cherchoient des yeux, se parloient avec intimité, s'écoutoient avec

complaifance, fe rendoient compte de leurs démarches, à la vérité, fans affectation & comme pour dire quelque chofe, mais avec tant d'exactitude, qu'ils favoient, à une minute près, l'heure à laquelle ils devoient fe revoir. Infenfiblement Clairfons devint plus familier, & Lucile moins réfervée. Il n'y avoit plus qu'à s'expliquer; & pour cela il n'étoit pas befoin de ces incidens merveilleux que l'amour envoie quelquefois au fecours des amans timides. Un jour qu'ils étoient feuls, Lucile laiffa tomber fon éventail; Clairfons le relève & le lui préfente; elle le reçoit avec un doux fourire; ce fourire donne à fon amant la hardieffe de lui baifer la main : cette main étoit la plus belle du monde; & dès que la bouche de Clairfons s'y fut appliquée, elle ne put s'en détacher. Lucile, dans fon émotion, fit un léger effort pour retirer fa main; il lui oppofa une douce violence; & fes yeux,

tendrement attachés ſur les yeux de Lucile, achevèrent de la déſarmer. Leurs regards s'étoient tout dit avant que leur voix s'en fût mêlée; & l'aveu mutuel de leur amour fut fait & rendu en deux mots. Je reſpire, nous nous aimons, dit Clairfons enivré de joie. Hélas! oui, nous nous aimons, répondit Lucile avec un profond ſoupir; il n'eſt plus temps de s'en dédire. Mais ſouvenez-vous que je ſuis liée par des devoirs : ces devoirs ſont inviolables; & ſi je vous ſuis chère, ils vous ſeront ſacrés.

Le penchant de Lucile n'étoit point de ces amours à la mode qui étouffent la pudeur en naiſſant; & Clairfons le reſpectoit trop, pour s'en prévaloir comme d'une foibleſſe. Enchanté d'être aimé, il borna long-temps ſes déſirs à la poſſeſſion délicieuſe d'un cœur pur, vertueux, & fidèle. Qu'on aime peu, diſoit-il lui-même dans ſon délire, quand on n'eſt pas heureux du

ſeul plaiſir d'aimer! Quel eſt le ſauvage ſtupide qui le premier appela rigueur, la réſiſtance que la pudeur craintive oppoſe aux déſirs inſenſés? Eſt-il, belle Lucile, eſt-il un refus que n'adouciſſent vos regards? Puis-je me plaindre, quand vous me ſouriez? & mon ame a-t-elle des vœux à former encore, quand mes yeux puiſent dans les vôtres cette volupté céleſte dont vous enivrez tous mes ſens? Loin de nous, j'y conſens, tous ces plaiſirs ſuivis de regrets, qui troubleroient la ſérénité de votre vie. Je reſpecte votre vertu autant que vous la chériſſez; & je ne me pardonnerois jamais d'avoir fait naître le remords dans le ſein de l'innocence même. Des ſentimens ſi héroïques enchantoient Lucile; & Clairfons, plus tendre chaque jour, étoit chaque jour plus aimé, plus heureux, plus digne de l'être. Mais enfin les plaiſanteries de ſes amis, & les ſoupçons qu'on lui fit naître ſur cette vertu qu'il adoroit, em-

poiſonnèrent ſon bonheur. Il devint ſombre, inquiet, jaloux : tout l'importunoit, tout lui faiſoit ombrage. Chaque jour Lucile ſentoit reſſerrer & appeſantir ſa chaîne, chaque jour c'étoient de nouvelles plaintes à entendre, de nouveaux reproches à eſſuyer. Tout homme reçu avec bienveillance étoit un rival qu'il falloit bannir. Les premiers ſacrifices qu'il exigea lui furent faits ſans réſiſtance ; il en demanda de nouveaux, il les obtint ; il en voulut encore, on ſe laſſa de lui obéir. Clairfons crut voir, dans l'impatience de Lucile, un attachement invincible aux liaiſons qu'il lui défendoit ; & cet amour d'abord ſi délicat & ſi ſoumis, devint farouche & tyrannique. Lucile en fut effrayée ; elle tâcha de l'appaiſer, mais inutilement. Je ne croirai, lui dit l'impérieux Clairfons, je ne croirai que vous m'aimez, que lorſque vous vivrez pour moi ſeul, comme je vis pour vous ſeule. Eh ! ſi je poſsède, ſi je rem-

plis votre ame, que vous fait ce monde importun ? Doit-il vous en coûter d'éloigner de vous ce qui m'afflige ? M'en coûteroit-il de renoncer à tout ce qui vous déplairoit ? Que dis-je ? n'est-ce pas une violence continuelle que je me fais, de voir tout ce qui n'est pas Lucile ? Plût au Ciel être délivré de cette foule qui vous assiége, & qui me dérobe à chaque instant ou vos regards ou vos pensées ! La solitude, qui vous effraye, mettroit le comble à tous mes vœux. Nos ames ne sont-elles pas de la même nature ? ou l'amour que vous croyez ressentir, n'est-il pas le même que je ressens ? Vous vous plaignez que je vous demande des sacrifices ! Exigez, Lucile, exigez à votre tour ; choisissez, parmi les épreuves, les plus pénibles, les plus douloureuses ; vous verrez si je balance. Il n'est point de lien que je ne rompe ; il n'est point d'efforts que je ne fasse ; ou plutôt je n'en ferai aucun. Le plaisir de vous

complaire me dédommagera, me tiendra lieu de tout ; & ce qu'on appelle des privations, feront pour moi des jouiſſances. Vous le croyez, Clairfons, lui répondit la tendre & naïve Lucile ; mais vous vous faites illuſion. Chacune de ces privations eſt peu de choſe ; mais toutes enſemble ſont beaucoup. C'eſt la continuité qui en eſt fatigante : vous m'avez fait éprouver qu'il n'eſt point de complaiſance inépuiſable. Tandis qu'elle parloit ainſi, les yeux de Clairfons, étincelans d'impatience, tantôt ſe tournoient vers le ciel, tantôt s'attachoient ſur elle. Croyez-moi, pourſuivit Lucile, les ſacrifices du véritable amour ſe font dans le cœur & ſous le voile du myſtère ; l'amour-propre ſeul en veut de ſolennels : pour lui, c'eſt peu de la victoire, il aſpire aux honneurs du triomphe : c'eſt-là ce que vous demandez.

Quelle froide analyſe ! s'écria-t-il, &

quelle vaine métaphyſique ! C'eſt bien ainſi que raiſonne l'amour ! Je vous aime, Madame ; rien n'eſt plus vrai pour mon malheur : je ſacrifierois mille vies pour vous plaire ; & quel que ſoit ce ſentiment, que vous appelez amour-propre, il me détache de l'univers entier, pour me livrer uniquement à vous : mais en m'abandonnant ainſi, je veux vous poſſéder de même. Cléon, Linval, Pomblac, tout cela peut m'inquiéter : je ne réponds pas de moi-même. Après cela, ſi vous m'aimez, rien ne doit vous être plus précieux que mon repos ; & mon inquiétude, fût-elle une folie, c'eſt à vous de la diſſiper. Mais que dis-je, une folie ? Vous ne rendez que trop raiſonnables mes alarmes & mes ſoupçons. Et comment ſerois-je tranquille, en voyant que tout ce qui vous approche vous intéreſſe plus que moi ?

Ah ! Monſieur, que je vous dois de reconnoiſſance ! dit Lucile avec un ſou-

pir : vous me faites voir la profondeur de l'abîme où l'amour alloit m'entraîner. Oui, je reconnois qu'il n'eſt point d'eſclavage comparable à celui qu'impoſe un amant jaloux. — Moi, Madame, je vous rends eſclave ! N'avez-vous pas vous-même un empire abſolu ſur moi ? Ne diſpoſez-vous pas.... — C'en eſt aſſez, Monſieur : j'ai ſouffert long-temps, je me ſuis flattée ; vous me tirez de mon illuſion, & rien ne peut m'y ramener. Soyez mon ami, ſi vous pouvez l'être ; c'eſt le ſeul titre qui vous reſte avec moi. — Ah ! cruelle, voulez-vous ma mort ? — Je veux votre repos & le mien. — Vous m'accablez. Quel eſt mon crime ? — De vous aimer trop vous-même, & de ne m'eſtimer pas aſſez. — Ah ! je vous jure.... — Ne jurez de rien : votre jalouſie eſt un vice de caractère ; & le caractère ne ſe corrige pas. Je vous connois, Clairfons, je commence à vous craindre, & je ceſſe de vous

aimer. Dans ce moment, je le vois, ma franchiſe vous déſeſpère ; mais de deux ſupplices je choiſis le plus court ; & en vous ôtant le droit d'être jaloux, je vous fais une heureuſe néceſſité de ceſſer de l'être. Je vous connois à mon tour, reprit Clairfons avec une fureur étouffée : la délicateſſe d'une ame ſenſible s'accorde mal avec la légèreté de la vôtre : c'eſt un Blamzé qu'il vous faut pour amant ; & j'étois bien fou de trouver mauvais.... N'allez pas plus loin, interrompit Lucile : je ſais tout ce que je vous dois ; mais je me retire, pour vous épargner la honte de m'en avoir fait un reproche.

Clairfons s'en alla furieux, & bien réſolu de ne plus revoir une femme qu'il avoit ſi tendrement aimée, & qui le congédioit avec tant d'inhumanité.

Lucile, rendue à elle-même, ſe ſentit comme ſoulagée d'un fardeau qui l'accabloit. Mais, d'un côté, les dangers de l'amour qu'elle venoit de con-

noître; de l'autre, la triste perspective d'une éternelle indifférence, ne lui laissèrent voir, dans l'avenir, que de cruelles inquiétudes, ou que des ennuis accablans. Eh quoi! disoit-elle, le Ciel ne m'a-t-il donné un cœur sensible, que pour me rendre le jouet d'un fat, la victime d'un tyran, ou la triste compagne d'une espèce de sage qui ne s'affecte & ne s'émeut de rien? Ces réflexions la plongèrent dans une langueur qu'elle ne put dissimuler: sa société s'en ressentit, & devint bientôt aussi triste qu'elle. Les femmes, dont sa maison étoit le rendez-vous, en furent alarmées. Elle est perdue, dirent-elles, si nous ne la retirons pas de cet état funeste: la voilà dégoûtée du monde; elle n'aime plus que la solitude: les symptômes de sa mélancolie deviennent chaque jour plus terribles; & à moins de quelque passion violente qui la ranime, il est à craindre qu'elle ne retombe en puissance de mari. Ne con-

noiſſons-nous perſonne qui puiſſe tourner cette jeune tête ? Blamzé lui-même s'y eſt mal pris, & n'en eſt pas venu à bout. Pour ce Clairfons, ſur lequel nous comptions, c'eſt un petit ſot qui aime comme un fou ; il n'eſt pas étonnant qu'elle en ſoit excédée. Attendez, dit Céphiſe après avoir rêvé quelque temps, Lucile a du romaneſque dans l'eſprit, il lui faut de la féerie ; & le magnifique Dorimon eſt juſtement l'homme qui lui convient. Elle en rafollera, j'en ſuis sûre ; engageons-la ſeulement à lui aller demander à ſouper dans ſa belle maiſon de campagne : je me charge de le prévenir & de lui faire ſa leçon. La partie fut acceptée, & Dorimon en fut averti.

Dorimon étoit l'homme du monde qui ſavoit le mieux quels étoient les plus habiles Artiſtes, qui les accueilloit avec le plus de graces, & qui les récompenſoit le plus libéralement ;

auſſi avoit-il la réputation de connoiſſeur & d'homme de goût.

Si dans quelques ſiècles on liſoit ce Conte, on le croiroit fait à plaiſir ; & le ſéjour que je vais décrire, paſſeroit pour un château de Fée : mais ce n'eſt pas ma faute, ſi le luxe de notre temps le diſpute au merveilleux des fables, & ſi, dans la peinture de nos folies, la vraiſemblance manque à la vérité.

Sur les riches bords de la Seine s'élève en amphithéâtre un côteau expoſé aux premiers rayons de l'aurore & aux feux ardens du midi. La forêt qui le couronne, le défend du ſouffle glacé des vents du nord, & de l'humide influence du couchant. Du ſommet de la colline tombent en caſcades trois ſources abondantes d'une eau plus pure que le criſtal ; la main induſtrieuſe de l'art les a conduites, par mille détours, ſur des pentes de verdure. Tantôt ces eaux ſe diviſent, &

ferpentent en ruiffeau ; tantôt elles fe réuniffent dans des baffins où le ciel fe plaît à fe mirer ; tantôt elles fe précipitent & vont fe brifer contre des rochers taillés en grottes, où le cifeau a imité les jeux variés de la nature. La Seine, qui fe courbe au pied de la colline, les reçoit dans fon paifible fein ; & leur chûte rappelle ce temps fabuleux, où les Nymphes des fontaines defcendoient dans l'humide palais des fleuves, pour y tempérer les ardeurs de la jeuneffe & de l'amour.

Un caprice ingénieux femble avoir deffiné les jardins que ces ondes arrofent. Toutes les parties de ce riant tableau font d'accord, fans monotonie : la fymétrie même en eft piquante : la vue s'y promène fans laffitude, & s'y repofe fans ennui. Une élégance noble, une richeffe bien ménagée, un goût mâle & pourtant délicat, ont pris foin d'embellir ces jardins. On n'y voit rien de négligé, rien de recher-

ché avec trop d'art. Le concours des beautés ſimples en fait la magnificence ; & l'équilibre des maſſes, joint à la variété des formes, produit cette belle harmonie qui fait les délices des yeux.

Des boſquets ornés de ſtatues, des treillages façonnés en corbeilles & en berceaux, décorent tous les jardins connus ; mais le plus ſouvent ces richeſſes, étalées ſans intelligence & ſans goût, ne cauſent qu'une admiration froide & triſte, que ſuit de près la ſatiété. Ici l'ordonnance & l'enchaînement des parties ne fait, de mille ſenſations diverſes, qu'un enchantement continu. Le ſecond objet qu'on découvre, ajoute au plaiſir que le premier a fait ; & l'un & l'autre s'embelliſſent encore des charmes de l'objet nouveau, qui leur ſuccède ſans les effacer.

Ce payſage délicieux eſt terminé par un palais d'une architecture aérienne : l'ordre corinthien lui-même a moins d'élégance

d'élégance & de légèreté. Ici, les colonnes imitent les palmiers unis en berceaux. La naiſſance des palmes forme un chapiteau plus naturel & auſſi noble que le vaſe de Callimaque. Les palmes s'entrelacent dans l'intervalle des colonnes, & leurs volutes naturelles dérobent aux yeux ſéduits l'épaiſſeur de l'entablement. Cette architecture a quelque choſe de fabuleux, d'aërien, qui reſſemble aux palais de Fées, ou à ces temples de Diane & de Vénus, que l'imagination de l'Albane a fait renaître de leurs débris. On ne ſait ſi l'on eſt à Gnide ou à Délos, dans les jardins d'Armide ou dans l'île d'Alcine.

Le luxe intérieur du palais répond à la richeſſe des dehors. Tous les Arts ſe ſont diſputé le ſoin & la gloire de l'embellir. Les marbres, les métaux, ce précieux argile émaillé de mille couleurs, tout ce que l'induſtrie a inventé pour les délices de la vie, y eſt étalé avec une ſage profuſion ;

& les Voluptés, filles de l'Opulence, y flattent l'ame par tous les sens.

Lucile fut éblouie de tant de magnificence. La première soirée lui parut un songe : ce ne fut qu'une fête brillante & variée, dont elle s'aperçut bien qu'elle étoit la divinité. L'empressement, la vivacité, la galanterie avec laquelle Dorimon fit les honneurs de ce beau séjour, les changemens de scène qu'il produisoit d'un seul regard, l'empire absolu qu'il sembloit exercer sur les Arts & sur les plaisirs, rappeloit à Lucile tout ce qu'elle avoit lu des plus célèbres Enchanteurs. Elle n'osoit se fier à ses yeux, & se croyoit enchantée elle-même. Si Dorimon eût profité de l'ivresse où elle étoit plongée, peut-être le songe eût-il fini comme finissent les Romans nouveaux. Mais Dorimon ne fut que galant ; & tout ce qu'il osa se permettre, fut de demander à Lucile qu'elle vînt quelquefois embellir son hermitage : car

c'eſt ainſi qu'il nommoit ce ſéjour.

Les compagnes de Lucile l'avoient obſervée avec ſoin. Les plus expérimentées jugèrent que Dorimon s'étoit trop occupé de ſa magnificence, & pas aſſez de ſon bonheur. Il falloit ſaiſir, diſoient-elles, le premier moment de la ſurpriſe : c'eſt une eſpèce de raviſſement que l'on n'éprouve pas deux fois.

Cependant Lucile, la tête remplie de tout ce qu'elle venoit de voir, ſe faiſoit de Dorimon lui-même la plus merveilleuſe idée. Tant de galanterie ſuppoſoit une imagination vive & brillante, un eſprit cultivé, un goût délicat, & un amant, s'il l'étoit jamais, tout occupé du ſoin de plaire. Ce portrait, quoiqu'un peu flatté, ne manquoit pas de reſſemblance. Dorimon étoit jeune encore, d'une figure intéreſſante, & du caractère le plus enjoué. Son eſprit étoit tout en ſaillies ; il avoit dans le ſentiment peu de chaleur, mais beaucoup de fineſſe. Perſonne ne diſoit

des choses plus galantes ; mais il n'avoit pas le don de les persuader : on aimoit à l'entendre, on ne le croyoit pas. C'étoit l'homme du monde le plus séduisant pour une coquette, le moins dangereux pour une femme à sentiment.

Elle consentit à le revoir chez lui; & ce furent de nouvelles fêtes. Mais en vain la galanterie de Dorimon y avoit rassemblé tous les plaisirs qu'elle faisoit naître, en vain ces plaisirs furent-ils variés à chaque instant avec autant d'art que de goût : Lucile en fut d'abord légèrement émue, bientôt après rassasiée ; & avant la fin du jour, elle conçut qu'on pouvoit s'ennuyer dans ce séjour délicieux. Dorimon, qui ne la quittoit pas, mit en usage tous les talens de plaire : il lui tint mille propos ingénieux, il y en mêla même de tendres ; mais ce n'étoit point encore ce qu'elle avoit imaginé. Elle croyoit trouver un Dieu, & Dorimon n'étoit

qu'un homme. Le faſte de ſa maiſon l'éclipſoit : les proportions n'étoient pas gardées ; & Dorimon, en ſe ſurpaſſant, fut toujours au-deſſous de l'idée que donnoit de lui tout ce qui l'environnoit.

Il étoit bien loin de ſoupçonner le tort que lui faiſoit cette comparaiſon dans l'eſprit de Lucile ; & il n'attendoit qu'un moment heureux pour profiter de ſes avantages. Après le concert & avant le ſoupé, il l'amena, comme par haſard, dans un cabinet ſolitaire où elle iroit rêver, diſoit-il, quand elle auroit des momens d'humeur. La porte s'ouvre, & Lucile voit ſon image répétée mille fois dans des trumeaux éblouiſſans : les peintures voluptueuſes dont les panneaux étoient couverts, ſe multiplioient autour d'elle. Lucile crut voir, en ſe mirant, la Déeſſe des Amours. A ce ſpectacle, il lui échappa un cri de ſurpriſe & d'admiration ; & Dorimon ſaiſit l'inſtant de cette émo-

tion soudaine. Régnez ici, voilà votre trône, lui dit-il, en lui montrant un sopha que la main des Fées avoit semé de fleurs. Mon trône ! dit Lucile en s'asseyant, & sur le ton de la gaieté : mais oui, je m'y trouve assez bien ; & je suis Reine d'un joli peuple. Elle parloit de la foule des amours qu'elle apercevoit dans les glaces. Parmi ces sujets daigneriez-vous m'admettre ? dit Dorimon avec ardeur, en se jetant à ses genoux. Ah ! pour vous ; dit-elle d'un air sérieux, vous n'êtes pas un enfant ; & à ces mots, elle voulut se lever. Mais il la retint d'une main hardie ; & l'effort qu'elle fit pour s'échapper, le rendit plus audacieux. Où suis-je donc ? dit-elle avec frayeur. Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je ; ou mes cris .... Ces mots lui imposèrent. Excusez, Madame, dit-il, une imprudence dont vous êtes un peu la cause. Venir ici, tête à tête, se reposer sur ce

fopha, comme vous avez fait, c'eſt donner à entendre, ſelon l'uſage reçu, qu'on veut bien ſouffrir un peu de violence. Avec vous, je vois bien que cela ne veut rien dire : nous nous ſommes mal entendus. Oh ! très-mal, dit Lucile en ſortant courroucée ; & Dorimon la ſuivit, un peu confus de ſa mépriſe. Heureuſement leur abſence n'avoit pas été aſſez longue pour donner le temps d'en médire. Lucile, diſſimulant ſon trouble, annonça qu'elle venoit de voir un cabinet très-bien décoré. On y courut en foule ; & les cris d'admiration ne furent interrompus que par l'arrivée du ſoupé.

La ſomptuoſité de ce feſtin ſembloit renchérir encore ſur tous les plaiſirs qu'on avoit goûtés. Mais Dorimon eut beau prendre ſur lui-même, il n'eut point cette gaieté qui lui étoit ſi naturelle ; & Lucile ne répondit aux galanteries qu'on lui adreſſoit pour la tirer de ſa rêverie, que par ce ſourire

forcé, avec lequel la politesse tâche de déguiser la mauvaise humeur.

Voilà, lui dirent ses amies en se retirant avec elle, voilà l'homme qui vous convient : avec lui, la vie est un enchantement continuel; il semble que tous les plaisirs reconnoissent sa voix : dès qu'il commande, ils arrivent en foule.

Il en est, dit froidement Lucile, qui ne se commandent point : ils sont au-dessus des richesses ; on ne les trouve que dans son cœur. Ma foi, ma chère enfant, lui dit Céphise, vous êtes bien difficile. Oui, Madame, bien difficile, répondit-elle avec un soupir. Et pendant tout le reste du voyage elle garda un profond silence. Ce n'est-là qu'une jolie femme manquée, dirent ses amies en la quittant. Encore si ses caprices étoient enjoués, on s'en amuseroit; mais rien au monde n'est plus triste. C'étoit bien la peine de se séparer de son mari, pour être prude dans le monde !

Eſt-ce donc là ce monde ſi vanté, diſoit de ſon côté Lucile ? J'ai parcouru rapidement tout ce qu'il y a de plus aimable: qu'ai-je trouvé? Un fat, un jaloux, un homme avantageux, qui s'attribue, comme autant de charmes, ſes jardins, ſon palais, ſes fêtes, & qui croit que la vertu la plus ſévère ne demande pas mieux que de lui céder. Ah ! que je hais ces faiſeurs de Romans, qui m'ont bercée de leurs fables ! L'imagination pleine de mille chimères, j'ai trouvé mon mari inſipide; & il vaut mieux que tout ce que j'ai vu. Il eſt ſimple; mais ſa ſimplicité n'eſt-elle pas mille fois préférable aux vaines prétentions d'un Blamzé ? Il eſt tranquille dans ſes goûts; & que deviendrois-je s'il étoit violent & paſſionné comme Clairfons ? Il m'aimoit peu; mais il n'aimoit que moi; & ſi j'avois été raiſonnable, il m'aimoit aſſez pour me rendre heureuſe. Je n'avois point avec lui de ces plaiſirs faſtueux

& bruyans qui nous enivrent d'abord, & qui bientôt nous excèdent; mais sa complaisance, sa douceur, ses attentions délicates me ménageoient à chaque instant des plaisirs plus purs, plus solides, si j'avois bien su les goûter. Insensée que j'étois! je courois après des illusions, & je fuyois le bonheur même : il est dans le silence des passions, dans l'équilibre & le repos de l'ame. Mais, hélas! il est bien temps de reconnoître mes erreurs, quand elles m'ont fait perdre l'amitié, la confiance, peut-être l'estime de mon mari! Grace au Ciel, je n'ai à me reprocher que les imprudences de mon âge. Mais Lisère est-il obligé de m'en croire, & daigneroit-il m'écouter? Ah! qu'il est mal aisé de rentrer dans son devoir, quand on en est une fois sorti! Mal aisé! pourquoi donc? Qui me retient? La crainte d'être humiliée? Mais Lisère est honnête homme; & s'il m'a épargnée dans mes erreurs, m'ac-

cableroit-il dans mon retour ? Je n'ai qu'à me détacher d'une ſociété pernicieuſe, à vivre chez moi avec celles de mes amies que mon époux reſpecte, & que je puis voir ſans rougir. Tant qu'il m'a vue livrée au monde, il ne s'eſt pas rapproché de moi; mais s'il me voit rendue à moi-même, il daignera peut-être me rappeler à lui; & ſi ſon cœur ne m'eſt pas rendu, la ſeule conſolation qui me reſte, eſt celle de m'en rendre digne : je ſerai du moins réconciliée avec moi-même, ſi je ne puis l'être avec mon mari.

Liſère, en gémiſſant, l'avoit ſuivie des yeux dans le tourbillon du monde : il comptoit ſur la juſteſſe de ſon eſprit & ſur l'honnêteté de ſon ame. Elle ſentira, diſoit-il, la frivolité des plaiſirs qu'elle cherche, la folie des femmes, la vanité des hommes, la fauſſeté des uns & des autres; & ſi elle revient vertueuſe, ſa vertu n'en ſera que plus affermie par les dangers qu'elle aura

courus. Mais aura-t-elle échappé à tous les écueils qui l'environnent, aux charmes de la louange, aux piéges de la séduction, aux attraits de la volupté? L'on méprise le monde quand on le connoît bien; mais on s'y livre avant de le connoître; & souvent le cœur est égaré avant que la raison l'éclaire. O Lucile! s'écrioit-il en regardant le portrait de sa femme, qui étoit, dans la solitude, son unique entretien, ô Lucile! vous étiez si digne d'être heureuse! & je me flattois que vous le seriez avec moi. Hélas! peut-être quelqu'un de ces jolis corrupteurs qui font l'ornement & les malheurs du monde, est-il actuellement occupé à séduire son innocence, & ne s'obstine à sa défaite, que pour le plaisir de s'en glorifier. Quoi! la honte de ma femme éleveroit entre nous une éternelle barrière! Il ne me seroit plus permis de vivre avec celle dont la mort seule devoit me séparer! Je l'ai trahie en

l'abandonnant. Le Ciel m'avoit choisi pour gardien de sa jeunesse imprudente & fragile. Je n'ai consulté que l'usage, & je n'ai été frappé que de l'idée effrayante d'être haï comme un tyran.

Tandis que Lisère flottoit ainsi dans cette cruelle incertitude, Lucile n'étoit pas moins agitée entre le désir de retourner à lui, & la crainte d'en être rebutée. Vingt fois, après avoir passé la nuit à gémir & à pleurer, elle s'étoit levée dans la résolution d'aller attendre son réveil, de se jeter à ses pieds, & de lui demander pardon. Mais une honte qui est bien connue des ames sensibles & délicates, avoit toujours retenu ses pas. Si Lisère ne la méprisoit point, s'il conservoit encore pour elle quelque sensibilité, quelque estime; depuis le temps qu'elle avoit rompu avec ses sociétés, depuis qu'elle vivoit retirée & solitaire, comment n'avoit-il pas daigné la voir une seule fois? Tous

les jours, en paſſant, il s'informoit de la ſanté de Madame ; elle l'entendoit, elle eſpéroit qu'à la fin il demanderoit à la voir. Chaque jour cet eſpoir renaiſſoit : elle attendoit toute tremblante le moment du paſſage de Liſère ; elle s'approchoit le plus près qu'il lui étoit poſſible pour l'écouter, & ſe retiroit tout en larmes, après avoir entendu demander en paſſant, *Comment ſe porte Madame ?* Elle auroit voulu que Liſère fût inſtruit de ſon repentir, de ſon retour à elle-même. Mais à qui ſe fier ? diſoit-elle : à des amis ? En eſt-il d'aſſez ſûrs, d'aſſez diſcrets, d'aſſez ſages pour une entremiſe ſi délicate ? Les uns en auroient le talent, & n'en auroient pas le zèle ; & les autres en auroient le zèle, & n'en auroient pas le talent. D'ailleurs il eſt ſi dur de confier aux autres ce qu'on n'oſe s'avouer à ſoi-même ! Une lettre .... Mais que lui écrirai-je ? des mots vagues ne le toucheroient pas ; & les détails ſont ſi

humilians ! Enfin il lui vint une idée dont ſa délicateſſe & ſa ſenſibilité furent également ſatisfaites. Liſère s'étoit abſenté pour deux jours ; & Lucile ſaiſit le temps de ſon abſence, pour exécuter ſon deſſein.

Liſère avoit un vieux domeſtique, que Lucile avoit vu s'attendrir au moment de leur ſéparation, & dont le zèle, l'honnêteté, la diſcrétion lui étoient connus. Ambroiſe, lui dit-elle, j'ai un ſervice à vous demander. Ah ! Madame, dit le bon homme, ordonnez ; je ſuis à vous de toute mon ame. Plût à Dieu que vous & mon maître vous vous aimaſſiez comme je vous aime ! Je ne ſais qui de vous deux a tort ; mais je vous plains tous les deux : c'étoit un charme de vous voir enſemble ; & je ne vois plus rien ici qui ne m'afflige, depuis que vous faites mauvais ménage. C'eſt peut-être ma faute, dit Lucile humiliée ; mais, mon enfant, le mal n'eſt pas ſans remède :

fais ſeulement ce que je te dirai. Tu ſais que mon portrait eſt dans la chambre de ton maître ? — Oh ! oui, Madame, il le ſait bien auſſi ; car il s'enferme quelquefois avec lui des journées entières : c'eſt toute ſa conſolation : il le regarde, il lui parle, il ſoupire à faire pitié ; & je vois bien que le pauvre homme aimeroit encore mieux s'entretenir avec vous qu'avec votre reſſemblance. — Tu me dis là des choſes fort conſolantes, mon cher Ambroiſe ; mais va prendre ce portrait en cachette, & choiſis, pour l'apporter chez moi, un moment où tu ne ſois vu de perſonne. — Moi, Madame, priver mon maître de ce qu'il a de plus cher au monde ! Demandez-moi plutôt ma vie. Raſſure-toi, reprit Lucile : mon deſſein n'eſt pas de l'en priver. Demain au ſoir tu viendras le reprendre & le remettre en place : je te demanderai ſeulement de n'en rien dire à mon mari. A la bonne heure,
dit

dit Ambroise. Je sais que vous êtes la bonté même ; & vous ne voudriez pas me donner, à la fin de mes jours, le chagrin d'avoir affligé mon maître. Le fidèle Ambroise exécuta l'ordre de Lucile. Elle avoit dans son portrait l'air tendre & languissant qui lui étoit naturel ; mais son regard étoit serein, & ses cheveux étoient mêlés de fleurs. Elle fit venir son Peintre, lui ordonna de la représenter échevelée, & de faire couler des larmes de ses yeux. Dès que son idée fut remplie, le tableau fut replacé dans l'appartement de Lisère. Il arrive, & bientôt ses yeux se lèvent sur cet objet chéri. Il est aisé de concevoir quel fut l'excès de sa surprise. Les cheveux épars le frappent d'abord. Il approche, & il voit couler des larmes. Ah ! s'écria-t-il, ah ! Lucile, sont-ce les larmes du repentir ? Est-ce-la douleur de l'amour ? Il sort transporté, il vole chez elle, il la cherche des yeux, & il la trouve dans la même

ſituation où le tableau la lui avoit préſentée. Immobile un inſtant, il la contemple avec attendriſſement ; & tout à coup ſe précipitant à ſes genoux : Eſt-il bien vrai, dit-il, que ma femme me ſoit rendue? Oui, dit Lucile avec des ſanglots, oui, ſi vous la trouvez encore digne de vous. Peut-elle avoir ceſſé de l'être? reprit Lisère en la ſerrant dans ſes bras. Non, mon enfant, raſſure-toi : je connois ton ame, & je n'ai jamais ceſſé de te plaindre & de t'eſtimer. Tu ne reviendrois pas à moi, ſi le monde avoit pu te ſéduire; & ce retour volontaire eſt la preuve de ta vertu. Oh! grace au Ciel, dit-elle (le cœur ſoulagé par les pleurs qui couloient en abondance de ſes yeux), grace au Ciel, je n'ai à rougir d'aucune foibleſſe honteuſe : j'ai été folle, mais j'ai été honnête. Si j'en doutois, ſerois-tu dans mon ſein? reprit Lisère. Et à ces mots.... Mais qui peut rendre les tranſports de deux

cœurs ſenſibles, qui, après avoir gémi d'une ſéparation cruelle, ſe réuniſſent pour toujours? En apprenant leur réconciliation, leurs gens furent ſaiſis de joie; & le bon homme Ambroiſe diſoit, les yeux mouillés de larmes: Dieu ſoit loué! je mourrai content.

Depuis ce jour, la tendre union de ces époux ſert d'exemple à tous ceux de leur âge. Leur divorce les a convaincus que le monde n'avoit rien qui pût les dédommager l'un de l'autre; & c'eſt ce que j'appelle un divorce heureux.

LE BON MARI.

L'UN de ce bons pères de famille qui nous rappellent l'âge d'or, Félisonde avoit marié Hortence, sa fille unique, au Baron de Valsain, & sa nièce Amélie au Président de Lusane.

Valsain, galant sans assiduité, assez tendre sans jalousie, trop occupé de sa gloire & de son avancement pour s'établir le gardien de sa femme, la laissoit, sur sa bonne foi, se livrer aux dissipations d'un monde, où, répandu lui-même, il se plaisoit à la voir briller. Lusane, plus recueilli, plus assidu, ne respiroit que pour Amélie, qui, de son côté, ne vivoit que pour lui. Le soin mutuel de se complaire les occupoit sans cesse; & pour eux le plus saint des devoirs étoit le plus doux des plaisirs.

Le vieux Félisonde jouissoit de l'u-

nion de sa famille, quand la mort d'Amélie & celle de Valsain y répandirent la tristesse & le deuil. Lusane, dans sa douleur, n'avoit pas même la consotion d'être père. Valsain laissoit à Hortence deux enfans, avec peu de bien. Les premiers regrets de la jeune veuve n'eurent pour objet que son époux : mais on a beau s'oublier soi-même, on y revient insensiblement. Le temps du deuil fut celui des réflexions.

A Paris, une jeune femme qui n'est que dissipée, est à l'abri de la censure tant qu'elle est au pouvoir d'un mari : l'on suppose que le plus intéressé doit être le plus difficile, & ce qu'il approuve, on n'ose le blâmer ; mais livrée à elle-même, elle rentre sous la tutelle d'un public sévère & jaloux, & ce n'est pas à vingt-deux ans que le veuvage est un état libre. Hortence vit donc bien qu'elle étoit trop jeune pour ne dépendre que d'elle-même ; & Félisonde le vit encore mieux. Un jour, ce bon père

confia ſes craintes à Luſane, ſon neveu. Mon ami, lui dit-il, tu es bien à plaindre ; mais je le ſuis beaucoup plus que toi. Je n'ai qu'une fille : tu ſais ſi je l'aime ; & tu vois les dangers qu'elle court. Ce monde qui l'a ſéduite, la rappelle : ſon deuil fini, elle va s'y livrer ; & je crains, tout vieux que je ſuis, de vivre aſſez pour avoir à rougir. Ma fille a un fond de vertu ; mais notre vertu eſt en nous, & notre honneur, cet honneur ſi cher, eſt dans l'opinion des autres. — Je vous entends, Monſieur, &, s'il faut l'avouer, je partage votre inquiétude. Mais ne peut-on pas déterminer Hortence à un nouvel engagement ? — Eh ! mon ami, quelles raiſons n'a-t-elle pas à m'oppoſer ! deux enfans, deux enfans ſans fortune ; car tu ſais que je ne ſuis pas riche, & que leur père étoit ruiné. — N'importe, Monſieur, conſultez Hortence : je connois un homme, s'il lui convenoit, qui penſe aſſez bien, qui a le cœur

assez bon pour servir de père à ses enfans. Le vieux bon homme crut l'entendre. O toi, dit-il, qui faisois le bonheur de ma nièce Amélie, toi, que j'aime comme mon fils, Lusane ! le Ciel lit dans mon cœur..... Mais, dis-moi, l'époux que tu proposes connoît-il ma fille ? n'est-il point effrayé de sa jeunesse, de sa légèreté, de l'essor qu'elle a pris dans le monde ? — Il la connoît comme vous-même, & il ne l'en estime pas moins. Félisonde ne tarda point à parler à sa fille. Oui, mon père, je conviens, lui dit-elle, que ma position est délicate. S'observer, se craindre sans cesse, être dans le monde comme devant son juge, c'est le sort d'une veuve à mon âge : il est pénible & dangereux. — Eh bien, ma fille, Lusane m'a parlé d'un époux qui te conviendroit. — Lusane, mon père ! ah ! s'il, est possible, qu'il m'en donne un qui lui ressemble. Heureuse moi-même avec Valsain, je ne laissois

pas quelquefois d'envier le ſort de ſa femme. Le père, enchanté de ſa réponſe, vint la rendre à ſon neveu. Si vous ne me flattez pas, lui dit Luſane, demain nous ſerons tous contens. — Quoi! mon ami, c'eſt toi! — C'eſt moi-même. — Hélas! mon cœur me l'avoit dit. — Oui, c'eſt moi, Monſieur, qui veux faire la conſolation de votre vieilleſſe, en ramenant à ſes devoirs une fille digne de vous. Sans donner dans des travers indécens, je vois qu'Hortence a pris tous les airs, tous les ridicules d'une femme à la mode. La vivacité, le caprice, l'envie de plaire & de s'amuſer, l'ont engagée dans le labyrinthe d'une ſociété bruyante & frivole; il s'agit de l'en tirer. J'ai beſoin pour cela d'un peu de courage & de réſolution. J'aurai peut-être des larmes à combattre, & c'eſt beaucoup pour un cœur auſſi ſenſible que le mien; cependant je vous réponds de moi. Mais vous, Monſieur, vous êtes

père ; & si Hortence venoit se plaindre à vous...... — Ne crains rien ; dispose de ma fille : je la confie à ta vertu ; & si ce n'est pas assez de l'autorité d'un époux, je te remets celle d'un père.

Lusane fut reçu d'Hortence avec les graces les plus touchantes. Croyez voir en moi, lui dit-elle, l'épouse que vous avez perdue : si je la remplace dans votre cœur, je n'ai plus rien à regretter.

Quand il s'agit de dresser les articles, Monsieur, dit Lusane à Félisonde, n'oublions pas que nous avons deux orphelins. L'état de leur père ne lui a pas permis de leur laisser un gros héritage : ne les privons pas de celui de leur mère ; & que la naissance de mes enfans ne soit pas un malheur pour eux. Le vieillard fut touché jusqu'aux larmes de la générosité de son neveu, qu'il appela dès ce moment son fils. Hortence ne fut pas moins sensible

aux procédés de ſon nouvel époux. Le plus élégant équipage, les plus riches habits, les bijoux les plus précieux, une maiſon où tout reſpiroit le goût, l'agrément, l'opulence, annoncèrent à cette jeune femme un mari ſoigneux de tous ſes plaiſirs. Mais la joie qu'elle en reſſentit ne fut pas de longue durée.

Dès que le calme eut ſuccédé au tumulte des noces, Luſane crut devoir s'expliquer avec elle ſur le plan de vie qu'il vouloit lui tracer. Il prit pour cet entretien ſérieux le moment paiſible du réveil, ce moment, où le ſilence des ſens laiſſe à la raiſon toute ſa liberté, où l'ame elle même, appaiſée par l'évanouiſſement du ſommeil, ſemble renaître avec des idées pures, &, ſe poſſédant tout entière, ſe contemple & lit dans ſon ſein, comme on voit au fond d'une eau claire & tranquille.

Ma chère Hortence, lui dit-il, je veux que vous ſoyez heureuſe, & que

vous le ſoyez toujours. Mais il vous en coûtera de légers ſacrifices ; & j'aime mieux vous les demander de bonne foi, que de vous y engager par des détours qui marqueroient de la défiance. Vous avez paſſé, avec le Baron de Valſain, quelques années agréables. Fait pour le monde & pour les plaiſirs, jeune, brillant, & diſſipé lui-même, il vous inſpiroit tous ſes goûts. Mon caractère eſt plus ſérieux, mon état plus modeſte, mon humeur un peu plus ſévère : il ne m'eſt pas poſſible de prendre ſes mœurs ; & je crois que c'eſt un bien pour vous. La route que vous avez ſuivie eſt ſemée de fleurs & de piéges ; celle que nous allons tenir a moins d'attraits, & moins de dangers. Le charme qui vous environnoit, ſe fût diſſipé avec la jeuneſſe ; les jours ſereins que je vous prépare, ſeront les mêmes dans tous les temps. Ce n'eſt pas au milieu du monde qu'une honnête femme trouve le bonheur ; c'eſt

dans l'intérieur de son ménage, dans l'amour de ses devoirs, dans le soin de ses enfans, & dans le commerce intime d'une société composée de gens de bien.

Ce début causa quelque surprise à Hortence: sur-tout le *ménage* étonna son oreille; mais prenant le ton de la plaisanterie, Je serai peut-être quelque jour, lui dit-elle, une excellente ménagère: quant à présent, je n'y entends rien. Mon devoir est de vous aimer, je le remplis: mes enfans n'ont pas encore besoin de moi: pour ma société, vous savez bien que je ne vois que d'honnêtes gens. — Ne confondons pas, ma chère amie, les honnêtes gens avec les gens de bien. — Oui, j'entends votre distinction: mais en fait de connoissances, l'on ne doit pas être si difficile. Le monde, tel qu'il est, m'amuse; & ma façon d'y vivre n'a rien d'incompatible avec la décence de votre état: ce n'est pas moi qui porte

la robe, & je ne vois pas pourquoi Madame de Lusane seroit plus obligée de s'ennuyer que Madame de Valsain. Soyez donc, mon cher Président, aussi grave qu'il vous plaira ; mais trouvez bon que votre femme soit étourdie encore quelques années : chaque âge amenera ses goûts. C'est dommage, reprit Lusane, de te ramener au sérieux ; car tu es charmante quand tu badines. Il faut cependant te parler raison. Dans le monde, aimes-tu sans choix tout ce qui le compose ? — Non pas en détail ; mais ensemble, tout ce mélange me plaît assez. — Quoi ! les méchans, par exemple ? — Les méchans ont leur agrément. — Ils ont celui de donner un tour ridicule aux choses les plus simples, un air criminel aux plus innocentes, & de publier, en les exagérant, les foiblesses ou les travers de ceux qu'ils viennent de flatter. — Il est certain qu'au premier coup-d'œil on est effrayé de ces caractères, mais,

dans le fond, ils ſont peu dangereux : depuis qu'on médit de tout le monde, la médiſance ne fait plus aucun mal : c'eſt une eſpèce de contagion qui s'affoiblit à meſure qu'elle s'étend. — Et ces étourdis, dont les ſeuls regards inſultent une honnête femme, & dont les propos la déshonorent, qu'en dis-tu? — On ne les croit pas. — Je ne veux pas les imiter en diſant du mal de ton ſexe : il y a beaucoup de femmes eſtimables, je le ſais ; mais il y en a..... — C'eſt, comme parmi vous, mélange de vertus & de vices. — Eh bien, dis-moi : dans ce mélange, qui nous empêche de faire un choix? — On en fait un pour l'intimité ; mais dans le monde, on vit avec le monde. — Moi, mon enfant, je ne veux vivre qu'avec des gens qui, par leurs mœurs & leur caractère, méritent d'être mes amis. — Vos amis, Monſieur, vos amis ! Et combien en a-t-on dans la vie? — On en a beaucoup, quand on en eſt digne, &

que l'on ſait les cultiver. Je ne parle point de cette amitié généreuſe, dont le dévouement va juſqu'à l'héroïſme : j'appelle amis, ceux qui viennent chez moi avec le déſir d'y trouver la joie & la paix, diſpoſés à me pardonner des foibleſſes, à les diſſimuler aux yeux du public, à me traiter, préſent, avec franchiſe, abſent, avec ménagement. De tels amis ne ſont pas ſi rares ; & j'oſe eſpérer d'en avoir. — A la bonne heure, nous en ferons notre ſociété familière. — Je n'aurai point deux ſociétés. — Quoi, Monſieur, votre porte ne ſera pas ouverte ! — Ouverte à mes amis, toujours ; à tout venant, jamais, je te le jure — Non, Monſieur, je ne ſouffrirai point que vous révoltiez le public par des diſtinctions offenſantes. On peut ne pas aimer le monde ; mais on doit le craindre & le ménager. — Oh ! ſois tranquille, ma chère amie : c'eſt moi ſeul que cela regarde. Ils diront que je ſuis un ſauvage, peut-

être un jaloux : peu m'importe. — Il m'importe à moi. Je veux que mon époux soit considéré, & n'avoir pas à me reprocher d'en avoir fait la fable du monde. Composez votre société comme bon vous semblera ; mais laissez-moi cultiver mes anciennes connoissances, & empêcher que la cour & la ville ne se déchaînent contre vous.

Lusane admiroit l'adresse d'une jeune femme à défendre sa liberté. Ma chère Hortence, lui dit-il, ce n'est pas en étourdi que j'ai pris ma résolution : elle est bien méditée, tu peux m'en croire, & rien au monde ne peut la changer. Choisis, parmi les gens que tu vois, tel nombre qu'il te plaira de femmes décentes & d'hommes honnêtes, ma maison sera la leur ; mais ce choix fait, prends congé du reste. Je joindrai mes amis aux tiens : nos deux listes réunies seront déposées chez mon portier, pour être sa règle de tous les jours ; & s'il s'en écarte, il sera renvoyé. Voilà le

plan que je me propose, & que j'ai voulu te communiquer.

Hortence resta confondue de voir en un moment tous ses beaux projets s'évanouir. Elle ne pouvoit croire que ce fût Lusane, cet homme si doux, si complaisant, qui venoit de lui parler. Après cela, dit-elle, que l'on se fie aux hommes : voyez le ton que prend celui-ci ! avec quel sang froid il me dicte ses volontés ! Ne voir que des femmes vertueuses, que des hommes accomplis ! la bonne chimère ! & puis l'amusante société que ce cercle d'amis respectables ! Tel est mon plan, dit-il : comme s'il n'y avoit plus qu'à obéir, quand il a parlé ! Voilà comme on les gâte. Ma cousine étoit une bonne petite femme, qui s'ennuyoit tant qu'on vouloit. Elle étoit contente comme une reine, dès que son mari daignoit lui sourire ; & enchantée d'une caresse, elle venoit me le vanter comme un homme divin. Il croit sans doute qu'à

son exemple, je vais n'avoir d'autre soin que de lui complaire : il se trompe ; & s'il a prétendu me mener à la lisière, je lui ferai voir que je ne suis plus un enfant.

Dès ce moment, à l'air enjoué, libre, & caressant qu'elle avoit eu avec Lusane, succéda un air froid & réservé, dont il s'aperçut à merveille ; mais il ne lui en témoigna rien. Elle n'avoit pas manqué de faire part de son mariage à cet essaim de connoissances légères qu'on appelle des amis. On vint en foule la féliciter ; & Lusane ne put s'empêcher de rendre avec elle ces visites de bienséance : mais il mit dans sa politesse des distinctions si frappantes, qu'il ne fut pas difficile à Hortence de remarquer ceux qu'il vouloit revoir.

De ce nombre n'étoit pas une Olympe, qui, pleine d'un mépris tranquille pour l'opinion du public, prétend que tout ce qui plaît est bien, & qui joint l'exemple au précepte ; ni

une Climène, qui ne ſait pas pourquoi l'on fait ſcrupule de changer d'amant, quand on eſt laſſe de celui qu'on a pris, & qui trouve les timides précautions du myſtère trop au deſſous de ſa qualité. De ce nombre n'étoient pas non plus ces jolis coureurs de toilettes & de couliſſes, qui, promenant dans Paris leur oiſive inutilité, *chenilles le matin & papillons le ſoir*, paſſent la moitié de leur vie à ne rien faire, & l'autre moitié à faire des riens ; ni ces complaiſantes de profeſſion, qui, n'ayant plus dans le monde d'exiſtence perſonnelle, s'attachent à une jolie femme, pour paſſer encore à ſa ſuite, & qui la perdent pour ſe ſoutenir.

Hortence rentra chez elle inquiète & rêveuſe. Elle ſe croyoit voir au moment d'être privée de tout ce qui fait l'agrément de la vie. La vanité, le goût du plaiſir, l'amour de la liberté, tout en elle ſe révoltoit contre l'empire que ſon époux vouloit prendre. Ce-

pendant, après s'être armée de résolution, elle crut devoir dissimuler encore, pour mieux choisir le moment d'éclater.

Le lendemain, Lusane lui demanda si elle avoit fait sa liste. Non, Monsieur, dit-elle, je n'en ai point fait, & je n'en ferai point. Voici la mienne, poursuivit-il, sans s'émouvoir : voyez si, dans le nombre de vos amis & des miens, j'ai oublié quelqu'un qui vous plaise & qui vous convienne. — Je vous l'ai dit, Monsieur, je ne me mêle point de vos arrangemens ; & je vous prie, une fois pour toutes, de ne pas vous mêler des miens. Si nos sociétés ne s'accordent pas, faisons ce que fait tout le monde, partageons-nous sans nous gêner. Ayez à dîner les personnes que vous aimez ; j'inviterai à souper celles que j'aime.— Ah ! ma chère Hortence, que ce que vous me proposez est éloigné de mes principes ! N'y pensez point : jamais dans ma maison cet

usage ne s'établira. Je la rendrai pour vous aussi agréable qu'il me sera possible ; mais point de distinctions, s'il vous plaît, entre vos amis & les miens. Ce soir, tous ceux que contient cette liste sont invités à souper avec vous. Recevez-les bien, je vous en conjure, & arrangez-vous pour vivre avec eux. A ces mots, il se retira, en laissant la liste sous les yeux d'Hortence. Voilà donc, dit-elle, sa loi tracée ! & en la parcourant des yeux, elle s'encourageoit elle-même à ne pas s'y assujettir; lorsque la Comtesse de Fierville, tante de Valsain, vint la voir, & la trouva les larmes aux yeux. Cette femme hautaine avoit pris Hortence en amitié ; & comme elle flattoit ses penchans, elle avoit gagné sa confiance. La jeune femme, dont le cœur avoit besoin de se soulager, lui dit la cause de son dépit. Eh quoi ! s'écria la Comtesse, après avoir eu la sottise de vous mésallier, auriez-vous celle de vous avi-

lir ? Vous, esclave ! & de qui ? d'un homme de Robe ! Souvenez-vous que vous avez eu l'honneur d'être Madame de Valsain. Hortence rougit d'avoir eu la foiblesse de compromettre son mari. Le tort qu'il peut avoir, dit-elle, ne m'empêche pas de le respecter : c'est le plus honnête homme du monde, & ce qu'il a fait pour mes enfans......
— Honnête homme ! & qui ne l'est pas ? c'est un mérite qui court les rues. Qu'a-t-il donc fait, cet honnête homme, de si merveilleux pour vos enfans ? Il ne leur a pas volé leur bien. Certes, il eût mieux valu qu'il abusât de la foiblesse de votre père ! Non, Madame, il n'a point acquis le droit de vous parler en maître. Qu'il préside à son audience ; mais qu'il vous laisse commander chez vous. A ces mots, Lusane rentra. Chez moi, lui dit-il, Madame, ce n'est ni ma femme ni moi qui commande, c'est la raison ; & vraisemblablement ce n'est pas vous qu'elle

choisira pour arbitre. Non, Monsieur, répliqua la Comtesse du ton le plus imposant, il ne vous appartient pas de faire des lois à Madame. Vous m'avez entendue, & j'en suis bien aise : vous savez ce que je pense du ridicule de vos procédés. Madame la Comtesse, reprit Lusane, si j'avois les torts que vous me supposez, ce n'est pas avec des injures que l'on me corrigeroit. La douceur & la modestie sont les armes de votre sexe ; & Hortence toute seule est bien plus forte qu'avec vous. Laissez-nous le soin de nous accorder, puisque c'est nous qui devons vivre ensemble. Quand vous lui auriez rendu ses devoirs odieux, vous ne la dispenseriez pas de les remplir ; quand vous lui auriez fait perdre la confiance & l'amitié de son mari, vous ne l'en dédommageriez pas. Epargnez-lui des conseils qu'elle ne veut ni ne doit suivre. Pour une autre ils seroient dangereux ; grace au Ciel, pour elle ils ne

ſont qu'inutiles. Hortence, ajouta-t-il en s'en allant, vous n'avez pas voulu me faire de la peine ; mais que ceci vous ſerve de leçon.

Voilà donc comme vous vous défendez ? dit Madame de Fierville à Hortence, qui n'avoit pas même oſé lever les yeux. Obéiſſez, mon enfant, obéiſſez : c'eſt le partage des ames foibles. Juſte Ciel ! diſoit-elle en ſortant, je ſuis la plus douce, la plus vertueuſe femme qui ſoit ſur la terre ; mais ſi un mari oſoit me traiter ainſi, je me vengerois de la bonne façon. Hortence eut à peine la force de ſe lever pour accompagner Madame de Fierville, tant elle étoit confuſe & tremblante. Elle ſentoit l'avantage que ſon imprudence donnoit à ſon époux ; mais loin de s'en apercevoir, il ne lui en fit pas même un reproche ; & ſa délicateſſe la punit mieux que n'eût fait ſon reſſentiment.

Le ſoir, les convives s'étant aſſemblés, Luſane ſaiſit le moment où ſa

femme étoit encore chez elle. C'eſt ici, leur dit-il, le rendez-vous de l'amitié : s'il peut vous plaire, venez-y ſouvent, & paſſons notre vie enſemble. Il n'y eut qu'une voix pour lui répondre que l'on ne demandoit pas mieux. Voilà, pourſuivit-il en leur préſentant le bon homme Féliſonde, voilà notre digne & tendre père, qui ſera l'ame de nos plaiſirs. A ſon âge, la joie a quelque choſe de plus ſenſible, de plus intéreſſant que dans la jeuneſſe ; & rien n'eſt plus aimable qu'un aimable vieillard. Il a une fille que nous aimons & que nous voulons rendre heureuſe. Aidez-nous, mes amis, à la retenir au milieu de nous ; & que l'amour, la nature, & l'amitié conſpirent à lui rendre ſa maiſon plus agréable chaque jour. Elle a pour le monde les préjugés de ſon âge ; mais quand elle aura goûté les charmes d'une ſociété vertueuſe, ce monde vain la touchera peu. Comme

Lusane parloit ainsi, le vieux Félisonde ne put s'empêcher de laisser échapper quelques larmes. O mon ami, lui dit-il en le serrant dans ses bras, heureux le père qui peut, en mourant, laisser sa fille en de si bonnes mains!

L'instant d'après, arriva Madame de Lusane. Tous les cœurs volèrent au-devant d'elle ; mais le sien n'étoit pas content. Elle déguisa son humeur sous l'air réservé de la cérémonie ; & sa politesse, quoique sérieuse, parut encore aimable & touchante : tant les graces naturelles ont le don de tout embellir.

On joua. Lusane fit remarquer à Hortence que tout son monde jouoit petit jeu. C'est, dit-il, le moyen d'entretenir l'union & la joie. Le gros jeu préoccupe & aliène les esprits : il afflige ceux qui perdent ; il impose à ceux qui gagnent, le devoir d'être sérieux ; & je le crois incompatible avec une franche amitié. Le soupé fut déli-

cieux : l'enjouement, la belle humeur ſe répandit autour de la table. L'eſprit & le cœur étoient à leur aiſe. La galanterie fut telle, que la pudeur pouvoit lui ſourire ; & ni la décence, ni la liberté ne ſe gênèrent mutuellement. Hortence, dans une autre ſituation, auroit goûté ces plaiſirs tranquilles ; mais l'idée de contrainte qu'elle y attachoit, en empoiſonnoit la douceur.

Le lendemain, Luſane fut ſurpris de lui trouver un air plus libre & plus enjoué. Il ſe douta bien qu'elle avoit pris quelque réſolution nouvelle. Que faiſons-nous aujourd'hui ? lui demanda-t-il. Je vais au ſpectacle, lui dit-elle, & je reviens ſouper chez moi. — C'eſt fort bien fait : & quelles ſont les femmes avec qui vous allez ? — Deux amies de Valſain, Olympe & Artenice. Il eſt cruel pour moi, dit l'époux, d'avoir à vous affliger ſans ceſſe ; mais vous, Hortence, pourquoi m'y expoſer ? Me croyez-vous aſſez inconſé-

quent dans les principes que je me ſuis faits, pour conſentir que l'on vous voye en public avec ces femmes? — Il faut bien que vous y conſentiez, car la partie eſt arrangée; & certainement je n'y manquerai pas. — Pardonnez-moi, Madame, vous y manquerez, pour ne pas vous manquer à vous-même. — Eſt-ce me manquer que de voir des femmes que tout le monde voit? — Oui, c'eſt vous expoſer à être confondue avec elles dans l'opinion du public. — Le public, Monſieur, n'eſt pas injuſte; & dans le monde, chacun répond de ſoi. — Le public, Madame, ſuppoſe, avec raiſon, que celles qui ſont en ſociété de plaiſirs, ſont en ſociété de mœurs; & vous ne devez avoir rien de commun avec Olympe & Artenice. Si vous voulez rompre avec ménagement, il y a moyen: diſpenſez-vous ſeulement du ſpectacle, & propoſez-leur de venir ſouper: ma porte ſera fermée à tous

mes amis, & nous ferons feuls avec elles. Non, Monfieur, non, lui dit-elle avec humeur, je n'abuferai pas de votre complaifance. Et elle écrivit pour fe dégager. Rien ne lui avoit tant coûté que ce billet : les larmes de dépit l'arrosèrent. Affurément, difoit-elle, je me foucie fort peu de ces femmes; la comédie m'intéreffe encore moins : mais fe voir contrariée en tout ! n'avoir jamais de volonté à foi ! être foumife à celle d'un autre ! l'entendre me dicter fes lois avec une tranquillité infultante ! voilà ce qui me défefpère, ce qui me rendroit capable de tout.

Il s'en falloit cependant bien que la tranquillité de Lufane eût l'air de l'infulte ; & il étoit facile de voir qu'il fe faifoit violence à lui-même. Son beau-père, qui vint fouper chez lui, s'aperçut de la trifteffe où il étoit plongé. Ah ! Monfieur, lui dit Lufane, je fens que j'ai pris avec vous un engagement bien pénible à remplir ! Il

lui raconta ce qui s'étoit paſſé. Courage, mon ami, lui dit ce bon père; ne nous rebutons point : s'il plaît au Ciel, tu la rendras digne de tes ſoins & de ton amour. Par pitié pour moi, par pitié pour ma fille, ſoutiens ta réſolution juſqu'au bout. Je vais la voir; & ſi elle ſe plaint.... — Si elle ſe plaint, conſolez-la, Monſieur ; & paroiſſez ſenſible à ſa peine : ſa raiſon ſera bien plus docile, quand ſon cœur ſera ſoulagé. Qu'elle me haïſſe dans ce moment; je m'y attendois, je n'en ſuis point ſurpris : mais ſi l'amertume de ſon humeur altéroit dans ſon ame les ſentimens de la nature, ſi ſa confiance pour vous s'affoibliſſoit, tout ſeroit perdu. La bonté de ſon cœur eſt ma ſeule reſſource; & ce n'eſt que par une douceur inaltérable que nous pouvons l'empêcher de s'aigrir. Après tout, les épreuves où je la mets ſont douloureuſes à ſon âge; & c'eſt à vous d'être ſon ſoutien.

Ces précautions furent inutiles. Soit vanité, soit délicatesse, Hortence eut la force de dissimuler ses chagrins aux yeux de son père. Bon, dit Lusane, elle sait se vaincre; & il n'y a que les ames foibles dont on doive désespérer. Le jour suivant on dîna tête à tête & dans le plus profond silence. Au sortir de table, Hortence ordonna que l'on mît ses chevaux. Où allez-vous ? lui demanda son mari. — M'excuser, Monsieur, de l'impolitesse que j'ai faite hier. — Allez, Hortence, puisque vous le voulez; mais si mon repos vous est cher, faites vos derniers adieux à ces femmes.

Artenice & Olympe, à qui Madame de Fierville avoit conté la scène qu'elle avoit eue avec Lusane, se doutèrent bien que c'étoit lui qui avoit empêché Hortence d'aller au spectacle avec elles. Oui, lui dirent-elles, c'est lui-même: nous ne l'avons vu qu'un moment; mais nous l'avons jugé: c'est un homme

dur, abſoſu, & qui vous rendra malheureuſe. — Il ne m'a parlé juſqu'ici que ſur le ton de l'amitié. Il eſt vrai qu'il a des principes à lui, & une façon de vivre peu compatible avec les uſages du monde. Mais..... Mais qu'il vive ſeul, reprit Olympe, & qu'il nous laiſſe nous amuſer en paix. Exigez-vous de lui qu'il vous ſuive ? Un mari eſt l'homme du monde dont on ſe paſſe le mieux ; & je ne vois pas pourquoi vous avez beſoin de ſon avis, pour recevoir qui bon vous ſemble, pour aller voir qui vous plaît. Non, Madame, lui dit Hortence, il n'eſt pas auſſi facile que vous l'imaginez, de ſe mettre, à mon âge, au deſſus de la volonté d'un mari qui en a ſi bien agi avec moi. Elle fléchit, la voilà ſubjuguée, reprit Artenice. Ah ! mon enfant, vous ne ſavez pas ce que c'eſt que de céder une fois à un homme avec qui l'on doit paſſer ſa vie. Nos maris ſont nos tyrans, s'ils ne ſont pas

nos

nos esclaves. Leur autorité est un torrent qui se grossit à chaque pas : on ne peut l'arrêter qu'à sa source ; & je vous en parle avec connoissance de cause. Pour avoir eu le malheur de complaire deux fois à mon époux, j'ai été six mois à lutter contre l'ascendant que lui avoit donné ma foiblesse ; & sans un effort de courage inouï, on n'entendoit plus parler de moi, j'étois une femme noyée. Cela dépend des caractères, dit Hortence ; & mon mari n'est pas de ceux que l'on réduit par l'obstination. Détrompez-vous, reprit Olympe, il n'y en a pas un que la douceur ramène ; c'est en leur résistant qu'on leur impose ; c'est par la crainte du ridicule & de la honte qu'on les retient. Que craignez-vous ? on est bien forte quand on est jolie & qu'on n'a rien à se reprocher. Votre cause est celle de toutes les femmes ; & les hommes eux-mêmes, les hommes qui savent vivre, se rangeront de votre parti. Hortence

objecta l'exemple de sa cousine, que Lusane avoit rendue heureuse. On lui répondit, que sa cousine étoit une imbécille; que si la vie qu'elle avoit menée étoit bonne pour elle, c'est qu'elle ne connoissoit pas mieux; mais qu'une femme répandue dans le grand monde, qui en avoit goûté les charmes, & qui en faisoit l'ornement, n'étoit pas faite pour s'ensevelir dans la solitude de sa maison & dans le cercle étroit d'une obscure société. On lui parla d'un bal superbe que donnoit le lendemain Madame la Duchesse de..... Toutes les jolies femmes y sont invitées, lui dit-on: si votre mari vous empêche d'y aller, c'est un trait qui criera vengeance; & nous vous conseillons en amies de saisir cette occasion pour faire un éclat & pour vous séparer.

Quoiqu'Hortence fût bien éloignée de vouloir suivre ces conseils violens, elle ne laissoit pas d'avoir la douleur dans l'ame, en voyant que son

malheur alloit être connu dans le monde, & qu'on la cherchoit vainement des yeux dans ces fêtes où naguère elle s'étoit vue adorée. En arrivant chez elle, on lui remit un billet; elle le lut avec impatience, & soupira après l'avoir lu. Sa main tremblante le tenoit encore, lorsque son mari l'aborda. C'est, lui dit-elle avec négligence, un billet d'invitation pour le bal de la Duchesse de.... — Eh bien, Madame? — Eh bien, Monsieur, je n'irai pas, soyez tranquille. — Pourquoi donc, Hortence, vous priver des plaisirs honnêtes? Est-ce moi qui vous les interdis? L'honneur qu'on vous fait me flatte autant & plus que vous-même: allez au bal, effacez tout ce qu'il y aura de plus aimable; ce sera un triomphe pour moi. Hortence ne put dissimuler sa surprise & sa joie. Ah! Lusane, lui dit-elle, que n'êtes-vous toujours le même! & voilà l'époux que je m'étois promis. Je le retrouve;

mais eſt-ce pour long-temps ? La ſociété de Luſane s'aſſembla le ſoir, & Hortence y fut adorable. On propoſa des ſoupés, des parties de ſpectacle ; elle s'y engagea de la meilleure grace. Enjouée avec les hommes, careſſante avec les femmes, elle les enchantoit tous. Luſane lui ſeul n'oſoit encore ſe livrer à la joie qu'elle inſpiroit : il prévoyoit que cette belle humeur ne ſeroit pas long-temps ſans nuages. Cependant il dit un mot à ſon valet de chambre ; & le lendemain, quand ſa femme demanda ſon domino, ce fut comme un coup de théâtre. On lui préſenta une parure de bal que la main de Flore ſembloit avoir ſemée des plus belles couleurs du printemps. Ces fleurs où l'art de l'Italie égale la nature & trompe les yeux enchantés, ces fleurs parcouroient en guirlandes les ondes légères d'un tiſſu de ſoie de la plus brillante fraîcheur. Hortence, amoureuſe de ſon habit, de ſon époux, &

d'elle-même, ne put cacher son ravissement. Son miroir consulté lui promit des succès éclatans; & cet oracle ne la trompoit jamais : aussi, en paroissant dans l'assemblée, jouit-elle du mouvement flatteur d'une admiration unanime; & pour une jeune femme, ce flux, ce reflux, ce murmure ont quelque chose de si touchant! Il est aisé de juger qu'à son retour Lusane fut assez bien traité : il sembloit qu'elle voulût lui peindre tous les transports qu'elle avoit fait naître. Il reçut d'abord ses caresses sans réflexion; car le plus sage quelquefois s'oublie. Mais quand il revint à lui-même, Un bal, disoit-il, un domino tourne cette jeune tête! Ah! que j'ai de combats à livrer encore, avant de la voir telle que je la veux!

Hortence avoit vu au bal toute cette jeunesse étourdie dont son époux vouloit la détacher. Il fait bien, lui dit-on, de devenir raisonnable, & de vous ren-

dre à vos amis : le ridicule alloit tomber sur lui ; & nous avions fait une ligue pour le désoler par-tout où il auroit paru. Dites-lui donc, pour son repos, qu'il daigne permettre qu'on vous voye. Si nous avons le malheur de lui déplaire, nous lui permettrons de ne pas se gêner ; mais qu'il se contente de se rendre invisible, sans exiger que sa femme le soit. Intimidée par ces menaces, Hortence fit entendre à son époux qu'on trouvoit mauvais que sa porte fût interdite ; que des gens comme il faut s'en plaignoient, & se proposoient de s'en plaindre à lui-même. S'ils veulent, dit-il, je leur enseignerai un bon moyen de se venger de moi : c'est d'épouser chacun une jolie femme, de vivre chez eux avec leurs amis, & de me fermer leur porte au nez toutes les fois que j'irai troubler leur repos.

Quelques jours après, deux de ces jeunes gens, piqués de n'avoir pu

s'introduire chez Hortence, virent Lusane à l'Opéra, & l'abordèrent pour lui demander raison des impolitesses de son Suisse. Monsieur, lui dit le Chevalier de Saint-Placide, vous a-t-on dit que le Marquis de Cirval & moi, avons passé deux fois chez vous? — Oui, Messieurs, je sais que vous avez pris cette peine. — Ni vous ni Madame n'étiez visibles. — Cela nous arrive souvent. — Cependant vous voyez du monde? — Nous ne voyons guère que nos amis. — Nous sommes des amis d'Hortence, & du règne de Valsain nous la voyions tous les jours. Ah! Monsieur, l'aimable homme que Valsain! Elle n'a pas perdu au change; mais c'étoit bien le plus honnête, le plus complaisant de tous les maris! — Je le sais. — C'est lui, par exemple, qui n'étoit pas jaloux! — Qu'il étoit heureux! — Vous en parlez d'un air d'envie. Seroit-il vrai, comme on le dit, que vous n'êtes pas aussi tran-

quille ? — Ah ! Meſſieurs, ſi vous vous mariez jamais, gardez-vous bien d'être amoureux de vos femmes : c'eſt une cruelle choſe que la jalouſie ! — Quoi, ſérieuſement, vous en êtes atteint ? — Hélas ! oui, pour mes péchés. — Mais Hortence eſt ſi honnête ! — Je le ſais bien. — Elle a vécu comme un ange avec Valſain. — Avec moi, j'eſpère qu'elle vivra de même. — Pourquoi donc lui faire l'injure d'être jaloux ? — C'eſt un mouvement involontaire dont je ne puis me rendre raiſon. — Vous avouez donc que c'eſt une folie ? — Elle eſt au point, que je ne puis voir auprès de ma femme un homme d'une jolie figure ou d'un mérite diſtingué, ſans que la tête me tourne ; & voilà pourquoi ma porte eſt fermée aux plus aimables gens du monde. — Le Marquis & moi, dit le Chevalier, nous ne ſommes pas dangereux ; & nous eſpérons.... — Vous, Meſſieurs ! vous êtes de ceux qui ſe-

roient le malheur de ma vie. Je vous connois trop bien, pour ne pas vous craindre ; & puifqu'il faut vous l'avouer, j'ai moi-même exigé de ma femme qu'elle ne vous revît jamais. — Mais, Monfieur le Préfident, voilà un compliment fort mal-honnête. — Ah! Meffieurs, c'eft le plus flatteur que puiffe vous faire un jaloux. Chevalier, dit le Marquis quand Lufane les eut quittés, nous voulions, ce me femble, nous moquer de cet homme-là. — C'étoit mon deffein. — Je crois, Dieu me pardonne, que c'eft lui qui fe moque de nous. — J'en ai quelque foupçon ; mais je m'en vengerai. — Comment? — Comme on fe venge d'un mari.

Le foir même à fouper chez la Marquife de Bellune, ils dénoncèrent Lufane comme le plus odieux des hommes. Et la petite femme, dit la Marquife, a la bonté de fouffrir qu'il la gêne! Ah! je lui ferai fa leçon. La maifon de Madame de Bellune étoit

le rendez-vous de tous les étourdis de la Ville & de la Cour ; & ſon ſecret, pour les attirer, étoit d'aſſembler les plus jolies femmes. Hortence fut invitée à un bal qu'elle donnoit. Il fallut en prévenir Luſane ; mais ſans avoir l'air de lui demander ſon aveu, on lui en dit un mot en paſſant. Non, ma bonne amie, dit Luſane à Hortence, la maiſon de Madame de Bellune eſt ſur un ton qui ne vous va point. Le bal, chez elle, eſt un rendez-vous, dont vous ne devez pas être. Le public n'eſt pas obligé de vous croire plus infaillible qu'une autre ; & pour lui ôter tout ſoupçon de naufrage, le plus sûr eſt d'éviter l'écueil. La jeune femme, d'autant plus irritée de ce refus qu'elle s'y attendoit moins, ſe répandit en plaintes & en reproches. Vous abuſez, lui dit-elle, de l'autorité que je vous ai confiée ; mais craignez de me pouſſer à bout. Je vous entends, Madame, lui répondit Luſane d'un ton

plus ferme & plus férieux ; mais tant que je vous eftimerai, je ne craindrai point cette menace ; & je la craindrois encore moins, fi je ceffois de vous eftimer. Hortence, qui n'avoit attaché aucune idée aux paroles qui venoient de lui échapper, rougit du fens qu'elles préfentoient, & ne fit plus que verfer des larmes. Lufane faifit le moment où la vivacité avoit fait place à la confufion. Je vous deviens odieux, lui dit-il ; cependant quel eft mon crime ? de fauver votre jeuneffe des dangers qui l'environnoient ; de vous détacher de ce qui peut porter atteinte, je ne dis pas à votre innocence, mais à votre réputation ; de vouloir vous faire aimer de bonne heure ce qu'il faut que vous aimiez toujours. — Oui, Monfieur, vos intentions font bonnes ; mais vous vous y prenez mal. Vous voulez me faire aimer mes devoirs ; & vous m'en faites une fervitude ! Il peut y avoir dans mes liaifons des confé-

quences à prévoir; mais il falloit dénouer au lieu de rompre, & me détacher insensiblement des personnes qui vous déplaisent, sans vous donner le ridicule de m'emprisonner chez moi. Quand le ridicule n'est pas fondé, reprit Lusane, il retombe sur ceux qui le donnent. Cette prison, dont vous vous plaignez, est l'asile des bonnes mœurs, & sera celui de la paix & du bonheur quand il vous plaira. Vous me reprochez de n'avoir pas usé de ménagemens avec le monde & avec vous-même; j'ai eu mes raisons pour couper dans le vif. Je sais qu'à votre âge la contagion de la mode, de l'exemple, & de l'habitude, fait chaque jour de nouveaux progrès, & qu'à moins d'interrompre toute communication, il n'y a pas moyen de s'en garantir. Il m'en coûte plus que je ne puis dire de vous parler d'un ton absolu; mais c'est ma tendresse pour vous qui m'en donne le courage: un ami doit savoir au be-

soin déplaire à son ami. Soyez donc bien sûre que tant que je vous aimerai, j'aurai la force de vous résister; & malheur à vous si je vous abandonne! — Malheur à moi! Vous m'estimez bien peu, si vous me croyez perdue dès que vous cesserez de me tenir à l'attache! Allez, Monsieur, j'ai su me conduire; & Valsain, qui me rendoit justice, n'a jamais eu à se repentir d'avoir daigné se fier à moi. Je vous déclare que dans mon époux je n'ai pas prétendu me donner un tyran. Il faut, pour condescendre à vos volontés, une force ou une foiblesse que je n'ai pas: toutes les privations que vous m'imposez me sont douloureuses; & je ne m'y accoutumerai jamais.

Lusane, livré à lui-même, se reprocha les larmes qu'il lui faisoit répandre. Qu'ai-je entrepris? disoit-il, & quelle épreuve pour mon ame! Moi, son tyran, moi qui l'aime plus que ma vie, & à qui ses plaintes déchi-

rent le cœur ! Si je perſiſte, je la déſeſpère ; & ſi je fléchis un ſeul inſtant, je perds le fruit de ma conſtance. Un pas dans ce monde, qu'elle aime, va l'y engager de nouveau. Il faut donc le ſoutenir, ce perſonnage ſi cruel, & bien plus cruel pour moi que pour elle.

Hortence paſſa la nuit dans la plus vive agitation : tous les partis violens ſe préſentèrent à ſon eſprit ; mais l'honnêteté de ſon ame en fut effrayée. Pourquoi me décourager ? dit-elle quand ſon dépit fut un peu calmé. Cet homme-là ſe poſsède & me domine, parce qu'il ne m'aime pas ; mais s'il venoit jamais à m'aimer, je régnerois bientôt moi-même. Employons les ſeules armes que la nature nous a données, la douceur & la ſéduction.

Luſane, qui n'avoit pu fermer l'œil, vint lui demander le matin, avec l'air de l'amitié, comment elle avoit paſſé

la nuit. Vous le ſavez, lui dit-elle, vous qui vous plaiſez à troubler mon repos. Ah ! Luſane, étoit-ce à vous de faire mon malheur ? qui m'eût dit que je me repentirois d'un choix que j'avois fait de ſi bon cœur & de ſi bonne foi ? En prononçant ces mots, elle lui avoit tendu la main ; & des yeux les plus éloquens qu'eût jamais fait parler l'amour, lui reprochoient ſon ingratitude. Moitié de moi-même, lui dit-il en l'embraſſant, crois que j'ai mis ma gloire & mon bonheur à te rendre heureuſe. Je veux que ta vie ſoit ſemée de fleurs ; mais permets que j'en arrache les épines. Fais des vœux qui ne doivent jamais te coûter aucun regret, & ſois sûre qu'ils ſeront accomplis dans mon ame auſſi-tôt que formés dans la tienne. La loi que je t'impoſe n'eſt que ta volonté, non celle du moment, qui eſt une fantaiſie, un caprice, mais celle qui naîtra de la

réflexion & de l'expérience, celle que tu auras dans dix ans d'ici. J'ai pour toi la tendresse d'un amant, la franchise d'un ami, & l'inquiète vigilance d'un père : voilà mon cœur ; il est digne de toi ; & si tu es encore assez injuste pour t'en plaindre, tu ne le seras pas long-temps. Ce discours fut accompagné des marques les plus touchantes d'un amour passionné ; & Hortence y parut sensible. Huit jours se passèrent dans la plus douce intelligence, dans l'union la plus intime qui puisse régner entre deux époux. Aux charmes de la beauté, de la jeunesse, & des graces, Hortence joignoit l'enchantement de ces caresses timides, que l'amour, d'intelligence avec le devoir, semble voler à la pudeur. C'est le plus délié de tous les filets pour envelopper un cœur tendre. Mais tout cela étoit-il bien sincère ? Lusane le croyoit ; je le crois aussi. Après tout, ce ne feroit pas

la

la première femme qui auroit accordé son penchant avec ses vues, & sa politique avec ses plaisirs.

Cependant on approchoit de ces jours consacrés à la folie & à la joie, & pendant lesquels nous sommes aussi fous, mais beaucoup moins joyeux que nos pères. Hortence fit entrevoir à Lusane l'envie de donner une fête, où la musique précéderoit un soupé qui seroit suivi de la danse. Lusane y consentit de la meilleure grace du monde, mais non pas sans précaution : il convint avec sa femme du choix & du nombre des personnes qu'elle inviteroit; & selon cet arrangement, les billets furent distribués.

Le jour arrive, & tout est préparé avec les soins d'un amant magnifique : mais ce matin même, le Suisse demande à parler à Monsieur. Outre les personnes qui se présenteront avec des billets, Madame veut, lui dit-il, que je laisse entrer celles qui viendront au

bal : eſt-ce l'intention de Monſieur ? Aſſurément, dit Luſane en diſſimulant ſa ſurpriſe, & vous ne devez pas douter que je n'approuve ce que Madame vous a preſcrit. A l'inſtant même il ſe rendit chez elle ; & après lui avoir raconté ce qui venoit d'arriver, Vous vous êtes expoſée, lui dit-il, à rougir devant vos domeſtiques ; vous avez fait plus, vous avez haſardé ce qu'une femme ne peut trop ménager, la confiance de votre époux. Eſt-ce à vous, Hortenſe, d'uſer de ſurpriſe avec moi ? Si j'étois moins perſuadé de l'honnêteté de votre ame, quelle idée m'en donneriez-vous ? & quel eût été le ſuccès de cet imprudence ? Le plaiſir de m'affliger un moment, & de me rendre avec vous plus défiant que je ne veux l'être. Ah ! laiſſez-moi vous eſtimer toujours ; & reſpectez-vous autant que je vous reſpecte. Je ne veux point vous humilier en révoquant l'ordre que vous avez donné, mais vous me ferez un chagrin

mortel si vous ne le révoquez pas vous-même; & votre conduite d'aujourd'hui sera la règle de toute ma vie. J'ai fait une faute, dit-elle, je la sens, je vais la réparer. Je vais écrire qu'il n'y aura chez moi ni musique, ni soupé, ni danse; je ne veux point afficher la joie, quand j'ai la mort dans le cœur. Le public saura que je suis malheureuse; mais je suis lasse de dissimuler. Alors Lusane tombant à ses pieds, Si je t'aimois moins, lui dit-il, je céderois à tes reproches; mais je t'adore: je me vaincrai. Je mourrai de douleur d'être haï de ma femme; mais je ne puis vivre avec la honte de l'avoir trahie en l'abandonnant. Je me suis fait une joie sensible de te donner une fête; tu la refuses, parce que j'en exclus ce qui n'est pas digne de t'approcher: tu m'annonces par-là qu'un monde frivole t'est plus cher que ton époux: c'en est assez; je vais faire dire que la fête n'aura pas lieu. Hortence, émue

jusqu'au fond de l'ame de ce qu'elle venoit d'entendre, & plus touchée encore des pleurs qu'elle avoit vu couler, fit un retour sur elle-même. A quoi vais-je m'obstiner ? dit-elle. Les gens dont il veut que je me détache sont-ils mes amis ; me sacrifieroient-ils le plus léger de leurs intérêts ? & pour eux je perds le repos de ma vie, je la trouble, je l'empoisonne, je renonce à tout ce qui peut en faire la douceur ! C'est le dépit, c'est la vanité qui m'inspirent. Ai-je seulement voulu examiner si mon époux avoit raison ? Je n'ai vu que l'humiliation d'obéir. Mais qui commandera, si ce n'est le plus sage ? Je suis esclave ; & qui ne l'est pas, ou qui ne doit pas l'être de ses devoirs ? J'appelle tyran un honnête homme qui me conjure, les larmes aux yeux, de prendre soin de ma réputation ! Où est donc cet orgueil que je lui reproche ? Ah ! je serois peut-être bien à plaindre, s'il étoit aussi foible

que moi. Je l'afflige dans le moment même qu'il vient d'avoir l'attention la plus délicate à me ménager ! Voilà des torts, en voilà de réels, & non pas ceux que je lui attribue. Allez, dit-elle à une de ses femmes, allez dire à Monsieur que je veux lui parler. A peine eut-elle donné ce message, qu'il lui prit un saisissement. Je vais donc, dit-elle, consentir à m'ennuyer toute ma vie ? Car je ne puis me dissimuler qu'on ne s'amuse que dans le monde ; & tous ces honnêtes gens, au milieu desquels il veut que je vive, n'ont point l'agrément des amis de Valsain. Comme cette réflexion avoit un peu changé la disposition de son ame, elle se contenta de dire à Lusane qu'elle vouloit bien céder encore une fois. Elle s'excusa auprès des personnes qui lui avoient demandé à venir au bal ; & la fête, aussi brillante qu'il étoit possible, eut toute la vivacité de la joie, sans tumulte & sans confusion.

Dis-moi donc, ma chere amie, s'il a rien manqué à nos amusemens? demanda Lusane à Hortence. Vous me déguisez quelquefois, lui dit-elle, la gêne que vous m'imposez; mais tous les jours ne sont pas des fêtes. C'est dans le vide & dans le silence de sa maison qu'une femme de mon âge respire le poison de l'ennui; & si vous voulez voir ce poison lent consumer ma jeunesse, vous en aurez tout le plaisir. Non, Madame, lui dit-il pénétré de douleur, je n'ai point cette cruauté froide que vous me supposez. S'il faut que je renonce au soin de vous rendre heureuse, à ce soin si cher & si doux qui devoit occuper ma vie, au moins n'aurai-je pas à me reprocher d'avoir empoisonné vos jours. Ni moi, ni les amis vertueux que je vous ai choisis, n'avons de quoi vous dédommager des privations que je vous cause; sans la foule qui vous environnoit, ma maison est

pour vous une solitude effrayante ; vous avez la dureté de me le déclarer à moi-même; il faut donc vous rendre cette liberté, sans laquelle vous n'aimez rien. Je n'exige plus de vous qu'un seul acte de complaisance : demain je vous amenerai une société nouvelle ; & si vous ne la jugez pas digne d'occuper vos loisirs, si elle ne vous tient pas lieu de ce monde qui vous est si cher, c'en est fait, je vous rends à vous-même. Hortence n'eut pas de peine à lui accorder ce qu'il exigeoit ; elle étoit bien sûre qu'il n'avoit rien à lui offrir qui valût sa liberté : mais ce n'étoit pas l'acheter trop cher, que de subir encore cette légère épreuve.

Le lendemain, à son réveil, elle vit entrer son époux avec un front radieux où brilloient l'amour & la joie. Voici, dit-il, la nouvelle société que je te propose : si tu n'es pas contente de celle-ci, je ne sais plus comment

t'amuser. Que l'on s'imagine la surprise de cette mère sensible, en voyant paroître les deux enfans qu'elle avoit eus de Valsain. Mes enfans, dit Lusane en les prenant dans ses bras, pour les élever sur le lit d'Hortence, embrassez votre mère, & obtenez de sa tendresse qu'elle daigne partager les soins que je prendrai de vous élever. Hortence les reçut dans son sein, & les arrosa de ses larmes. En attendant, poursuivit Lusane, que la nature m'accorde le titre de père, l'amour & l'amitié me le donnent; & j'en vais remplir les devoirs. Viens, mon ami, dit Hortence, voilà pour moi la plus chère & la plus touchante de tes leçons. J'avois oublié que j'étois mère, j'allois oublier que j'étois ton épouse; tu m'en rappelles les devoirs; & ces deux liens réunis m'y attachent pour toute ma vie.

LA FEMME

COMME IL Y EN A PEU

JOUISSEZ, Madame, de tous les agrémens de votre maison : faites-en les honneurs & les délices ; mais ne vous y mêlez de rien. Ainsi parloit, depuis près de huit ans, le fastueux Mélidor à sa femme. C'étoit un conseil agréable à suivre : aussi la jeune & vive Acélie l'avoit-elle assez bien suivi. Mais la raison vint avec l'âge; & l'espèce d'enivrement où elle avoit été, se dissipa.

Mélidor avoit eu le malheur de naître dans l'opulence. Elevé parmi la jeune Noblesse du Royaume, revêtu, en entrant dans le monde, d'une charge considérable, maître de son bien dès l'âge de raison, ce fut pour lui l'âge des folies. Son ridicule dominant étoit de vouloir vivre en homme de qualité. Il

se familiarisoit avec les Grands, en étudioit avec soin les manières; & comme les graces nobles & simples d'un véritable homme de cour ne sont pas faciles à imiter, c'étoit aux airs de nos petits seigneurs qu'il s'attachoit, comme à de bons modèles.

Il eût été honteux pour lui de ne pouvoir pas dire, *mes domaines & mes vassaux :* il employa donc la meilleure partie de ses fonds en des terres, dont le revenu étoit mince, à la vérité, mais dont les droits étoient magnifiques.

Il avoit ouï dire que les grands Seigneurs avoient des Intendans qui les voloient, des créanciers qu'ils ne payoient pas, & des maîtresses peu fidèles ; il eût regardé comme au dessous de lui de voir ses comptes, de payer ses dettes, & d'être délicat en amour.

L'aîné de ses enfans avoit à peine atteint sa septième année : il eut grand soin de lui choisir un Gouverneur suffi-

ſant & ſot, qui, pour tout mérite, ſaluoit avec grace.

Ce Gouverneur étoit le protégé d'un complaiſant de Mélidor, appelé Duranſon, perſonnage inſolent & bas, eſpèce de dogue qui aboyoit à tous les paſſans, & ne careſſoit que ſon maître. Son rôle étoit celui d'un miſanthrope plein d'arrogance & d'humeur. Riche, mais avare, il trouvoit commode d'avoir une bonne maiſon qui ne fût pas la ſienne, & des plaiſirs de toute eſpèce dont un autre que lui fît les frais. Taciturne obſervateur de tout ce qui ſe paſſoit, on le voyoit, enfoncé dans un fauteuil, décider de tout par quelques mots tranchans, & s'ériger en cenſeur domeſtique. Malheur à l'homme de bien qui n'étoit pas à craindre ; il le déchiroit ſans ménagement, pour peu que ſon air lui eût déplu.

Mélidor prenoit l'humeur de Duranſon pour de la philoſophie. Il ſavoit

bien qu'il étoit son héros ; & l'encens d'un homme de ce caractère étoit pour lui un parfum délicat. Le brusque flatteur n'avoit garde de se compromettre & de s'afficher. S'il applaudissoit Mélidor en public, ce n'étoit que d'un coup-d'œil ou d'un sourire complaisant : il gardoit la louange pour le tête à tête ; mais alors il l'en rassasioit. Mélidor avoit de la peine à se croire doué d'un mérite si éminent : mais il falloit bien qu'il en fût quelque chose ; car l'ami Duranson, qui l'en assuroit, n'étoit rien moins qu'un fade adulateur.

C'étoit peu de plaire au mari, Duranson s'étoit aussi flatté de séduire la jeune femme. Il commença par lui dire du bien d'elle seule, & du mal de toutes celles de son âge & de son état. Mais elle fut aussi peu touchée de ses satires que de ses éloges. Il essaya de se faire craindre ; & par des traits malins & piquans, il lui fit sentir qu'il ne tenoit qu'à lui d'être méchant aux dé-

pens d'elle-même. Cela ne réussit pas mieux.. Je puis avoir des ridicules, lui dit-elle, & je permets qu'on les attaque, mais d'un peu plus loin, s'il vous plaît. Chez moi, un censeur assidu m'ennuieroit presque autant qu'un complaisant servile.

Au ton résolu qu'elle prit, Duranson vit bien que pour la réduire il falloit un plus long détour. Tâchons, dit-il, qu'elle ait besoin de moi; affligeons-la, pour la consoler; & quand sa vanité blessée me la livrera sans défense, je saisirai un moment de dépit. Le confident des peines d'une femme en est souvent l'heureux vengeur.

Je vous plains, lui dit-il, Madame, & je ne dois plus vous dissimuler ce qui m'afflige sensiblement. Depuis quelque temps Mélidor se dérange; il fait des folies; & s'il continue, il n'aura plus besoin d'un ami tel que moi.

Soit légèreté, soit dissimulation avec un homme qu'elle n'estimoit pas, Acé-

lie reçut cet avis ſans daigner en paroître émue. Il inſiſta, fit valoir ſon zèle, déclama contre les caprices & les travers des maris d'à préſent, dit en avoir fait rougir Mélidor ; & oppoſant les charmes d'Acélie aux vains appas qui touchoient ſon époux, il s'anima ſi fort, qu'il s'oublia, & ſe trahit bientôt lui-même. Elle ſourit avec dédain de la maladreſſe du fourbe. Voilà ce que j'appelle un ami, dit-elle, & non pas ces vils complaiſans que le vice tient à ſes gages, pour le flatter & le ſervir. Je ſuis bien ſûre, par exemple, que vous avez dit à Mélidor en face tout ce que vous venez de me dire. — Oui, Madame, & beaucoup plus encore. — Vous aurez donc bien le courage de lui reprocher devant moi ſes torts, de l'en accabler ? — Devant vous, Madame ! Ah ! gardez-vous de faire un éclat : ce ſeroit l'éloigner ſans retour. Il eſt fier ; il ſeroit indigné d'avoir à rougir à vos yeux. Il ne verroit en moi qu'un per-

fide ami. Et qui ſait même quel motif caché il donneroit à notre intelligence? — N'importe, je veux le convaincre, & lui oppoſer en vous un témoin qu'il ne puiſſe déſavouer. — Non, Madame, non, vous ſeriez perdue. C'eſt en diſſimulant qu'une femme règne : les ménagemens, la douceur, & vos charmes, voilà ſur nous vos avantages. La plainte & le reproche ne font que nous aigrir; & de tous les moyens de nous corriger, le plus mauvais, c'eſt de nous confondre. Il avoit raiſon, mais inutilement. Acélie ne vouloit rien entendre. Je ſais, diſoit-elle, tout ce que je riſque ; mais fallût-il en venir à une rupture, je ne veux pas être, par mon ſilence, la complaiſante de mon mari. Il eut beau vouloir la diſſuader ; il fut réduit à lui demander grace, & à la ſupplier de ne pas le punir d'un zèle peut-être imprudent. Et voilà donc, lui dit Acélie, cette franchiſe courageuſe que rien ne peut intimider? Je

ferai plus fage que vous ; mais fouvenez-vous, Duranfon, de ne jamais dire de vos amis ce que vous ne voulez pas qu'ils entendent. Quant à moi, quelque tort que mon mari fe donne, je vous défends de m'en parler jamais.

Duranfon, furieux d'avoir été fi mal reçu, jura la perte d'Acélie : mais il falloit d'abord l'entraîner dans la ruine de fon mari.

Perfonne à Paris n'a autant d'amis qu'un homme opulent & prodigue. Ceux de Mélidor, à fon foupé, ne manquoient pas de le louer en face ; & ils avoient l'honnêteté d'attendre qu'on fût hors de table pour fe moquer de lui. Ses créanciers, qui croiffoient en nombre, n'étoient pas fi complaifans ; mais l'ami Duranfon en écartoit la foule. Il favoit, difoit-il, la manière d'impofer à ces fripons-là. Cependant, comme ils n'étoient pas tous également timides, il falloit de temps en temps, pour appaifer les plus mutins, avoir

recours

recours aux expédiens ; & Duranſon, ſous un nom ſuppoſé, venant au ſecours de ſon ami, lui prêtoit ſur gages à la plus groſſe uſure.

Plus les affaires de Mélidor ſe dérangeoient, moins il vouloit en entendre parler. Faites, diſoit-il à ſon Intendant, je ſignerai ; mais laiſſez-moi tranquille. Enfin l'Intendant vint lui annoncer qu'il ne ſavoit plus où donner de la tête, & que ſes biens alloient être ſaiſis. Mélidor s'en prit à l'homme d'affaires, & lui dit qu'il étoit un fripon. Je ſuis tout ce qu'il vous plaira, lui répondit le tranquille Intendant ; mais vous devez ; il faut payer, faute de quoi l'on va vous pourſuivre.

Mélidor fit appeler le fidèle Duranſon, & lui demanda s'il étoit ſans reſſource. —Vous en avez une bien sûre : Madame n'a qu'à s'engager. — Oui ; mais y conſentira-t-elle ? — Aſſurément : peut-elle héſiter, quand il y va de votre honneur ? Cependant ne l'a-

larmez pas : traitez légèrement la chofe, & ne lui laiffez voir, dans cet engagement, qu'une formalité d'ufage, qu'elle ne peut s'empêcher de remplir. Mélidor embraffa fon ami, & il fe rendit chez fa femme.

Acélie, tout occupée de fes amufemens, ne favoit rien de ce qui fe paffoit. Mais heureufement le Ciel l'avoit douée d'un efprit jufte & d'une ame ferme. Je viens, Madame, lui dit fon mari, de voir votre nouvelle voiture; elle fera délicieufe. Vos chevaux neufs font arrivés : ah! Madame, le joli attelage! C'eft le Comte de Pife qui les dreffe. Ils font fringans, mais il les domptera : c'eft le meilleur cocher de Paris.

Quoiqu'Acélie fût accoutumée aux galanteries de fon époux, elle ne laiffa pas d'être furprife & flattée de celle-ci. Je vous ruine, lui dit-elle. Eh! Madame, quel plus digne ufage puis-je faire de mon bien, que de l'employer

à ce qui peut vous plaire ? Désirez ſans ménagement, & jouiſſez ſans inquiétude : je n'ai rien qui ne ſoit à vous ; & je me flatte que vous penſez de même. A propos, ajouta-t-il négligemment, j'ai quelque arrangement à faire, où, pour remplir les formalités, j'aurai beſoin de votre ſeing. Mais nous parlerons de cela ce ſoir. A préſent ce qui m'occupe, c'eſt la couleur de votre voiture : le Verniſſeur n'attend que votre goût. Je me conſulterai, dit-elle ; & dès qu'il fut ſorti, elle tomba dans les réflexions.

Acélie étoit une riche héritière ; & la loi lui aſſuroit ſon bien. Elle entrevit les conſéquences de l'engagement qu'on lui propoſoit ; & le ſoir, au lieu d'aller au ſpectacle, elle paſſa chez ſon Notaire. Quelle fut ſa ſurpriſe, en apprenant que Mélidor étoit réduit aux expédiens les plus ruineux ! Elle employa le temps du ſpectacle à s'inſtruire & à ſe conſulter.

A ſon retour, elle diſſimula ſa peine aux yeux du monde qu'elle avoit à ſouper; mais lorſque ſon mari, tête à tête avec elle, lui propoſa de s'engager pour lui, Je ne vous abandonnerai pas, lui dit-elle, ſi vous daignez vous fier à moi; mais j'exige une confiance entière, un plein pouvoir de régir ma maiſon.

Mélidor fut humilié de l'idée d'avoir ſa femme pour tuteur. Il lui dit qu'elle prenoit l'alarme mal à propos, & qu'il ne ſouffriroit point qu'elle entrât dans un détail ennuyeux pour elle. — Non, Monſieur, je l'ai trop négligé : c'eſt un tort que je n'aurai plus. Il ne crut pas devoir inſiſter davantage; & les créanciers s'étant aſſemblés le lendemain, Meſſieurs, leur dit-il, vos viſites m'obſèdent : voilà Madame qui veut bien vous entendre; voyez avec elle à vous arranger. Meſſieurs, leur dit Acélie d'un ton ſage, mais aſſuré, quoique mon bien ſoit à mes enfans, je ſens

qu'il eſt juſte que j'en aide leur père : mais je veux de la bonne foi. Les honnêtes gens me trouveront exacte ; mais je ne réponds point à des fripons, des folies d'un diſſipateur. Vous m'apporterez demain copie de vos titres. Je ne veux que le temps de les examiner : je ne vous ferai pas languir.

Dès qu'Acélie ſe vit à la tête de ſa maiſon, ce ne fut plus la même femme. Elle jeta les yeux ſur ſa vie paſſée, & n'y vit que le papillotage de mille vaines occupations. Sont-ce là, dit-elle, les devoirs d'une mère de famille ? Eſt-ce donc au prix de ſon honneur & de ſon repos, qu'il faut payer de jolis ſoupés, des équipages leſtes, & de brillantes frivolités ?

Monſieur, dit-elle à ſon mari, j'aurai demain l'état de vos dettes ; il me faut celui de vos revenus : faites venir votre Intendant. L'Intendant vint, & rendit ſes comptes. Rien de plus clair : loin d'avoir des fonds, il ſe trouvoit

avoir fait des avances, & il lui étoit dû le double de ses gages accumulés. Je vois, dit Acélie, que M. l'Intendant fait son compte un peu mieux que nous. Il ne nous reste qu'à le payer, en le remerciant de ce qu'il ne lui est pas dû davantage. — Le payer ! dit Mélidor tout bas ; & avec quoi ? — De ma cassette. Le premier pas, dans l'économie, est le renvoi d'un Intendant.

La réforme fut mise l'instant d'après dans le domestique & dans la dépense ; & Acélie donnant l'exemple, Courage, Monsieur, disoit-elle, coupons dans le vif : nous ne sacrifions que notre vanité. — Et la décence, Madame ? — La décence, Monsieur, consiste à ne pas dissiper le bien d'autrui, & à jouir du sien sans reproche. — Mais, Madame, en renvoyant vos gens, vous les payez ; & c'est épuiser notre unique ressource. — Soyez tranquille, mon ami : j'ai des bijoux, des diamans ; &

en facrifiant ces parures, je m'en fais une qui les vaut bien.

Le jour fuivant, les créanciers arrivent, & Acélie leur donne audience. Ceux dont Mélidor avoit acheté des meubles de prix ou des curiofités fuperflues, confentirent à les reprendre avec un bénéfice honnête. Les autres, enchantés de l'accueil & de la bonne volonté d'Acélie, s'accordèrent, tout d'une voix, à n'avoir qu'elle pour arbitre ; & les graces conciliatrices réunirent tous les efprits.

Un feul, d'un air affez confus, difoit ne pouvoir fe relâcher fur rien. Il avoit des effets précieux en gage ; & fur la lifte des emprunts, il étoit noté pour une ufure énorme. Acélie le retint feul, pour le fléchir, s'il étoit poffible. Moi, Madame ! lui dit-il, preffé par fes reproches, je ne fuis pas ici pour moi ; & M. Duranfon auroit pu fe paffer de me faire jouer ce vilain perfonnage. — Duranfon, dites-vous ! quoi, c'eft lui

qui ſous votre nom ?.... — C'eſt lui-même. — Ainſi, nos gages ſont dans ſes mains ? — Oui, ſans doute, & un écrit de moi, où je déclare qu'il ne m'eſt rien dû. — Et cet écrit qu'il a de vous, puis-je en avoir un double ? — Aſſurément, & tout à l'heure ſi vous voulez ; car le nom d'uſurier me pèſe. C'étoit une arme pour Acélie ; mais il n'étoit pas temps d'éclairer Mélidor & de révolter Duranſon. Elle crut devoir diſſimuler encore.

Son Notaire, qui vint la voir, trouva que dans vingt-quatre heures elle avoit mis en épargne une bonne partie de ſon revenu & acquitté une foule de dettes. Vous êtes, lui dit-il, dans les bons principes. L'économie eſt de toutes les reſſources la plus sûre & la plus facile. On s'enrichit dans un inſtant de tout le bien qu'on diſſipoit.

Pendant leur entretien, Mélidor confondu s'affligeoit de voir ſa maiſon dépouillée. Eh ! Monſieur, lui dit ſa

femme, consolez-vous : je ne vous retranche que des ridicules. Mais il ne voyoit que le monde, l'humiliation de déchoir. Il se retira consterné, laissant Acélie avec le Notaire.

Une jeune femme a dans les affaires un avantage prodigieux. Sans inspirer ce qu'on entend par l'espoir & le désir de plaire, elle intéresse, elle engage à une espèce de facilité que les hommes n'ont pas l'un pour l'autre. La nature ménage, entre les deux sexes, une intelligence secrète : tout s'applanit, tout se concilie ; & au lieu que l'on traite en ennemis d'homme à homme, avec une femme on se livre en ami. Acélie en fit plus d'une fois l'épreuve ; & son Notaire mit à la servir un zèle & une affection qu'il n'eût pas eus pour son mari.

Madame, lui dit-il, en faisant la balance des biens de Mélidor avec la somme de ses dettes, je trouve assez de quoi l'acquitter. Mais des biens vendus

à la hâte font communément à vil prix. Supposons que les siens soient libres, ils peuvent répondre, & au delà, de deux cent mille écus qu'il doit ; & si vous voulez vous engager pour lui, il n'est pas impossible de réduire cette foule de créances ruineuses & bruyantes, à un petit nombre d'articles plus simples & moins onéreux. Faites, Monsieur, dit Acélie, je consens à tout : je m'engage pour mon mari ; mais que ce soit à son insçu. Le Notaire usa de prudence ; & Acélie fut autorisée à contracter au nom de Mélidor.

Celui-ci avoit été de bonne foi sur tous les articles, excepté sur un seul, qu'il n'avoit osé déclarer à sa femme. La nuit, Acélie, l'entendant gémir, tâchoit avec douceur de le consoler. Vous ne savez pas tout, lui dit-il ; & ces mots furent suivis d'un profond silence. Acélie le pressoit en vain ; la honte lui étouffoit la voix. Eh quoi !

lui dit-elle, vous avez des peines que vous n'ofez me confier ! avez-vous un ami plus tendre, plus sûr, plus indulgent que moi ? Plus vous avez droit à mon eftime, reprit Mélidor, plus je dois rougir de l'aveu qui me refte à vous faire. Vous avez entendu parler de la courtifane Eléonore..... que vous dirai-je ? Elle a de moi pour cinquante mille écus de billets. Acélie vit avec joie le moment de regagner le cœur de fon mari. Ce n'eft pas le temps de vous reprocher, lui dit-elle, une folie dont vous avez honte, & à laquelle ma diffipation a peut-être contribué. Réparons & oublions nos torts : celui-ci n'eft pas fans remède. Mélidor ne concevoit pas qu'une femme, jufques-là fi légère, eût tout à coup acquis tant de raifon. Acélie n'étoit pas moins furprife qu'un homme fi haut & fi vain fût tout à coup devenu fi modefte. Seroit-ce un bien pour nous, difoient-ils

l'un & l'autre, d'être tombés dans le malheur ?

Le lendemain, Acélie, s'étant bien consultée, se rendit elle-même chez Eléonore. Vous ne savez pas, lui dit-elle, qui vient vous voir ? C'est une rivale; & sans détour elle se nomma. Madame, lui dit Eléonore, je suis confuse de l'honneur que vous me faites. Je sens que j'ai des torts avec vous : mais mon état en est l'excuse. C'est Mélidor qu'il faut blâmer ; & en vous voyant je le blâme moi-même : il est plus injuste que je ne croyois. Mademoiselle, lui dit Acélie, je ne me plains ni de vous ni de lui. C'est la punition d'une femme dissipée, d'avoir un mari libertin ; & j'ai du moins le plaisir de voir que Mélidor a dans ses goûts encore quelque délicatesse. Vous avez de l'esprit, l'air de la décence, & des graces qui seroient faites pour embellir la vertu. — Vous me voyez, Madame,

avec trop d'indulgence ; & cela prouve ce qu'on m'a dit ſouvent, que les femmes les plus honnêtes ne ſont pas celles qui nous ménagent le moins. Comme elles n'ont rien à nous envier, elles ont la bonté de nous plaindre. Celles qui nous reſſemblent, ſont bien plus injuſtes ! elles nous déchirent en nous imitant. Ecoutez, reprit Acélie qui vouloit l'amener au but, ce que l'on blâme le plus dans celles de votre état, ce n'eſt pas cette foibleſſe dont tant de femmes ont à rougir, mais une paſſion plus odieuſe encore. Le feu de l'âge, le goût des plaiſirs, l'attrait d'une vie voluptueuſe & libre, quelquefois même le ſentiment, car je vous en crois ſuſceptibles, tout cela peut avoir ſon excuſe ; mais en renonçant à la vertu d'une femme, vous n'en êtes que plus obligées d'avoir au moins celle d'un homme ; & il eſt une ſorte d'honnêteté à laquelle vous ne renoncez pas ? — Non, ſans doute. — Eh bien,

dites-moi, cette honnêteté vous permet-elle d'abuser de l'ivresse & de la folie d'un amant, au point d'exiger, d'accepter de lui des engagemens insensés & ruineux pour sa famille? Mélidor, par exemple, vous a fait pour cinquante mille écus de billets; en sentez vous la conséquence, & combien l'on a droit de sévir contre une telle séduction? Madame, répondit Eléonore, c'est un don volontaire; & M. Duranson m'est témoin que j'ai refusé beaucoup mieux. — Vous connoissez Duranson? — Oui, Madame: c'est lui qui m'a donné Mélidor; & j'ai bien voulu pour cela le tenir quitte de ses promesses. — Fort bien: il a mis son article sur le compte de son ami. — Il me l'a dit; & j'ai supposé que Mélidor le trouvoit bon. Du reste, Mélidor étoit libre: je n'ai de lui que ce qu'il m'a donné; & rien, je crois, n'est mieux acquis. — Vous le croyez; mais le croiriez-vous, si vous

étiez l'enfant qu'on dépouille? Mettez-vous à la place d'une mère de famille, dont l'époux se ruine ainsi, qui touche au moment de le voir déshonoré, poursuivi, chassé de ses biens, privé de son état, obligé de se cacher aux yeux du monde, & de laisser sa femme & ses enfans en proie à la honte & à la douleur : soyez un moment cette femme sensible & désolée ; & jugez-vous dans cet état. Que ne feriez-vous pas, Mademoiselle ? vous auriez sans doute recours aux lois qui veillent sur les mœurs. Vos plaintes & vos larmes réclameroient contre une surprise odieuse ; & la voix de la nature & celle de l'équité s'éleveroient en votre faveur. Oui, Mademoiselle, les lois sévissent contre le poison ; & le don de plaire en est un, lorsqu'on en abuse. Il n'attaque pas la vie, mais il attaque la raison & l'honneur ; & si, dans l'ivresse qu'il cause, on exige, on obtient d'un homme des sacrifices insensés, ce que

vous appelez des dons libres, ſont réellement des larcins. Voilà ce qu'une autre diroit, ce que vous diriez peut-être à ma place. Eh bien, je ſuis plus modérée. Il vous eſt dû : je viens vous payer ; mais noblement, & non pas follement. Il y a ſix mois que Mélidor vous aime ; & en vous donnant mille louis, vous avouerez qu'il eſt magnifique. Eléonore, attendrie & confuſe, n'eut pas le courage de refuſer. Elle prit les billets de Mélidor, & ſuivit Acélie chez ſon Notaire.

N'aimeriez-vous pas mieux, lui dit Acélie en arrivant, une rente de cent louis, que cette ſomme, qui dans vos mains ſera peut-être bientôt diſſipée? Le moyen de ſe détacher du vice, mon enfant, c'eſt de ſe mettre au-deſſus du beſoin; & j'ai dans l'idée que quelque jour vous ſerez bien aiſe de pouvoir être honnête.

Eléonore, baiſant la main d'Acélie, & laiſſant échapper quelques larmes, Ah! Madame,

Madame, dit-elle, que ſous vos traits la vertu eſt aimable & touchante ! ſi j'ai le bonheur de revenir à elle, mon cœur vous devra ce retour.

Le Notaire, enchanté d'Acélie, lui apprit que les deux cent mille écus étoient dans ſes mains, & qu'ils l'attendoient. Elle s'en alla comblée de joie; & en revoyant Mélidor, Voilà vos billets doux, lui dit-elle; on a eu bien de la peine à s'en deſſaiſir: n'en écrivez plus de ſi tendres. L'ami Duranſon étoit préſent; & à l'air ſombre de Mélidor, elle vit bien qu'il l'avoit fait rougir de s'être livré à ſa femme. Vous recevez bien froidement, dit-elle à ſon mari, ce qui pourtant vous vient d'une main chère! — Voulez-vous, Madame, que je me réjouiſſe d'être la fable de Paris? On ne parle que de ma ruine; & vous la rendez ſi éclatante, que mes amis eux-mêmes ne peuvent plus la déſavouer. — Vos amis avoient donc, Monſieur, quel-

que moyen d'y rémédier ſans bruit? Ils ſont venus apparemment vous offrir leur crédit & leurs bons offices? M. Duranſon, par exemple..... — Moi, Madame! je ne puis rien; mais je crois que ſans un éclat déshonorant, il étoit facile de trouver des reſſources. — Oui, de ces reſſources qui n'en laiſſent aucune? Mon mari n'en a que trop uſé: vous le ſavez mieux que perſonne. Quant au déshonneur que vous attachez à l'éclat de notre malheur, je ſais quelle eſt votre délicateſſe, & je l'eſtime comme je dois. — Madame! je ſuis un honnête homme; & on le ſait. — On doit le ſavoir, car vous le dites à tout le monde; mais comme Mélidor n'aura plus d'intrigue amoureuſe à nouer, votre honnêteté lui devient inutile. Mélidor, à ces mots, prit feu lui-même, & dit à ſa femme qu'elle lui manquoit, en inſultant ſon ami. Elle alloit pourſuivre; mais ſans vouloir l'entendre, il ſe retira tranſporté de

colère ; & Duranſon ſuivit ſes pas.

Acélie n'en fut pas plus émue ; & les laiſſant conſpirer enſemble, elle s'occupa du ſoin de ſa maiſon. Le gouverneur de ſon fils, depuis leur décadence, trouvoit ſes fonctions au-deſſous de lui, & le témoignoit ſans ménagement. Il fut renvoyé le ſoir même ; & à ſa place vint un bon Abbé, ſimple, modeſte, & aſſez inſtruit, qu'elle pria d'être leur ami, & de donner ſes mœurs à ſon éleve.

Mélidor, à qui Duranſon avoit fait regarder comme le comble de l'humiliation l'aſcendant qu'avoit pris ſa femme, fut révolté d'apprendre que le gouverneur étoit congédié. Oui, Monſieur, lui dit-elle, je donne à mon fils, pour modèle & pour guide, un homme ſage, au lieu d'un fat ; je prétends auſſi éloigner de vous un complaiſant plein d'inſolence, qui vous fait payer ſes plaiſirs. Voilà mes torts, je les avoue, & vous pouvez les ren-

dre publics. Il eſt odieux, lui dit Mélidor ſans l'écouter, il eſt odieux d'abuſer de l'état où je ſuis, pour vouloir me faire la loi. Non, Madame, mon malheur n'eſt pas tel qu'il me réduiſe à être votre eſclave. Votre devoir étoit de contracter l'engagement que je vous propoſois : vous ne l'avez pas fait ; vous ne m'êtes plus rien ; & vos ſoins me ſont inutiles. Si je me ſuis dérangé, c'eſt pour vous : le ſeul remède à mon malheur, c'eſt d'en éloigner la cauſe ; & dès demain nous nous ſéparons. — Non, Monſieur, ce n'eſt pas le moment. Dans peu vous jouirez paiſiblement & ſans reproche d'une fortune honnête ; vous ſerez libre, tranquille, heureux. Alors, après avoir rétabli votre honneur & votre repos, je verrai ſi je dois faire place aux artiſans de votre ruine, & vous abandonner, pour vous punir, au bord de l'abîme d'où je vais vous tirer. Juſques-là nous ſommes inſéparables ;

& mon devoir & votre malheur ſont des liens ſacrés pour moi. Du reſte, vous jugerez demain quel eſt l'homme qui m'eſt préféré. C'eſt devant lui que je vous donnerai les preuves de ſa perfidie ; & je renonce à votre eſtime, s'il oſe les déſavouer.

Mélidor, interdit de la généreuſe fermeté d'Acélie, fut combattu toute la nuit entre le dépit & la reconnoiſſance. Mais à ſon réveil il reçut une lettre qui le jeta dans le déſeſpoir. On lui écrivoit qu'il n'étoit bruit à la Cour que de ſon luxe, de ſa dépenſe, & du malheur qui en étoit le fruit ; que chacun le blâmoit hautement ; & qu'on ne ſe propoſoit pas moins que de l'obliger à quitter ſa charge. Liſez, dit-il en voyant Acélie, liſez, Madame, & frémiſſez de l'état où vous m'avez réduit. O mon ami ! dit-il à Duranſon qui venoit d'arriver, je ſuis perdu : vous me l'aviez prédit. L'éclat qu'elle a fait me déshonore. On m'ôte

ma charge & mon état. Duranſon fit ſemblant d'être accablé de cette nouvelle. N'ayez pas peur, lui dit Acélie: votre créance eſt aſſurée. Vous n'y perdrez que l'uſure effroyable que vous vouliez tirer de votre ami. Oui, Mélidor, vous voyez en lui notre uſurier, notre prêteur ſur gages. — Moi, Madame! — Oui, Monſieur, vous-même, & la preuve en eſt dans mes mains. La voilà, dit-elle à ſon mari. Mais ce n'eſt pas tout: ce digne ami vous faiſoit payer à Eléonore les faveurs qu'il en avoit reçues; il oſoit vouloir ſéduire votre femme en l'inſtruiſant de vos amours; & il vous ruinoit ſous un nom ſuppoſé. Ah! c'en eſt trop, dit Duranſon; & il ſe levoit pour ſortir. Encore un mot, lui dit Acélie. Vous êtes démaſqué dans une heure, connu de la Ville & de la Cour, & noté partout d'infamie, ſi à l'inſtant même vous n'apportez chez mon Notaire, où je vais vous attendre, & les gages & les

billets que vous avez de Mélidor. Duranſon pâlit, ſe troubla, diſparut, & laiſſa Mélidor confondu, immobile d'indignation & d'étonnement.

Vous, mon ami, raſſurez-vous, dit Acélie à ſon mari: je prends ſur moi le ſoin de conjurer l'orage. Adieu. Ce ſoir il ſera diſſipé.

Elle ſe rend chez le Notaire, s'engage, reçoit les deux cent mille écus, acquitte ſes dettes, en déchire les titres, à commencer par ceux de Duranſon, qui prudemment s'étoit exécuté. De là, elle monte en chaiſe de poſte, & ſans délai ſe rend à la Cour.

Le Miniſtre ne lui diſſimula point ſon mécontentement, ni la réſolution qu'on avoit priſe d'obliger Mélidor à vendre ſa charge. Je ne prétends pas l'excuſer, dit-elle : le luxe eſt une folie dans notre état, je le ſais; mais cette folie a été la mienne, plutôt que celle de mon mari. Sa complaiſance eſt ſon unique faute; &, Monſieur,

que ne fait-on pas pour une femme que l'on aime ! J'étois jeune, & belle à ses yeux : mon mari a consulté mes désirs plutôt que ses moyens ; il n'a su craindre, il n'a connu que le malheur de me déplaire : voilà son imprudence ; elle est réparée : il ne doit plus rien que ma dot, & je lui en fais le sacrifice. — Quoi, Madame, s'écria le Ministre, vous vous êtes engagée pour lui ? — Et qui devoit réparer son malheur, si ce n'est celle qui en étoit la cause ? Oui, Monsieur, je me suis engagée ; mais j'ai acquis par-là le droit de ménager son bien, & d'assurer l'état de mes enfans. Mélidor est facile, mais il est honnête. Il ignore ce que j'ai fait pour lui, & il ne laisse pas de me donner le plein pouvoir de disposer de tout. Je suis à la tête de ma maison, & déjà tout y est réduit à la plus sévère économie. Voici en deux mots ce que j'ai fait, & ce que je me propose de

faire. Alors elle entra dans quelques détails que le Miniſtre voulut bien entendre. Mais, pourſuivit-elle, l'amitié, l'eſtime, la confiance de mon mari, tout eſt perdu pour moi, ſi vous le puniſſez d'une faute qu'il doit me reprocher, tant que je ne l'ai pas effacée. Vous êtes juſte, ſenſible, humain; de quoi voulez-vous le punir? D'avoir trop aimé la moitié de lui-même? de s'être oublié, ſacrifié pour moi? Je lui ſerai donc odieuſe; & il aura ſans ceſſe à rappeler à mes enfans l'égarement & le déshonneur où leur mère l'aura plongé! A qui voulez-vous ſatisfaire en le puniſſant? Au public? Ah! Monſieur, il eſt un public envieux & méchant, qui n'eſt pas digne de cette complaiſance. Quant au public indifférent & juſte, laiſſez-nous lui donner un ſpectacle bien plus utile & plus touchant que celui de notre ruine. Il verra qu'une femme ſenſée peut ramener un mari honnête

homme, & qu'il y a pour des cœurs bien nés des ressources inépuisables dans le courage & dans la vertu. Notre retour sera un exemple; & s'il est honorable pour nous de le donner, il sera glorieux de le suivre; au lieu que si la peine d'une imprudence qui ne nuit qu'à nous seuls, excède la faute & lui survit, on sera peut-être indigné sans fruit, de nous voir malheureux sans crime.

Le Ministre l'écoutoit avec étonnement. Loin de mettre obstacle à vos vues, lui dit-il, Madame, je les seconderai, même en punissant votre époux. Il faut qu'il renonce au titre de sa charge. — Ah, Monsieur! — J'en ai disposé en faveur de votre fils; & c'est par égard, par respect pour vous, que j'en laisse au père la survivance. La suprise où fut Acélie d'obtenir une grace, au lieu d'un châtiment, la fit presque tomber aux genoux du Ministre. Monsieur, lui dit-elle, il est

digne de vous de corriger ainsi un père de famille. Les larmes que vous voyez couler sont l'expression de ma reconnoissance. Mes enfans, mon mari, & moi ne cesserons de vous bénir.

Mélidor attendoit Acélie avec frayeur; & l'inquiétude fit place à la joie, quand il apprit avec quelle douceur on punissoit sa dissipation. Eh bien, lui dit Acélie en l'embrassant, est-ce aujourd'hui que nous nous séparons? As-tu encore quelque bon ami que tu préfères à ta femme?

On sait avec quelle facilité les bruits de Paris se répandent & sont détruits aussi-tôt que semés: l'infortune de Mélidor avoit fait la nouvelle de quelques jours; son arrangement, ou plutôt le parti courageux qu'avoit pris sa femme, fit une espèce de révolution dans les esprits & dans les propos. On ne parloit que de la sagesse, de la résolution d'Acélie; & lorsqu'elle parut dans le monde, avec l'air modeste & libre d'une

personne qui ne brave ni n'appréhende les regards du public, elle fut reçue avec un respect qu'elle n'avoit jamais inspiré. Ce fut alors qu'elle sentit le prix de la considération que donne la vertu ; & les hommages qu'on avoit rendus à sa jeunesse & à sa beauté, ne l'avoient jamais tant flattée.

Mélidor, plus timide, ou plus vain, ne savoit quel ton il devoit prendre, ni quelle contenance il devoit tenir. Ayons, lui dit sa femme, l'air d'avouer de bonne foi que nous avons été imprudens, & que nous sommes devenus sages. Personne n'a rien à nous reprocher; ne nous humilions pas nous-mêmes. Si l'on nous voit bien aise d'être corrigés, on nous en estimera davantage. Et de quel œil verrez-vous, lui dit-il, cette multitude de faux amis qui nous ont abandonnés ? — Du même œil dont je les ai vus, comme des gens que le plaisir attire, & qui s'envolent avec lui. De quel droit comp-

tiez-vous ſur eux ? Etoit-ce pour eux que ſe donnoient vos fêtes ? La maiſon d'un homme opulent eſt une ſalle de ſpectacle, où chacun croit avoir payé ſa place, quand il l'a remplie avec agrément. Le ſpectacle fini, chacun ſe retire, & l'on ne ſe doit plus rien. Cela eſt fâcheux à imaginer ; mais en perdant l'illuſion d'être aimé, vous changez une agréable erreur contre une expérience utile ; & il en eſt de ce remède comme de bien d'autres : l'amertume en fait la bonté. Voyez donc le monde comme il eſt, ſans être humilié de l'avoir méconnu, ſans vous vanter de le mieux connoître. Sur-tout, que perſonne ne ſoit inſtruit de nos petits démêlés ; qu'aucun de nous deux n'ait l'air d'avoir cédé à l'autre ; mais qu'il ſemble qu'un même eſprit nous anime & nous fait agir. Quoiqu'il ne ſoit pas auſſi ridicule qu'on le dit de ſe laiſſer conduire par une femme, je ne veux pas que

l'on ſache que c'eſt moi qui vous ai décidé.

Mélidor devoit tout à ſa femme : mais rien ne l'avoit touché auſſi ſenſiblement que ce trait de délicateſſe; & il eut la bonne foi de l'avouer. Acélie avoit une autre vue que de ménager la vanité de ſon mari : elle vouloit l'engager, par ſa vanité même, à ſuivre le plan qu'elle lui avoit tracé. S'il voit tout le monde perſuadé, diſoit-elle, qu'il n'a fait que ce qu'il a voulu, il le croira bientôt comme tout le monde : on tient à ſes propres réſolutions par ce ſentiment de liberté qui réſiſte à celles des autres; & le point le plus eſſentiel dans l'art de mener les eſprits, c'eſt de leur cacher qu'on les mène. Acélie eut donc l'attention de renvoyer à ſon mari les éloges qu'on lui donnoit; & Mélidor, de ſon côté, ne parloit d'elle qu'avec eſtime.

Cependant elle craignoit pour lui la ſolitude & le ſilence de ſa maiſon.

On ne retient point un homme qui s'ennuie ; & avant que Mélidor se fût fait des occupations, il lui falloit des amusemens. Acélie eut soin de lui former une société peu nombreuse & choisie. Je ne vous invite point à des fêtes, disoit-elle aux femmes qu'elle y engageoit ; mais au lieu du faste, nous aurons le plaisir. Je vous donnerai de bon cœur un bon soupé qui ne coûtera guere ; nous y boirons en liberté à la santé de nos amis ; peut-être même y rirons-nous, chose assez rare dans le monde. Elle tint ce qu'elle avoit promis ; & son mari lui seul regrettoit encore l'opulence où il avoit vécu. Ce n'est pas qu'il ne fît de son mieux pour s'accoutumer à une vie simple ; mais on eût dit qu'il s'étoit fait dans son ame le même vide que dans sa maison. Ses yeux & son oreille, habitués à un mouvement tumultueux, étoient comme étonnés du calme & du repos. Il voyoit encore avec envie

ceux qui ſe ruinoient comme lui ; & Paris, où il ſe trouvoit condamné aux privations au milieu des jouiſſances, lui étoit devenu odieux.

Acélie, qui s'en aperçut, & qui ſuivoit ſon plan avec cette conſtance que l'on ne trouve que dans les femmes, lui propoſa d'aller enſemble voir les terres qu'ils avoient acquiſes. Mais avant de partir, elle chargea ſon Notaire de lui louer, au lieu de l'hôtel qu'ils occupoient, une maiſon ſimple avec agrément, pour y loger à ſon retour.

Des trois terres qu'avoit Mélidor, les deux plus honorables produiſoient à peine le tiers de l'intérêt des fonds. Il fut décidé qu'il falloit les vendre. L'autre, dès long-temps négligée, ne demandoit que des avances pour devenir un excellent bien. Voilà celle qu'il faut conſerver, dit Acélie : donnons tous nos ſoins à la mettre en valeur. L'air en eſt ſain, l'aſpect riant,

& le terrein fertile ; nous y passerons les beaux jours de l'année ; &, si tu m'en crois, nous nous y aimerons. Ta femme n'aura pas les airs, les caprices, l'art des coquettes, mais une bonne & tendre amitié, qui fera, si tu la partages, ton bonheur, le mien, celui de nos enfans, & la joie de notre maison. Je ne sais, mais depuis que je respire l'air de la campagne, mes goûts sont plus simples & plus naturels ; le bonheur me sembleplus près de moi, plus accessible à mes désirs ; je le vois pur & sans nuages dans l'innocence des mœurs champêtres ; & j'ai, pour la première fois, l'idée de la sérénité d'une vie innocente, qui coule en paix jusqu'à sa fin. Mélidor écoutoit sa femme avec complaisance ; & la consolation se répandoit dans son ame, comme un baume délicieux.

Il consentit, non sans répugnance, à la vente de celles de ses terres dont

les droits l'avoient le plus flatté ; & le bon Notaire fit si bien, que, dans l'espace de six mois, Mélidor se trouva ne plus rien devoir à personne.

Il n'y avoit plus qu'à l'affermir contre la pente de l'habitude ; & Acélie, qui connoissoit son foible, ne désespéra point de détruire en lui le goût du luxe, par un goût plus sage & plus satisfaisant. La terre qu'ils s'étoient réservée, offroit un champ vaste à d'utiles travaux ; & Acélie, pour les diriger, imagina de se former un petit conseil d'agricoles. Ce conseil étoit composé de sept bons villageois pleins de sens, à qui tous les dimanches elle donnoit à dîner. Ce dîner s'appela le banquet des sept sages. Le conseil se tenoit à table ; & Mélidor, Acélie, & le petit Abbé assistoient aux délibérations. La qualité des terreins & la culture qui leur convenoit, le choix des plants & des semences, l'établissement de nouvelles fermes, & la division

de leur sol en bois, en pâturages, & en moissons, la distribution des troupeaux destinés à l'engrais & au labourage, la direction & l'emploi des eaux, les plantations & les clôtures, & jusqu'aux plus petits détails de l'économie rurale étoient traités dans le conseil. Nos sages, le verre à la main, s'animoient, s'éclairoient l'un l'autre : on croyoit voir, à les entendre, des trésors enfouïs dans la terre, & qui n'attendoient que des mains qui vinssent les en retirer.

Mélidor fut flatté de cet espoir, & sur-tout de l'espèce de domination qu'il exerceroit dans la conduite de ces travaux : mais il ne voyoit pas les moyens d'y suffire. Commençons, lui dit Acélie, & la terre nous aidera. On fit peu de chose cette première année, mais assez pour donner à Mélidor l'avant-goût du plaisir de créer.

Le conseil, au départ d'Acélie, reçut d'elle une petite rétribution, &

ſa bonne grace en augmenta le prix.

Mélidor, de retour à la ville, fut enchanté de ſa nouvelle maiſon. Elle étoit commode & riante, meublée ſans faſte, mais avec goût. Voilà, mon ami, ce qui nous convient, lui dit ſa femme. Il y en a aſſez pour être heureux, ſi nous ſommes ſages. Elle eut le plaiſir de le voir s'ennuyer à Paris, où il ſe trouvoit confondu dans la foule, & ſoupirer après la campagne, où le rappeloit le déſir de régner.

Ils y devancèrent le retour du printemps; & les ſages s'étant aſſemblés, on régla les travaux de l'année.

Dès que Mélidor vit la terre vivifiée par ſon influence, & une multitude d'hommes occupés à la fertiliſer pour lui, il ſe ſentit élever au deſſus de lui-même. Une nouvelle ferme, qu'il avoit établie, fut adjugée par le conſeil; & Mélidor eut la ſenſible joie d'y voir naître la première moiſſon.

Leur jouiſſance ſe renouveloit tous

les jours, en voyant ces mêmes campagnes, qui deux ans auparavant languiſſoient incultes & dépeuplées, ſe couvrir de cultivateurs & de troupeaux, de bois, de moiſſons, & d'herbages; & Mélidor vit à regret arriver la ſaiſon qui le rappeloit à Paris.

Acélie ne put réſiſter à l'envie d'aller revoir le Miniſtre qui, dans ſon malheur, lui avoit tendu la main. Elle lui fit un tableau ſi touchant du bonheur dont ils jouiſſoient, qu'il en fut ému juſqu'au fond de l'ame. Vous êtes, lui dit-il, le modèle des femmes : puiſſe un tel exemple faire ſur tous les cœurs l'impreſſion qu'il fait ſur le mien! Continuez, Madame, & comptez ſur moi. On eſt trop honoré de pouvoir contribuer au bien que vous faites.

Cette terre fortunée où nos époux furent rappelés par la belle ſaiſon, devint le plus riant tableau de l'économie & de l'abondance. Mais un tableau plus touchant encore, fut celui de l'é-

ducation qu'ils y donnèrent à leurs enfans.

On parloit, dans le voisinage, de deux époux, comme eux éloignés du monde, & qui, dans une riante solitude, faisoient leurs délices de cultiver les tendres fruits de leur amour. Allons les voir, dit Acélie, allons prendre de leurs leçons. En arrivant, ils virent l'image du bonheur & de la vertu, M. & Madame de Lisbé, au milieu de leur jeune famille, uniquement occupés du soin de lui former l'esprit & le cœur.

Acélie fut touchée de la grace, de la décence, & sur-tout de l'air de gaieté qu'elle remarqua dans ces enfans. Ils n'avoient ni la timidité sauvage, ni l'indiscrète familiarité de l'enfance. Dans leur abord, leur maintien, leur langage, on ne croyoit voir qu'un naturel exquis, tant l'habitude avoit rendu faciles tous les mouvemens qu'elle avoit dirigés.

Ce n'eſt point ici une viſite de bienſéance, dit Acélie à Madame de Liſbé: nous venons nous inſtruire auprès de vous dans l'art d'élever nos enfans, & vous ſupplier de nous donner les principes & la méthode que vous avez ſuivis avec tant de ſuccès.

Hélas! Madame, rien n'eſt plus ſimple, lui répondit Madame de Liſbé. Nos principes ſe réduiſent à traiter les enfans comme des enfans, à leur faire un jeu des choſes utiles, à ſimplifier ce qu'on leur enſeigne, & à ne leur enſeigner que ce qu'ils peuvent concevoir. Notre méthode ſe borne encore à peu de choſe: elle conſiſte à les mener à l'inſtruction par la curioſité; à leur cacher, ſous cet appât, l'idée du travail & de la gêne, & à diriger leur curioſité même par quelques idées qu'on lui jette & qu'on lui donne envie de ſaiſir. Le plus difficile eſt d'exciter en eux de l'émulation ſans jalouſie; & en cela peut-être nous avons

moins de mérite que de bonheur. — Vous leur avez donné ſans doute d'excellens maîtres ? — Non, Madame ; nous avons appris ce que nous voulions leur apprendre. Ne voyez-vous pas comme la colombe digère la nourriture de ſes petits ? Nous l'imitons ; & il en réſulte deux avantages & deux plaiſirs, celui de nous inſtruire nous-mêmes, & celui d'inſtruire nos enfans.

Ce petit travail eſt d'autant plus amuſant, reprit Monſieur de Liſbé, que nous avons réſervé pour l'âge de raiſon toutes les connoiſſances abſtraites, & que nos leçons ſe bornent aujourd'hui à ce qui tombe ſous les ſens. L'enfance eſt l'âge où l'imagination eſt la plus vive & la mémoire la plus docile : c'eſt aux objets de ces deux organes que nous appliquons l'ame de nos enfans. La ſurface de la terre eſt une image, l'hiſtoire des hommes & celle de la nature ſont une ſuite de tableaux, le phyſique des langues n'a

que des sons, la partie sensible des mathématiques se réduit à des lignes; tous les arts peuvent se décrire, la religion même & la morale s'inspirent mieux par sentiment qu'elles ne se conçoivent en idée; en un mot, toutes nos perceptions simples & primitives nous viennent par les sens: or les sens de l'enfance ont plus de finesse, de délicatesse, de vivacité que ceux de l'âge mûr. C'est donc prendre la nature dans sa force, que de la prendre dans l'enfance, pour apercevoir & saisir tout ce qui ne demande pas les combinaisons de l'esprit. Ajoutez, que l'ame, libre de tout autre soin, vaque à celui-ci tout entière; qu'elle est avide de connoissances, exempte de préventions, & que toutes les cases de l'entendement & de la mémoire étant vides, on y range à son gré les idées, sur-tout si, dans l'art de les introduire, on suit leur ordre naturel, si on ne se hâte pas de les accumuler,

& si on leur donne le loisir de s'asseoir chacune à leur place.

Je vois, dit Acélie, mais sans m'en effrayer, que cela demande une attention suivie. Cette attention, reprit Madame de Lisbé, n'a rien de gênant ni de pénible. On vit avec ses enfans; on les a sous les yeux; on communique avec eux; on les accoûtume à examiner & à réfléchir; on leur aide, sans impatience, à développer leurs idées; on ne les rebûte jamais par un ton d'humeur ou de mépris; la sévérité, qui n'est bonne qu'à remédier au mal qu'a fait la négligence, n'a presque jamais lieu dans une éducation de tous les instans; & comme on ne laisse prendre à la nature aucun mauvais pli, on n'est pas obligé de la mettre à la gêne.

Ne serai-je pas indiscrète, lui dit Acélie, en vous témoignant le désir d'assister à l'une de vos leçons? Madame de Lisbé appela ses enfans, qui

s'occupoient ensemble dans un coin du salon. Ils volèrent dans les bras de leur mère avec une joie naïve, dont Acélie fut touchée. Mes enfans, leur dit la mère, Madame veut bien vous entendre : nous allons vous interroger...

Acélie admira l'ordre & la netteté des connoissances qu'ils avoient acquises; mais elle fut encore plus enchantée de la grace & de la modestie avec lesquelles ils répondoient tour à tour, de l'intelligence qui régnoit entre eux, & du vif intérêt qu'ils prenoient réciproquement aux succès l'un de l'autre.

L'objet d'Acélie étoit d'intéresser Mélidor à ce spectacle; & il en fut ému jusqu'aux larmes. Que vous êtes heureux, disoit-il sans cesse à M. de Lisbé, que vous êtes heureux d'avoir de tels enfans! c'est la plus douce des jouissances.

Acélie, en quittant ses voisins, leur demanda leur amitié; elle embrassa

mille fois leurs enfans, & les pria de trouver bon qu'elle vînt quelquefois s'inſtruire à leurs études.

Quoi de plus étonnant & quoi de plus ſimple? diſoit-elle à Mélidor en s'en allant. Se peut-il qu'un plaiſir ſi pur ſoit ſi peu connu; & que ce qu'il y a de plus naturel, ſoit ce qu'il y a de plus rare au monde? On a des enfans; & l'on s'ennuie, & l'on cherche au dehors des amuſemens, lorſqu'on a chez ſoi des plaiſirs ſi touchans, & des devoirs de cette importance! Il eſt vrai, diſoit Mélidor, que tous les enfans ne ſont pas auſſi bien nés. Et qui nous a dit, reprit Acélie, que le Ciel ne nous ait pas accordé la même faveur? Va, mon ami, c'eſt pour s'épargner des reproches qu'on en fait tant à la nature. Le plus ſouvent on la calomnie, afin de ſe juſtifier ſoi-même. Pour avoir droit de la croire incorrigible, il faut avoir tout fait pour la corriger. Nous ne

ſommes ni imbécilles, ni méchans, nos enfans ne doivent pas l'être. Vivons avec eux & pour eux; je te promets qu'ils nous reſſembleront.

Vous allez avoir deux collègues, dit-elle le ſoir à M. l'Abbé. Nous venons de goûter d'avance le plaiſir d'élever nos enfans; & elle lui fit le récit de ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Nous voulons ſuivre le même plan, ajouta-t-elle. Vous, mon Abbé, vous enſeignerez les langues; Mélidor va s'appliquer à l'étude des arts & de la nature, pour être en état d'en donner des leçons; je me réſerve ce qu'il y a de plus facile & de plus ſimple, les mœurs, les choſes de ſentiment; & j'eſpère, dans un an, être aſſez habile pour aller de pair avec vous. C'eſt à vous de nous indiquer les ſources, & de diriger pas à pas nos études ſur le plan le plus abrégé.

L'Abbé applaudit à cette émulation; & chacun d'eux ſe mit à remplir ſa

tâche avec une ardeur qui, loin de s'affoiblir, ne fit que redoubler.

Mélidor ne trouva plus de vide dans les loisirs de la campagne. Il lui sembloit que le temps avoit précipité son cours. Les jours n'étoient plus assez longs pour vaquer aux soins de l'agriculture & aux études du cabinet. On eût dit que ces occupations se le déroboient l'une à l'autre. Acélie étoit partagée de même entre les soins de son ménage & l'instruction de ses enfans. La nature seconda ses vues. Ses enfans, appliqués & dociles, soit à l'exemple de leurs parens, soit par une émulation mutuelle, se firent un jeu de leurs petits travaux.

Mais ce succès, tout satisfaisant qu'il étoit pour le cœur d'une bonne mère, n'étoit pas son objet le plus sérieux. Elle avoit assuré à Mélidor l'unique ressource inépuisable contre l'ennui de la solitude & l'attrait de la dissipation. Je suis tranquille, dit-elle

enfin, lorſqu'elle lui vit un goût décidé pour l'étude : c'eſt un plaiſir qui coûte peu, qu'on trouve par-tout, qui jamais ne laſſe, & avec lequel on eſt sûr de ne pas être obligé de ſe fuir.

Mélidor, rendu à lui-même, loin de rougir d'avouer qu'il devoit ce retour à ſa femme, faiſoit gloire de raconter tout ce qu'elle avoit fait pour le ramener de ſon égarement : il ne ceſſoit de louer le courage, l'intelligence, la douceur, la fermeté qu'elle y avoit miſe ; & tout le monde diſoit, en l'écoutant, voilà une femme comme il y en a peu.

L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE.

DANS l'une de ces écoles de morale, où la jeunesse angloise va étudier les devoirs de l'homme & du citoyen, s'éclairer l'esprit & s'élever l'ame, Nelson & Blanford étoient connus par une amitié digne des premiers âges. Comme elle étoit fondée sur un parfait accord de sentimens & de principes, le temps ne fit que l'affermir; & plus éclairée chaque jour, elle devint chaque jour plus intime. Mais cette amitié fut mise à une épreuve qu'elle eut de la peine à soutenir.

Leurs études finies, chacun d'eux prit l'état auquel l'appeloit la nature. Blanford, actif, robuste, & courageux, se décida pour le parti des armes & pour le service de mer. Les voyages furent son école. Endurci aux fatigues, instruit par les dangers, il parvint, de grade en grade, au commandement d'un vaisseau. Nelson,

Nelſon, doué d'une éloquence mâle & d'un eſprit ſage & profond, fut du nombre de ces députés dont la nation compoſe ſon Sénat ; & dans peu de temps il s'y rendit célèbre.

Ainſi, chacun d'eux ſervoit ſa patrie, heureux du bien qu'il lui faiſoit. Tandis que Blanford ſoutenoit l'épreuve de la guerre & des élemens, Nelſon réſiſtoit à celle de la faveur & de l'ambition. Exemples d'un zèle héroïque, on eût dit que, jaloux l'un de l'autre, ils diſputoient de vertu & de gloire, ou plutôt que, des deux extrémités du monde, le même eſprit les animoit tous deux.

Courage, écrivoit Nelſon à Blanford, honore l'amitié en ſervant la patrie : vis pour l'une, s'il eſt poſſible, & meurs pour l'autre, s'il le faut : une mort digne de ſes pleurs vaut mieux que la plus longue vie. Courage, écrivoit Blanford à Nelſon, défends les droits du peuple & de la liberté : un

fourire de la patrie vaut mieux que la faveur des Rois.

Blanford s'enrichit en faifant fon devoir : il revint à Londres avec le butin qu'il avoit fait fur les mers de l'Inde. Mais de fes tréfors, le plus précieux étoit une jeune Indienne, d'une beauté rare dans tous les climats. Un Bramine, à qui le Ciel, pour prix de fes vertus, avoit donné cette fille unique, l'avoit remife, en expirant, aux mains du généreux Anglois.

Coraly n'avoit pas encore atteint fa quinzième année ; fon père en faifoit fes délices & le plus doux objet de fes foins. Le village où il habitoit fut pris & pillé par les Anglois. Solinzeb (c'étoit le nom du Bramine) fe préfente fur le feuil de fa demeure. Arrêtez, dit-il aux foldats qui étoient parvenus jufqu'à fon humble afile, arrêtez : qui que vous foyez, le Dieu de la nature, le Dieu bienfaifant, eft le vôtre & le mien ; refpectez en moi fon miniftre.

Ces paroles, le son de sa voix, son air vénérable impriment le respect; mais le trait fatal est parti, le Bramine tombe mortellement blessé entre les bras de sa fille tremblante.

Dans ce moment, Blanford arrive. Il vient réprimer la fureur du soldat. Il s'écrie, il se fait un passage; il voit le Bramine penché sur une jeune fille qui le soutient à peine, & qui, chancelante elle-même, baigne le vieillard de ses pleurs. A cette vue, la nature, la beauté, l'amour exercent tous leurs droits sur l'ame de Blanford. Il n'a pas de peine à reconnoître dans Solinzeb le père de celle qui l'embrasse avec une douleur si tendre.

Barbares, dit-il aux soldats, éloignez-vous. Est-ce à la foiblesse & à l'innocence, à des vieillards & à des enfans que vous devez vous attaquer? Mortel sacré pour moi, dit-il au Bramine, vivez, vivez; laissez-moi réparer le crime de ces ames féroces.

A ces mots, il le prend dans ses bras, le fait coucher, visite sa plaie, & appelle à lui tous les secours de l'art. Coraly, témoin de la piété, de la sensibilité de cet inconnu, croyoit voir un Dieu descendu du ciel pour secourir & soulager son père.

Blanford, qui ne quittoit pas Solinzeb, tâchoit d'adoucir la douleur de sa fille ; mais elle sembloit pressentir son malheur, & passoit les nuits & les jours dans les larmes.

Le Bramine sentant approcher sa fin, Je voudrois bien, dit-il à Blanford, aller mourir au bord du Gange, & me purifier dans ses eaux. Mon père, lui dit le jeune Anglois, ce seroit une consolation facile à vous donner, si tout espoir étoit perdu. Mais pourquoi ajouter au péril où vous êtes, celui d'un transport douloureux ? Il y a si loin d'ici au Gange ! & puis (ne vous offensez pas de ma sincérité) c'est la pureté du cœur que le Dieu

de la nature exige ; & ſi vous avez obſervé la loi qu'il a gravée au fond de nos ames, ſi vous avez fait aux hommes tout le bien que vous avez pu, ſi vous avez évité de leur nuire, le Dieu qui les aime, vous aimera.

Tu es conſolant, lui dit le Bramine. Mais toi, qui réduis les devoirs de l'homme à une piété ſimple & à des mœurs pures, comment ſe peut-il que tu ſois à la tête de ces brigands qui ravagent l'Inde & qui ſe baignent dans le ſang ?

Vous avez vu, lui dit Blanford, ſi j'autoriſe ces ravages. Le commerce nous attire dans l'Inde ; & ſi les hommes étoient de bonne foi, ce mutuel échange de ſecours ſeroit équitable & paiſible. La violence de vos maîtres nous a mis les armes à la main ; & de la défenſe à l'attaque le pas eſt ſi gliſſant, qu'au premier ſuccès, au plus foible avantage, l'opprimé devient oppreſſeur. Le guerre eſt un état violent

qu'il eſt mal aiſé d'adoucir. Hélas ! quand l'homme eſt dénaturé, comment voulez-vous qu'il ſoit juſte ? Ici mon devoir eſt de protéger le commerce du peuple Anglois, d'y faire honorer, reſpecter ma patrie. En m'acquittant de cet emploi, je ménage, autant que je le puis, le ſang & les pleurs que fait verſer la guerre : heureux ſi la mort d'un homme juſte, la mort du père de Coraly, eſt un des crimes & des malheurs que je ſuis venu épargner au monde ! Ainſi parloit le vertueux Blanford, & il embraſſoit le vieillard.

Tu me perſuaderois, lui dit Solinzeb, que la vertu eſt par-tout la même. Mais tu ne crois point au Dieu Viſtnou & à ſes neuf métamorphoſes ; comment ſe peut-il qu'un homme de bien refuſe d'y ajouter foi ? Ecoutez, mon père, reprit l'Anglois, il y a des millions d'hommes ſur la terre qui n'ont jamais entendu parler ni de Viſtnou ni de ſes aventures, & pour qui le ſoleil ſe

lève tous les jours, & qui respirent un air pur, & qui boivent des eaux salutaires, & à qui la terre prodigue les fruits de toutes les saisons. Le croirez-vous ? Il y a parmi ces peuples, comme entre les enfans de Brama, des cœurs vertueux, des hommes justes. L'équité, la candeur, la droiture, la bienfaisance, la piété sont en vénération chez eux, & même parmi les méchans. O mon père ! les songes de l'imagination diffèrent selon les climats ; mais le sentiment est par-tout le même ; & la lumière, dont il est la source, est aussi répandue que celle du soleil.

Cet étranger m'éclaire & m'étonne, disoit Solinzeb en lui-même : tout ce que mon cœur, ma raison, la voix intime de la nature me disent de croire, il le croit aussi ; & de mon culte, il ne désavoue que ce que j'ai tant de peine moi-même à ne pas trouver insensé. Tu penses donc, dit-il à Blanford, que

l'homme de bien peut mourir tranquille ? — Assurément. — Je le pense de même ; & j'attends la mort comme un doux sommeil. Mais après moi, que deviendra ma fille ? Je ne vois plus dans ma patrie que la servitude & la désolation. Ma fille n'avoit que moi au monde, & dans peu d'instans je ne serai plus. Ah ! dit le jeune Anglois, si tel est son malheur que la mort la prive d'un père, daignez la confier à mes soins. J'atteste le Ciel que sa pudeur, son innocence, & sa liberté seront un dépôt gardé par l'honneur, & à jamais inviolable. —Et dans quels principes sera-t-elle élevée ? — Dans les vôtres, si vous voulez ; dans les miens, si vous daignez m'en croire ; mais toujours dans la modestie & l'honnêteté, qui font par-tout la gloire d'une femme. Jeune homme, reprit le Bramine avec un air auguste & menaçant, Dieu vient d'entendre tes paroles ; & le vieillard à qui tu parles, sera

peut-être dans une heure avec lui. Vous n'avez pas besoin, lui dit Blanford, de me faire sentir la sainteté de mes promesses. Je ne suis qu'un foible mortel; mais rien, sous le ciel, n'est plus immuable que l'honnêteté de mon cœur. Il dit ces mots d'un courage si ferme, que le Bramine en fut pénétré. Viens, Coraly, dit-il à sa fille, viens embrasser ton père expirant, viens embrasser ton nouveau père; qu'il soit après moi ton guide & ton soutien. Voilà, ma fille, ajouta-t-il, le livre de la loi de tes aïeux, le *Veidam* : après l'avoir bien médité, tu te laisseras instruire dans la croyance de ce vertueux étranger; & tu choisiras celui des deux cultes qui te semblera le plus propre à faire des gens de bien.

La nuit suivante, le Bramine expira. Sa fille, qui remplissoit l'air de ses cris, ne pouvoit se détacher de ce corps livide & glacé, qu'elle arrosoit

de ses larmes. Enfin la douleur épuisa ses forces; & l'on profita de son abattement pour l'enlever de ce funeste lieu.

Blanford, que son devoir rappeloit d'Asie en Europe, emmena donc avec lui sa pupille; & quoiqu'elle fût belle & facile à séduire, quoiqu'il fût jeune & vivement épris, il respecta son innocence. Pendant le voyage, il s'occupa à lui apprendre un peu d'Anglois, à lui donner une idée des mœurs de l'Europe, & à dégager son esprit docile des préjugés de son pays.

Nelson étoit allé au devant de son ami. Ils se revirent l'un l'autre avec la plus sensible joie. Mais d'abord la vue de Coraly surprit & affligea Nelson. Que fais-tu de cette enfant, dit-il à Blanford d'un ton sévère? Est-ce une captive, une esclave? l'as-tu enlevée à ses parens? as-tu fait gémir la nature? Blanford lui raconta ce qui s'étoit passé: il lui fit un portrait si

touchant de l'innocence, de la candeur, de la ſenſibilité de la jeune Indienne, que Nelſon lui-même en fut attendri. Voici mon deſſein, continua Blanford : auprès de ma mère & ſous ſes yeux elle s'inſtruira dans nos mœurs; je formerai ce cœur ſimple & docile; & ſi elle peut être heureuſe avec moi, je l'épouſerai. — Me voilà tranquille, & je retrouve mon ami.

On vous a peint ſouvent les ſurpriſes & les diverſes émotions d'une jeune étrangère à qui tout eſt nouveau; Coraly éprouva tous ces mouvemens. Mais ſon heureuſe facilité à tout ſaiſir, à tout concevoir, devançoit les ſoins qu'on prenoit de l'inſtruire. L'eſprit, les talens, & les graces étoient en elle des dons innés : on n'eut que la peine de les développer par une légère culture. Elle touchoit à ſa ſeizieme année; & Blanford alloit l'épouſer, quand la mort lui enleva ſa mère. Coraly la pleura comme ſi elle eût été la ſienne;

& les ſoins qu'elle prit de conſoler Blanford, le touchèrent ſenſiblement. Mais pendant le deuil qui retarda la noce, il eut ordre de s'embarquer pour une nouvelle expédition. Il alla voir Nelſon, & il lui confia, non pas la douleur qu'il avoit de quitter la jeune Indienne, Nelſon l'en auroit fait rougir, mais la douleur de la laiſſer livrée à elle-même, au milieu d'un monde qui lui étoit inconnu. Si ma mère, dit-il, vivoit encore, elle ſeroit ſon guide; mais le malheur, qui pourſuit cette enfant, lui a enlevé ſon unique appui. As-tu donc oublié, lui dit Nelſon, que j'ai une ſœur, & que ma maiſon eſt la tienne ? Ah ! Nelſon, reprit Blanfort en fixant les yeux ſur les ſiens, ſi tu ſavois quel eſt ce dépôt que tu veux que je te confie ! A ces mots, Nelſon ſourit amèrement. Voilà, dit-il, une inquiétude bien digne de nous deux ! Tu n'oſes me confier une femme ! Blanford, interdit

& confus, rougit. Pardonne, dit-il, à ma foiblesse : elle m'a fait voir du danger où ta vertu n'en trouve aucun. J'ai jugé de ton cœur par le mien ; c'est moi que ma crainte humilie. N'en parlons plus : je partirai tranquille, en laissant le dépôt de l'amour sous la garde de l'amitié. Mais, mon cher Nelson, si je meurs, puis-je exiger de toi que tu prennes ma place ? — Oui, celle de père, je te le promets : n'en demande pas davantage. — C'en est assez ; rien ne me retient plus.

Les adieux de Coraly & de Blanford furent mêlés de larmes ; mais les larmes de Coraly n'étoient pas celles de l'amour. Une vive reconnoissance, une amitié respectueuse étoient les sentimens les plus tendres que Blanford lui eût inspirés. Sa sensibilité ne lui étoit pas connue : le dangereux avantage de la développer étoit réservé à Nelson.

Blanford étoit plus beau que son

ami : mais sa beauté, comme son caractère, avoit une fierté mâle & sérieuse. Les sentimens qu'il avoit conçus pour sa pupille, tenoient plus de l'ame d'un père que de celle d'un amant : c'étoient des soins sans complaisance, de la bonté sans agrémens, un intérêt tendre, mais triste, & le désir de la rendre heureuse avec lui, plutôt que le désir d'être heureux avec elle.

Nelson, doué d'un caractère plus liant, avoit aussi plus de douceur dans les traits & dans le langage. Ses yeux, sur-tout, ses yeux avoient l'éloquence de l'ame.

Son regard, le plus touchant du monde, sembloit pénétrer jusqu'au fond des cœurs, & lui ménager avec eux de secrètes intelligences. Sa voix tonnoit lorsqu'il falloit défendre les intérêts de la patrie, ses lois, sa gloire, sa liberté ; mais dans un entretien familier, elle étoit sensible & pleine de charmes. Ce qui le rendoit plus inté-

reſſant encore, c'étoit un air de modeſtie répandu dans toute ſa perſonne. Cet homme, qui, à la tête de ſa nation, auroit fait trembler un tyran, étoit, dans la ſociété, d'une timidité craintive : un ſeul mot de louange le faiſoit rougir.

Lady Juliette Albury, ſa ſœur, étoit une veuve d'un eſprit ſage & d'un cœur excellent, mais de cette prudence inquiète qui va toujours au-devant du malheur, & qui l'accélère, au lieu de l'éviter. Ce fut elle qui fut chargée de conſoler la jeune Indienne. J'ai perdu mon ſecond père, lui diſoit cette aimable fille. Je n'ai plus que toi & Nelſon dans le monde. Je vous aimerai, je vous obéirai. Ma vie & mon cœur ſont à vous. Comme elle embraſſoit Juliette, Nelſon arrive ; & Coraly ſe lève avec une viſage riant & céleſte, mais encore arroſé de pleurs.

Eh bien, demanda Nelſon à ſa ſœur,

l'avez-vous un peu consolée ? Oui, je suis consolée, je ne suis plus à plaindre, s'écria la jeune Indienne en essuyant ses beaux yeux noirs. Alors faisant asseoir Nelson à côté de Juliette, & tombant à genoux devant eux, elle leur prit les mains, les mit l'une dans l'autre; & les pressant tendrement dans les siennes : Voilà ma mère, dit-elle à Nelson avec un regard qui eût amolli le marbre; & toi, Nelson, que feras-tu pour moi? — Moi, Mademoiselle ? votre bon ami. — *Mon bon ami !* cela est charmant ! Je serai donc aussi ta bonne amie ? Ne me donne que ce nom-là. Oui, ma bonne amie, ma chère Coraly, votre naïveté m'enchante. Mon Dieu, disoit-il à sa sœur, la jolie enfant ! elle sera le bonheur de ta vie. Si elle ne fait pas le malheur de la tienne, lui répondit sa prévoyante sœur. Nelson sourit avec dédain. Non, lui dit-il,

jamais

jamais l'amour ne balance dans mon ame les droits de la fainte amitié. Sois tranquille, ma fœur, & livre-toi fans crainte au foin de cultiver ce joli naturel. Blanford fera enchanté d'elle, fi, à fon retour, elle fait bien la langue; car on lui entrevoit des idées, des nuances de fentiment qu'elle s'afflige de ne pouvoir pas rendre. Ses yeux, fes geftes, les traits de fon vifage, tout en elle annonce des penfées ingénieufes, qui pour éclore n'attendent que des mots. Ce fera, ma fœur, un amufement pour toi; & tu verras fon efprit fe développer comme une fleur. — Oui, mon frère, comme une fleur, qui nous cache bien des épines.

Lady Albury donnoit affidument des leçons d'anglois à fa pupille; & celle-ci les rendoit plus intéreffantes chaque jour, en y mêlant des traits de fentiment d'une vivacité, d'une délicateffe qui n'appartient qu'à la fimple nature. C'étoit pour elle un triomphe

que la découverte d'un mot qui exprimoit quelque douce affection de l'ame. Elle en faifoit les applications les plus naïves & les plus touchantes : Nelfon arrivoit; elle voloit à lui, & lui répétoit fa leçon avec une joie, une fimplicité qu'il ne trouvoit qu'amufante encore. Juliette feule en voyoit le danger. Elle voulut le prévenir.

Elle commença par faire entendre à Coraly qu'il n'étoit pas de la politeffe de fe tutoyer, & qu'il falloit fe dire *vous*, à moins qu'on ne fût frère & fœur. Coraly fe fit expliquer ce que c'étoit que la politeffe, & demanda à quoi elle étoit bonne, fi le frère & la fœur n'en avoient pas befoin? On lui dit que dans le monde elle fuppléoit à la bienveillance; elle conclut qu'elle étoit inutile aux gens qui fe vouloient du bien. On ajouta, qu'elle marquoit le défir d'obliger & de plaire; elle répondit que ce défir fe marquoit tout feul, fans la politeffe : puis, donnant

pour exemple le petit chien de Juliette, qui ne la quittoit pas, & qui la carressoit sans cesse, elle demanda s'il étoit poli. Juliette se retrancha sur la bienséance, qui n'approuvoit pas, disoit-elle, l'air trop libre & trop enjoué de Coraly avec Nelson; & celle-ci, qui avoit l'idée de la jalousie, parce que la nature en donne le sentiment, s'imagina que la sœur étoit jalouse des amitiés que lui faisoit le frère. Non, lui dit-elle, je ne vous affligerai plus. Je vous aime, je vous suis soumise, & je dirai *vous* à Nelson.

Il fut surpris de ce changement dans le langage de Coraly, & il s'en plaignit à Juliette. Le *vous*, disoit-il, me déplaît dans sa bouche : il ne va point à sa naïveté. Il me déplaît aussi, reprit l'Indienne : il a quelque chose de repoussant & de sévère ; au lieu que le *tu* est si doux, si intime, si attrayant ! — Entendez-vous, ma sœur ? Elle commence à savoir la langue. — Eh !

ce n'eſt pas ce qui m'inquiète : avec une ame comme la ſienne on ne s'exprime que trop bien. Expliquez-moi, demanda Coraly à Nelſon, d'où peut venir le ridicule uſage de dire *vous* en parlant à un ſeul ? — Cela vient, mon enfant, de l'orgueil & de la foibleſſe de l'homme : il ſent qu'il eſt peu de choſe quand il n'eſt qu'un ; il tâche de ſe doubler, de ſe multiplier en idée. Oui, je conçois cette folie ; mais toi, Nelſon, tu n'es pas aſſez vain . . . . Encore ! interrompit Juliette d'un ton ſévère. — Eh quoi, ma ſœur, allez-vous la gronder ? Venez, Coraly, venez auprès de moi. — Je le lui défends. — Que vous êtes cruelle ! eſt-ce avec moi qu'elle eſt en danger ? Me ſoupçonnez-vous de lui tendre des piéges ? Ah ! laiſſez-lui ce naturel ſi pur ; laiſſez-lui l'aimable candeur de ſon pays & de ſon âge. Pourquoi ternir en elle cette fleur d'innocence plus précieuſe que la vertu

même, & à laquelle nos mœurs factices ont tant de peine à suppléer ? Il me semble, à moi, que la nature s'afflige, lorsque l'idée du mal pénètre dans une ame. Hélas ! c'est une plante venimeuse qui ne vient que trop d'elle-même, sans qu'on se donne le soin de la semer. — Ce que vous dites là est le plus beau du monde ; mais puisque le mal existe, il faut l'éviter ; & pour l'éviter, il faut le connoître. Ah ! ma pauvre petite Coraly, disoit Nelson, dans quel monde es-tu transplantée ! quelle mœurs, que celles où l'on est obligé de perdre la moitié de son innocence, pour en sauver l'autre moitié !

A mesure que les idées morales s'accumuloient dans l'entendement de la jeune Indienne, elle perdoit de sa gaieté, de son ingénuité naturelle. Chaque nouvelle institution lui sembloit un nouveau lien. Encore un devoir ! disoit-elle, encore une défense !

mon ame en eſt enveloppée comme d'un filet; on va bientôt la rendre immobile. Que l'on fît un crime de ce qui pouvoit nuire, Coraly le concevoit ſans peine; mais elle ne pouvoit imaginer du mal dans ce qui n'en faiſoit à perſonne. Quoi de plus heureux, lorſqu'on vit enſemble, diſoit-elle, que de ſe voir avec plaiſir? & pourquoi ſe cacher une impreſſion ſi douce? Le plaiſir n'eſt-il pas un bienfait? Pourquoi le dérober à celui qui le cauſe? On feint d'en avoir avec ceux que l'on n'aime pas, & de n'en avoir pas avec ceux que l'on aime! c'eſt quelque ennemi de la vérité qui a imaginé ces mœurs-là.

De ſemblables réflexions la plongeoient dans la mélancolie; & lorſque Juliette la lui reprochoit, Vous en ſavez la cauſe, lui diſoit-elle: tout ce qui contrarie la nature doit l'attriſter; & dans vos mœurs tout la contrarie.

Coraly, dans ses petites impatiences, avoit quelque chose de si doux & de si touchant, que Lady Albury s'accusoit elle-même de l'affliger par trop de rigueur. Sa manière de la consoler & de lui rendre sa belle humeur, étoit de l'employer à de petits services, & de lui commander comme à son enfant. Le plaisir de penser qu'elle étoit utile, la flattoit sensiblement : elle en prévoyoit l'instant, pour le saisir : mais les mêmes soins qu'elle rendoit à Juliette, elle eût voulu les rendre à Nelson ; & on la désoloit en modérant son zèle. Les bons offices de la servitude, disoit-elle, sont bas & vils, parce qu'ils ne sont pas volontaires ; mais dès qu'ils sont libres, il n'y a plus de honte, & l'amitié les ennoblit. N'ayez pas peur, ma bonne amie, que je me laisse humilier. Quoique bien jeune, avant de quitter l'Inde, j'ai su quelle est la dignité de la tribu où je suis née ; & lorsque vos belles

Dames & vos jeunes Lords viennent m'examiner avec une curiofité fi familière, leur dédain ne fait que m'élever l'ame ; & je fens que je les vaux bien. Mais avec vous & Nelfon, qui m'aimez comme votre fille, que peut-il y avoir d'humiliant pour moi ?

Nelfon lui-même fembloit quelquefois confus des peines qu'elle fe donnoit. Vous êtes donc bien glorieux, lui difoit-elle, puifque vous rougiffez d'avoir befoin de moi ! Je ne fuis pas fi fière que vous : fervez-moi, j'en ferai flattée.

Tous ces traits d'une ame ingénue & fenfible inquiétoient Lady Albury. Je tremble, difoit-elle à Nelfon quand ils étoient feuls, je tremble qu'elle ne vous aime, & que cet amour ne caufe fon malheur. Il prit cet avis pour une injure qu'elle faifoit à l'innocence. Voilà, dit-il, comme l'abus des mots altère & déplace les idées. Coraly m'aime, je le fais ; mais elle m'aime

comme elle vous aime. Y a-t-il rien de plus naturel que de s'attacher à qui nous fait du bien ? Eſt-ce la faute de cette enfant, ſi la douce & vive expreſſion d'un ſentiment ſi juſte & ſi louable eſt profanée dans nos mœurs ? Ce qu'on y attache de criminel lui eſt-il jamais tombé dans la penſée ? — Non, mon ami, vous ne m'entendez pas. Rien de plus innocent que ſon amour pour vous ; mais . . . . — Mais, ma ſœur, pourquoi ſuppoſer, pourquoi vouloir que ce ſoit de l'amour ? C'eſt de la bonne & ſimple amitié qu'elle a pour moi, qu'elle a pour vous de même. — Vous vous perſuadez, Nelſon, que c'eſt le même ſentiment ; voulez-vous en faire l'épreuve ? Ayons l'air de nous ſéparer, & de la réduire au choix de quitter l'un ou l'autre. — Nous y voilà : des piéges ! des détours ! Pourquoi lui en impoſer ? pourquoi l'inſtruire à feindre ? Hélas ! ſon ame ſe déguiſe-t-elle ? — Oui, je commence à la

gêner : elle me craint depuis qu'elle vous aime. — Et pourquoi la lui avoir inspirée cette crainte ? On veut que l'on soit ingénu, & l'on met du péril à l'être ; on recommande la vérité, & si elle échappe, on en fait un reproche ! Ah ! la nature n'a pas tort ; elle feroit franche, si elle étoit libre : c'est l'art qu'on emploie à la contraindre, qui la plie à la fausseté. — Voilà des réflexions bien sérieuses, pour ce qui n'est au fond qu'un badinage : car enfin de quoi s'agit-il ? d'inquiéter un moment Coraly, pour voir de quel côté penchera son cœur : voilà tout. — Voilà tout ; mais voilà un mensonge, &, qui pis est, un mensonge affligeant. — N'y pensons plus : il est inutile d'examiner ce qu'on ne veut pas voir. — Moi, ma sœur ! je ne demande qu'à m'éclairer, pour mieux me conduire. Le moyen seul m'en a déplu ; mais qu'à cela ne tienne : qu'exigez-vous de moi ? — Le silence & l'air sérieux.

Coraly vient : vous allez nous entendre.

Qu'eſt-ce donc ? leur dit Coraly en les abordant. Nelſon dans un coin ! Juliette dans l'autre ! Eſt-ce que vous êtes fâchés ? Nous venons de prendre, lui dit Juliette, une réſolution qui nous afflige ; mais il falloit en venir là. Nous ne logerons plus enſemble ; chacun de nous aura ſa maiſon ; & nous ſommes convenus de vous laiſſer le choix.

A ces mots, Coraly regardoit Juliette avec des yeux immobiles de douleur & d'étonnement. C'eſt moi, dit-elle, qui ſuis la cauſe que vous voulez quitter Nelſon. Vous êtes fâchée qu'il m'aime ; vous êtes jalouſe de la pitié que lui inſpire une jeune orpheline. Hélas ! que n'envierez-vous pas, ſi vous enviez la pitié, ſi vous l'enviez à celle qui vous aime, & qui donneroit pour vous ſa vie, le ſeul bien qui lui ſoit reſté ? Vous êtes injuſte,

Milady, oui, vous êtes injuſte. Votre frère, en m'aimant, ne vous aime pas moins, &, s'il étoit poſſible, il vous aimeroit davantage : car mes ſentimens paſſeroient dans ſon ame ; & je n'ai à lui inſpirer pour vous que la complaiſance & l'amour.

Juliette eut beau vouloir lui perſuader qu'elle & Nelſon ſe quittoient bons amis. Il n'eſt pas poſſible, dit-elle. Vous faiſiez vos délices de vivre enſemble. Et depuis quand vous faut-il deux maiſons ? Les gens qui s'aiment, ne ſont jamais à l'étroit ; l'éloignement ne plaît qu'aux gens qui ſe haïſſent. Vous, ô ciel, vous haïr ! reprit-elle ; & qui s'aimera, ſi deux cœurs ſi bons, ſi vertueux, ne s'aiment pas ? C'eſt moi, malheureuſe, qui ai porté le trouble dans la maiſon de la paix : je veux m'en éloigner ; oui, je vous en ſupplie, renvoyez-moi dans mon pays. J'y trouverai des ames ſenſibles à mon malheur & à mes larmes, & qui ne

me feront pas un crime d'inſpirer un peu de pitié.

Vous oubliez, lui dit Juliette, que vous êtes un dépôt remis en nos mains. Je ſuis libre, répondit fièrement la jeune Indienne ; il m'eſt permis de diſpoſer de moi. Et que ferois-je ici ? auprès de qui vivrois-je ? de quel œil l'un de vous verroit-il en moi celle qui l'auroit privé de l'autre ? Tiendrois-je lieu à Nelſon de ſa ſœur ? vous conſolerois-je de la perte d'un frère ? Moi, deſtinée à faire le malheur de ce que j'aime uniquement ! Non, vous ne vous quitterez point ; mes bras feront pour vous une chaîne. Alors ſe précipitant vers Nelſon, & le ſaiſiſſant par la main, Venez, vous, lui dit-elle, jurer à votre ſœur que vous n'aimez rien au monde autant qu'elle. Nelſon, ému juſqu'au fond de l'ame, ſe laiſſa conduire aux genoux de ſa ſœur ; & Coraly ſe jetant au cou de Juliette, Vous, pourſuivit-

elle, si vous êtes ma mère, pardonnez-lui d'aimer votre enfant : son cœur a de quoi nous suffire ; & si vous y perdez quelque chose, le mien vous en dédommagera. Ah ! dangereuse fille, lui dit l'Angloise attendrie, que vous allez nous causer de peines ! Ah ! ma sœur, s'écria Nelson qui se sentoit presser par Coraly contre le sein de Juliette, avez-vous le courage d'affliger cette enfant ?

Coraly, enchantée de son triomphe, baisoit tendrement Juliette, dans l'instant même que Nelson appuyoit son visage sur celui de sa sœur. Il sentit toucher à sa joue la joue brûlante de Coraly, qui étoit encore mouillée de larmes. Il fut surpris du trouble & du saisissement que cet accident lui causa. Heureusement ce n'est-là, dit-il, qu'une simple émotion des sens ; cela ne va point jusqu'à l'ame. Je me possède, & je suis sûr de moi. Il dissimula cependant à sa sœur ce qu'il

eût voulu se cacher à lui-même. Il consola doucement Coraly, en lui avouant que tout ce qu'on venoit de lui dire, pour l'inquiéter, n'étoit qu'un jeu. Mais ce qui n'en est pas un, ajouta-t-il, c'est le conseil que je vous donne de vous défier, ma chère Coraly, de votre cœur trop simple & trop sensible. Rien de plus charmant que ce caractère affectueux & tendre ; mais les meilleures choses deviennent bien souvent dangereuses par leur excès.

Ne calmerez-vous pas mes inquiétudes? demanda Coraly à Juliette si-tôt que Nelson se fut retiré. Quoi qu'on me dise, il n'est pas naturel que l'on se fasse un jeu de ma douleur. Il y a quelque chose de sérieux dans ce badinage. Je vous vois tristement émue ; Nelson lui-même étoit saisi de je ne sais quelle frayeur ; j'ai senti sa main trembler dans la mienne ; mes yeux ont rencontré les siens, & j'y ai vu quelque chose de tendre & de dou-

loureux à la fois. Il craint ma sensibilité; il semble avoir peur que je ne m'y livre. Ma bonne amie, feroit-ce un mal d'aimer? — Oui, mon enfant, puisqu'il faut vous le dire, c'en est un pour vous & pour lui. Une femme, vous l'avez pu voir dans l'Inde comme parmi nous, une femme est destinée à la société d'un seul homme; & par cette union solennelle & sainte, le plaisir d'aimer est pour elle un devoir. Je sais cela, dit Coraly ingénument: c'est ce qu'on appelle mariage. — Oui, Coraly; & cette amitié est louable entre deux époux; mais jusques-là elle est interdite. — Cela n'est pas raisonnable, dit la jeune Indienne: car avant de s'unir l'un à l'autre, il faut savoir si l'on s'aimera; & ce n'est qu'autant que l'on s'aime déjà, que l'on est sûr de s'aimer encore. Par exemple, si Nelson m'aimoit comme je l'aime, il seroit bien clair que chacun de nous auroit rencontré sa moitié. — Et ne voyez-vous

voyez-vous pas de combien d'égards & de convenances nous sommes esclaves, & que vous n'êtes pas destinée à Nelson ? Je vous entends, dit Coraly en baissant les yeux : je suis pauvre, & Nelson est riche ; mais mon malheur au moins ne me défend pas d'honorer, de chérir la vertu bienfaisante. Si un arbre avoit du sentiment, il se plairoit à voir celui qui le cultive, se reposer sous son ombrage, respirer le parfum de ses fleurs, goûter la douceur de ses fruits : je suis cet arbre cultivé par vous deux, & la nature m'a donné une ame.

Juliette sourit de la comparaison ; mais bientôt elle lui fit sentir que rien ne seroit moins décent que ce qui lui sembloit si juste. Coraly l'écouta, rougit ; & dès-lors à sa gaieté, à son ingénuité naturelle, succéda l'air le plus réservé & le maintien le plus timide. Ce qui la blessoit le plus dans nos mœurs, quoiqu'elle en eût pu voir

des exemples dans l'Inde, c'étoit l'excessive inégalité des richesses ; mais elle n'en avoit point encore été humiliée : elle le fut pour la première fois.

Madame, dit-elle le lendemain à Juliette, ma vie se passe à m'instruire de choses assez superflues. Une industrie qui donne du pain, me sera beaucoup plus utile. C'est une ressource que je vous supplie de vouloir bien me procurer. Vous n'y serez jamais réduite, lui dit l'Angloise ; & sans parler de nous, ce n'est pas en vain que Blanford a pris avec vous la qualité de père. Les bienfaits, reprit Coraly, engagent souvent plus qu'on ne veut. Il n'est pas honteux d'en recevoir ; mais je sens bien qu'il est encore plus honnête de s'en passer. Juliette eut beau se plaindre de cet excès de délicatesse, Coraly ne voulut plus entendre parler d'amusemens ni de vaines études. Parmi les travaux qui

conviennent à de foibles mains, elle choiſit ceux qui demandoient le plus d'adreſſe & d'intelligence ; & en s'y appliquant, ſa ſeule inquiétude étoit de ſavoir s'ils donnoient de quoi vivre. Vous voulez donc me quitter? lui demanda Juliette. Je veux me mettre, répondit Coraly, au-deſſus de tous les beſoins, excepté celui de vous aimer. Je veux pouvoir vous délivrer de moi, ſi je nuis à votre bonheur; mais ſi je puis y contribuer, n'ayez pas peur que je m'éloigne. Je vous ſuis inutile, & je vous ſuis chère; ce déſintéreſſement eſt un exemple que je me crois digne d'imiter.

Nelſon ne ſavoit que penſer de l'application de Coraly à un travail tout mécanique, & du dégoût qui lui avoit pris pour les choſes de pur agrément. Il voyoit avec la même ſurpriſe la modeſte ſimplicité qu'elle avoit miſe dans ſa parure; il lui en demanda la raiſon. Je m'eſſaye à être pauvre, lui

répondit-elle avec un ſourire, & ſes yeux baiſſés ſe mouillèrent de pleurs. Ces mots, ces larmes échappées l'émurent juſqu'au fond du cœur. O Ciel! dit-il, ma ſœur lui auroit-elle fait craindre de ſe voir pauvre & délaiſſée! Dès qu'il fut ſeul avec Juliette, il la preſſa de l'en éclaircir.

Hélas! dit-il après l'avoir entendue, quels ſoins cruels vous vous donnez pour empoiſonner ſa vie & la mienne! Quand vous ſeriez moins ſûre de ſon innocence, ne l'êtes-vous pas de mon honnêteté? — Ah! Nelſon, ce n'eſt pas le crime, c'eſt le malheur qui m'épouvante. Vous voyez avec quelle ſécurité dangereuſe elle ſe livre au plaiſir de vous voir, comme elle s'attache inſenſiblement à vous, comme la nature l'attire, à ſon inſçu, dans les piéges qu'elle lui cache. Allez, mon ami, à votre âge & au ſien le nom d'amitié n'eſt qu'un voile. Et que ne puis-je vous laiſſer tous les deux dans l'illu-

ſion ! Mais, Nelſon, votre devoir m'eſt plus cher que votre repos. Coraly eſt deſtinée à votre ami ; lui-même il vous l'a confiée ; & ſans le vouloir vous la lui enlevez. — Moi, ma ſœur ! qu'oſez-vous me prédire ? — Ce que vous devez éviter. Je veux qu'en vous aimant elle conſente à ſe donner à Blanford ; je veux qu'il ſe flatte d'en être aimé, & qu'il ſoit heureux avec elle ; ſera-t-elle heureuſe avec lui ? Et ne fuſſiez-vous ſenſible qu'à la pitié, dont elle eſt ſi digne, quelle douleur n'aurez-vous pas d'avoir troublé, peut-être à jamais, le repos de cette infortunée ? Mais encore ſeroit-ce un prodige, de la voir ſe conſumer d'amour, & de vous borner à la plaindre. Vous l'aimerez .... que dis-je ? ah ! Nelſon, plût au Ciel qu'il fût temps encore ... ! — Oui, ma ſœur, il eſt temps de prendre telle réſolution qu'il vous plaira. Je ne vous demande que de ménager la ſenſibilité de cette ame innocente, & de ne pas

trop l'affliger. — Votre abſence l'affligera ſans doute; mais cela ſeul peut la guérir. Voici le temps de la campagne: je devois vous y ſuivre, y mener Coraly; vous irez ſeul: nous reſterons à Londres. Ecrivez cependant à Blanford que nous avons beſoin de lui.

Dès que l'Indienne vit que Nelſon la laiſſoit à Londres avec Juliette, elle ſe crut jetée dans un déſert, & abandonnée de la nature entière. Mais comme elle avoit appris à rougir, & par conſéquent à diſſimuler, elle prit pour excuſe de ſa douleur le reproche qu'elle ſe faiſoit de les ſéparer l'un de l'autre. Vous deviez le ſuivre, diſoit-elle à Milady; c'eſt moi qui vous retiens. Ah! malheureuſe que je ſuis! laiſſez moi ſeule, abandonnez-moi. Et en diſant ces mots elle pleuroit amèrement. Plus Juliette vouloit la diſſiper, & plus elle augmentoit ſes peines. Tous les objets qui l'environ-

noient, ne faisoient qu'effleurer ses sens; une seule idée occupoit son ame. Il falloit une espèce de violence pour l'en distraire; & dès qu'on la laissoit livrée à ses réflexions, à l'instant même sa pensée revoloit vers l'objet qu'on lui avoit fait quitter. Si devant elle on prononçoit le nom de Nelson, une vive rougeur coloroit son visage, son sein s'élevoit, ses lèvres palpitoient, tout son corps étoit saisi d'un tremblement sensible. Juliette la surprenoit à la promenade, traçant sur le sable, d'espace en espace, les lettres de ce nom chéri. Le portrait de Nelson décoroit l'appartement de Juliette; les yeux de Coraly ne manquoient jamais de s'y attacher dès qu'ils étoient libres: elle avoit beau vouloir les en détourner, ils y revenoient bientôt comme d'eux-mêmes, & par un de ces mouvemens dont l'ame est complice & non pas confidente. L'ennui où elle étoit plongée se dissipoit à cette vue, son

ouvrage lui tomboit des mains ; & tout ce que la douleur & l'amour ont de plus tendre, animoit alors ſa beauté.

Lady Albury crut devoir encore éloigner cette foible image. Ce fut pour Coraly un malheur déſolant. Son déſeſpoir ne ſe modéra plus. Cruelle amie, dit-elle à Juliette, vous vous plaiſez à m'affliger. Vous voulez que toute ma vie ne ſoit que douleur & amertume. Si quelque choſe adoucit mes peines, vous me l'ôtez impitoyablement. C'eſt peu d'éloigner de moi celui que j'aime ; ſon ombre même a pour moi trop de charmes : vous m'enviez le plaiſir, le foible plaiſir de la voir. — Ah ! malheureuſe enfant, que voulez-vous ? — L'aimer, l'adorer, vivre pour lui, tandis qu'il vivra pour une autre. Je n'eſpère rien, je ne demande rien. Mes mains me ſuffiſent pour vivre, mon cœur me ſuffit pour aimer. Je vous ſuis importune, peut-être odieuſe ;

éloignez-moi de vous, & ne me laiſſez que cette image où ſon ame reſpire, où je crois du moins la voir reſpirer. Je le verrai, je lui parlerai, je me perſuaderai qu'il voit couler mes larmes, qu'il entend mes ſoupirs, & qu'il en eſt touché. — Et pourquoi nourrir, ma chère Coraly, ce feu cruel qui vous conſume? Je vous afflige; mais c'eſt pour votre bien, & pour le repos de Nelſon. Voulez-vous le rendre malheureux? Il le ſera, s'il ſait que vous l'aimez, & plus encore s'il vous aime. Vous n'êtes pas en état d'entendre mes raiſons; mais ce penchant, que vous croyez ſi doux, feroit le poiſon de ſa vie. Ayez pitié, mon aimable enfant, de votre ami & de mon frère: épargnez-lui des remords, des combats qui le conduiroient au tombeau. Coraly frémit à ce diſcours. Elle preſſa Milady de lui dire ce que l'amour de Nelſon pour elle auroit de funeſte pour lui. M'expliquer davantage, lui dit Ju-

liette, ce feroit vous rendre odieux ce que vous devez à jamais chérir. Mais le plus faint de tous les devoirs lui interdit l'efpoir d'être à vous.

Comment exprimer la défolation où l'ame de Coraly fut plongée ? Quelles mœurs, quel pays, difoit-elle, où l'on ne peut pas difpofer de foi, où le premier des biens, l'amour mutuel, eft un mal effroyable! Il faut donc que je tremble de revoir Nelfon ! il faut que je tremble de lui plaire! De lui plaire ! hélas ! j'aurois donné ma vie pour être un moment à fes yeux auffi aimable qu'il l'eft aux miens. Eloignons-nous de ce bord funefte, où l'on fe fait un malheur d'être aimé.

Coraly entendoit parler tous les jours de vaiffeaux qui faifoient voile pour fa patrie. Elle réfolut de s'embarquer, fans dire adieu à Juliette. Seulement un foir, à l'heure du fommeil, Juliette fentit qu'en lui baifant la main, fes lèvres la preffoient plus tendre-

ment que de coutume, & qu'il lui échappoit de profonds ſoupirs. Elle me quitte plus émue qu'elle ne le fut jamais, ſe dit Juliette alarmée : ſes yeux ſe ſont attachés ſur les miens avec l'expreſſion la plus vive de la tendreſſe & de la douleur. Que ſe paſſe-t-il de nouveau dans ſon ame ? Cette inquiétude la troubla toute la nuit ; & le lendemain matin elle envoya ſavoir ſi Coraly repoſoit encore. On lui apprit qu'elle étoit ſortie ſeule & dans l'habit le plus ſimple, & qu'elle avoit pris le chemin du port. Lady Albury ſe lève déſolée, & fait courir après l'Indienne. On la trouve à bord d'un vaiſſeau, y ſollicitant une place, environnée de matelots, que ſa beauté, ſes graces, ſa jeuneſſe, le ſon de ſa voix, & ſur-tout la naïveté de ſa prière, raviſſoient de ſurpriſe & d'admiration. Elle n'avoit pour tout équipage que ce qu'exigeoit le beſoin. Tout ce qu'on lui avoit donné de pré-

cieux, elle l'avoit laiſſé, hors un petit cœur de criſtal qu'elle avoit reçu de Nelſon.

Au nom de Lady Albury, elle céda ſans réſiſtance, & ſe laiſſa remmener. Elle parut devant elle un peu confuſe de ſon évaſion; mais à ſes reproches, elle répondit qu'elle étoit malheureuſe & libre. — Eh quoi! ma chère Coraly, ne voyez-vous ici, pour vous, que le malheur? Si je n'y voyois que le mien, dit-elle, je ne m'éloignerois jamais: c'eſt le malheur de Nelſon qui m'épouvante; & c'eſt pour ſon repos que je veux le fuir.

Juliette ne ſavoit que répondre: elle n'oſoit lui parler des droits que Blanford avoit acquis ſur elle; c'eût été le lui faire haïr, comme la cauſe de ſon malheur. Elle aima mieux diminuer ſes craintes. Je n'ai pu vous diſſimuler, lui dit-elle, tout le danger d'un inutile amour; mais le mal n'eſt pas ſans remède. Six mois d'abſence, la raiſon,

l'amitié ; que fais-je... ? un autre objet peut-être.... L'Indienne l'interrompit. Dites, la mort: voilà mon feul remède. Quoi, la raifon me guérira d'aimer le plus accompli, le plus digne des hommes ! fix mois d'abfence me donneront une ame qui ne l'aime pas ! Le temps change-t-il la nature ? L'amitié me plaindra ; mais me guérira-t-elle ? Un autre objet ! ... vous ne le croyez pas ; vous ne nous faites pas cette injure. Il n'y a pas deux Nelfons dans le monde : mais quand il y en auroit mille, je n'ai qu'un cœur ; il eft donné. C'eft, dites-vous, un don funefte : je ne le conçois pas ; mais fi cela eft, laiffez-moi m'éloigner de Nelfon, lui dérober ma vue & mes larmes. Il n'eft pas infenfible, il en feroit ému ; & fi c'eft pour lui un malheur de m'aimer, la pitié pourroit l'y conduire. Hélas ! qui peut fe voir avec indifférence chérir comme un père, révérer comme un Dieu ? qui peut fe voir aimer

comme je l'aime, & ne pas aimer à son tour ? Vous ne l'exposerez pas à ce péril, reprit Juliette : vous lui cacherez votre foiblesse, & vous en triompherez. Non, Coraly, ce n'est pas la force qui vous manque, c'est le courage de la vertu. — Hélas ! j'ai du courage contre le malheur ; mais en est-il contre l'amour ? Et quelle vertu voulez-vous que je lui oppose ? Elles sont toutes d'accord avec lui. Non, Milady, vous avez beau dire : vous jetez des nuages dans mon esprit ; vous n'y répandez aucune lumière. J'ai besoin de voir & d'entendre Nelson : il décidera de ma vie.

Lady Albury, dans la plus cruelle perplexité, voyant la malheureuse Coraly sécher & languir dans les larmes, & demander qu'on la laissât partir, se résolut à écrire à Nelson qu'il vînt dissuader cette enfant du dessein de retourner dans l'Inde, & la sauver du dégoût de la vie, qui la consumoit

tous les jours. Mais Nelſon lui-même n'étoit pas moins à plaindre. A peine s'étoit-il éloigné de Coraly, qu'il avoit ſenti le danger de la voir, par la répugnance qu'il avoit à la fuir. Tout ce qui ne lui avoit paru qu'un badinage auprès d'elle, devint ſérieux par la privation. Dans le ſilence de la ſolitude, il avoit interrogé ſon ame; il y avoit trouvé l'amitié languiſſante, le zèle du bien public affoibli, preſque éteint, & l'amour ſeul y dominant avec cet empire doux & terrible qu'il exerce ſur les bons cœurs. Il s'aperçut, avec effroi, que ſa raiſon même s'étoit laiſſé ſéduire. Les droits de Blanford n'étoient plus ſi ſacrés; le crime involontaire de lui enlever le cœur de Coraly étoit au moins très-excuſable; après tout, l'Indienne étoit libre, & Blanford lui-même n'auroit pas voulu lui faire un devoir d'être à lui. Ah! malheureux, reprit Nelſon épouvanté de ces idées, où m'égare un aveugle

amour ? Le poiſon du vice me gagne, mon cœur eſt déjà corrompu. Eſt-ce à moi d'examiner ſi le dépôt qui m'eſt remis appartient à celui qui me le confie ? & m'en ſuis-je établi le juge, quand j'ai promis de le garder ? L'Indienne eſt libre ; mais le ſuis-je moi-même ? Douterois-je des droits de Blanford, ſi ce n'étoit pour les uſurper ? Mon crime a commencé par être involontaire; mais il ne l'eſt plus, ſi-tôt que j'y conſens. Moi, juſtifier le parjure ! moi, trouver excuſable un infidèle ami ! Qui te l'eût dit, Nelſon, qui te l'eût dit, en embraſſant le vertueux Blanford, que tu révoquerois en doute s'il te feroit permis de lui ravir celle qui doit être ſon épouſe, & qu'il a remiſe à ta foi ? A quel excès l'amour avilit l'homme ! & quelle étrange révolution ſon ivreſſe fait dans un cœur ! Ah ! qu'il déchire le mien, s'il veut ; il ne le rendra ni perfide ni lâche ; & ſi ma raiſon m'abandonne, ma conſcience

ſcience du moins ne me trahira pas. Sa lumière eſt incorruptible : le nuage des paſſions ne peut l'obſcurcir : voilà mon guide ; & l'amitié, l'honneur, la bonne foi ne ſont pas encore ſans appui.

Cependant l'image de Coraly le pourſuivoit ſans ceſſe. S'il ne l'eût vue qu'avec tous ſes charmes, parée de ſa ſimple beauté, portant ſur le front la ſérénité de l'innocence, le ſourire de la candeur ſur les lèvres, le feu du déſir dans les yeux, & dans toutes les graces de ſa perſonne, l'air attrayant de la volupté ; il eût trouvé dans ſes principes, dans la ſévérité de ſes mœurs, de quoi réſiſter à la ſéduction. Mais il croyoit voir cette aimable enfant, auſſi ſenſible que lui, plus foible, & n'ayant pour défenſe qu'une ſageſſe qui n'étoit pas la ſienne, s'abandonner innocemment à un penchant qui feroit ſon malheur ; & la pitié qu'elle lui inſpiroit, ſervoit d'aliment à l'amour. Nelſon s'accuſoit d'aimer Coraly ; mais il ſe par-

donnoit de la plaindre. Senſible aux maux qu'il alloit lui cauſer, il ne pouvoit ſe peindre ſes larmes, ſans penſer aux beaux yeux qui devoient les répandre, au ſein naiſſant qu'elles arroſeroient: ainſi, la réſolution de l'oublier la lui rendoit encore plus chère. Il s'y attachoit en y renonçant. Mais à meſure qu'il ſe ſentoit plus foible, il devenoit plus courageux. Ceſſons, diſoit-il, de vouloir nous guérir : je m'épuiſe en efforts inutiles ; c'eſt un accès qu'il faut laiſſer paſſer. Je brûle, je languis, je me meurs ; mais tout cela ſe borne à ſouffrir; & je ne dois compte qu'à moi de ce qui ſe paſſe au dedans de moi-même. Pourvu qu'il ne m'échappe au dehors rien qui décèle ma paſſion, mon ami n'a point à ſe plaindre. Ce n'eſt qu'un malheur d'être foible ; & j'ai le courage d'être malheureux.

Ce fut dans cette réſolution de mourir plutôt que de trahir l'amitié, que le trouva la lettre de ſa ſœur. Il la lut avec

une émotion, un faiſiſſement inexprimable. O douce & tendre victime, diſoit-il, tu gémis ! tu veux t'immoler à mon repos & à mon devoir ! Pardonne : le Ciel m'eſt témoin que je reſſens plus vivement que toi toutes les peines que je te cauſe. Puiſſe bientôt mon ami, ton époux, venir eſſuyer tes précieuſes larmes ! Il t'aimera comme je t'aime ; il fera ſon bonheur du tien. Cependant il faut que je la voye, pour la retenir & la conſoler. Que je la voye ! à quoi je m'expoſe ! Ses graces touchantes, ſa douleur, ſon amour, ces larmes que je fais couler & qu'il ſeroit ſi doux de recueillir, ces ſoupirs que laiſſe échapper un cœur ſimple & ſans artifice, ce langage de la nature, où l'ame la plus ſenſible ſe peint avec tant de candeur ; qu'elles épreuves à ſoutenir ! Que deviendrai-je ? & que puis-je lui dire ? N'importe, il faut la voir, lui parler en ami, en père. Je n'en ſerai, après l'avoir vue, que plus

troublé, plus malheureux ; mais ce n'eſt pas de mon repos qu'il s'agit : il y va du ſien : il y va ſur-tout du bonheur d'un ami, pour lequel il faut qu'elle vive. Je ſuis sûr de me vaincre moi-même ; & quelque pénible que ſoit le combat, il y auroit de la foibleſſe & de la honte à l'éviter.

A l'arrivée de Nelſon, Coraly, tremblante & confuſe, oſoit à peine ſe préſenter à lui. Elle avoit ſouhaité ſon retour avec ardeur ; & en le voyant, un froid mortel ſe gliſſa dans ſes veines. Elle parut comme devant un juge qui alloit d'un ſeul mot décider de ſon ſort.

Quel fut l'attendriſſement de Nelſon, de voir les roſes de la jeuneſſe fanées ſur ſes belles joues, & le feu de ſes yeux preſque éteint ! Venez, dit Juliette à ſon frère, tranquilliſer l'eſprit de cette enfant, & la guérir de ſa mélancolie. L'ennui la conſume auprès de moi ; elle veut retourner dans l'Inde.

Nelſon, lui parlant avec amitié, vou-

lut l'engager, par de doux reproches, à s'expliquer devant sa sœur : mais Coraly gardoit le silence ; & Juliette, qui s'aperçut qu'elle la gênoit, s'éloigna.

Qu'avez-vous, Coraly ? que vous avons-nous fait ? lui dit Nelson ; quelle douleur vous presse ? — Ne le savez-vous pas ? n'avez-vous pas dû voir que ma joie & que ma douleur ne peuvent plus avoir qu'une cause ? Cruel ami, je ne vis que pour vous ; & vous me fuyez ! Vous voulez que je meure !... Mais non, vous ne le voulez pas : on vous le fait vouloir ; on fait plus, on exige de moi que je renonce à vous, & que je vous oublie. On m'épouvante, on me flétrit l'ame, & on vous oblige à me désespérer. Je ne vous demande qu'une grace, poursuivit-elle en se jetant à ses genoux, c'est de me dire qui j'offense en vous aimant, quel devoir je trahis, & quel malheur je cause. Y a-t-il ici des lois assez

cruelles, y a-t-il des tyrans assez rigoureux, pour m'interdire le plus digne usage de mon cœur & de ma raison? Faut-il ne rien aimer dans le monde, ou, si je puis aimer, pouvois-je mieux choisir?

Ma chère Coraly, lui répondit Nelson, rien n'est plus vrai, rien n'est plus tendre que l'amitié qui m'attache à vous. Il seroit impossible, il seroit même injuste que vous n'y fussiez pas sensible. — Ah! je respire: c'est là parler raison. — Mais quoiqu'il fût bien doux pour moi d'être ce que vous avez de plus cher au monde; c'est à quoi je ne puis prétendre, ni ne dois même consentir. — Hélas! je ne vous entends plus. — Lorsque mon ami vous a confiée à ma foi, il vous étoit cher? — Il l'est encore. — Vous eussiez fait votre bonheur d'être à lui? — Je le crois. — Vous n'aimiez rien tant que lui dans le monde? — Je ne vous connoissois pas. — Blanford, votre li-

bérateur, le dépositaire de votre innocence, en vous aimant, a droit d'être aimé. — Ses bienfaits me sont toujours présens : je le chéris comme un second père. — Eh bien, sachez qu'il a résolu de vous unir à lui par un lien plus doux encore & plus sacré que celui des bienfaits. Il m'a confié la moitié de lui-même ; & à son retour, il n'aspire qu'au bonheur d'être votre époux. Ah ! dit Coraly soulagée, voilà donc l'obstacle qui nous sépare ? Soyez tranquille, il est détruit. — Comment ? — Jamais, jamais, je vous le jure, Coraly ne sera l'épouse de Blanford. — Il faut que cela soit. — Cela n'est pas possible : Blanford lui-même l'avouera. — Quoi ! celui qui vous a reçue de la main d'un père expirant, & qui lui-même vous a servi de père ! — A ce titre sacré, je révère Blanford ; mais qu'il n'exige rien de plus. — Vous avez donc résolu son malheur ? — J'ai résolu de ne tromper personne. Si je

m'étois donnée à Blanford, & que Nelſon me demandât ma vie, je donnerois ma vie à Nelſon, je ſerois parjure à Blanford. — Que dites-vous ? — Ce que j'oſerai dire à Blanford lui-même. Et pourquoi diſſimulerois-je ? Eſt-ce de moi qu'il dépend d'aimer ? — Ah ! que vous me rendez coupable ! — Vous ? & de quoi ? d'être aimable à mes yeux ? Ah ! le Ciel diſpoſe de nous. C'eſt lui qui a donné à Nelſon ces graces, ces vertus qui m'enchantent ; c'eſt lui qui ma donné cette ame qu'il a faite exprès pour Nelſon. Si l'on ſavoit comme elle en eſt remplie, comme il eſt impoſſible qu'elle aime rien plus que vous, rien comme vous ! ..... Ah ! qu'on ne me parle jamais de vivre, ſi ce n'eſt pas pour vous que je vis. — Et c'eſt ce qui me déſeſpère. De quels reproches mon ami n'a-t-il pas droit de m'accabler ? — Lui ? & de quoi peut-il ſe plaindre ? qu'a-t-il perdu ? que lui avez-

vous ravi ? J'aime Blanford comme un père tendre ; j'aime Nelſon comme moi-même, & plus que moi-même : ces ſentimens ne ſont pas excluſifs. Si Blanford m'a remiſe en vos mains, comme un dépôt qui étoit à lui, ce n'eſt pas vous, c'eſt lui qui eſt injuſte. — Hélas ! c'eſt moi qui vous oblige à le réclamer, ce bien que je lui enlève : il ſeroit à lui, s'il n'étoit pas à moi ; & le gardien en eſt le raviſſeur. — Non, mon ami, ſoyez équitable. J'étois à moi, je ſuis à vous : moi ſeule j'ai pu me donner, & c'eſt à vous que je me ſuis donnée. En attribuant à l'amitié des droits qu'elle n'a pas, c'eſt vous qui les uſurpez pour elle ; & vous vous rendez complice de la violence qu'on me fait. — Lui, mon ami, vous faire violence ! — Et que m'importe qu'il l'exerce lui-même, ou que vous l'exerciez pour lui ? en ſuis-je moins traitée en eſclave ? Un ſeul intérêt vous occupe & vous touche ; mais qu'un au-

tre que votre ami voulût me retenir captive, loin d'y souscrire, ne vous feriez-vous pas une gloire de m'affranchir ? Ce n'est donc que pour l'amitié que vous trahissez la nature ! Que dis-je, la nature ? Et l'amour, Nelson, l'amour aussi n'a-t-il pas ses droits ? N'y a-t-il pas quelque loi parmi vous en faveur des ames sensibles ? Est-il juste & généreux d'accabler, de désespérer une amante, & de déchirer sans pitié un cœur dont le seul crime est de vous aimer ?

Les sanglots lui coupèrent la voix ; & Nelson, qui l'en vit suffoquée, n'eut pas même le temps d'appeler sa sœur. Il se hâte de dénouer les rubans qui tenoient son sein à la gêne ; & alors tout ce que la jeunesse, dans sa fleur, a de charmes, fut dévoilé aux yeux de cet amant passionné. La frayeur dont il étoit saisi l'y rendit d'abord insensible ; mais lorsque l'Indienne, reprenant ses esprits, & se sentant presser dans

ſes bras, treſſaillit d'amour & de joie, & qu'en ouvrant ſes beaux yeux languiſſans, elle chercha les yeux de Nelſon : Puiſſances du Ciel, dit-il, ſoutenez-moi : toute ma vertu m'abandonne. Vivez, ma chère Coraly. — Vous voulez que je vive, Nelſon ? vous voulez donc que je vous aime ? — Non, je ſerois parjure à l'amitié, je ſerois indigne de voir la lumière, indigne de revoir mon ami. Hélas ! il me l'avoit prédit, & je n'ai pas daigné l'en croire. J'ai trop préſumé de mon cœur. Ayez-en pitié, Coraly, de ce cœur que vous déchirez. Laiſſez-moi vous fuir & me vaincre. Ah ! tu veux ma mort, lui dit-elle en tombant de défaillance à ſes genoux. Nelſon, qui croit voir expirer ce qu'il aime, ſe précipite pour l'embraſſer, & ſe retenant tout à coup à la vue de Juliette, Ma ſœur, dit-il, ſecourez-la : c'eſt à moi de mourir. En achevant ces mots, il s'éloigne.

Où eſt-il ? demanda Coraly en ouvrant les yeux. Que lui ai-je fait ? pourquoi me fuir ? & vous, Juliette, plus cruelle encore, pourquoi me rappeler à la vie ?

Sa douleur redoubla, quand elle apprit que Nelſon venoit de partir ; mais la réflexion lui rendit un peu d'eſpoir & de courage. Le trouble & l'attendriſſement que Nelſon n'avoit pu lui diſſimuler, l'effroi dont elle l'avoit vu ſaiſi, les paroles tendres qui lui étoient échappées, & la violence qu'il s'étoit faite pour ſe vaincre & pour s'éloigner, tout lui perſuada qu'elle étoit aimée. S'il eſt vrai, dit-elle, je ſuis heureuſe. Blanford reviendra, je lui avouerai tout ; il eſt trop juſte & trop généreux pour vouloir me tyranniſer. Mais cette illuſion fut bientôt diſſipée.

Nelſon reçut, à la campagne, une lettre de ſon ami qui lui annonçoit ſon retour. J'eſpère, diſoit-il à la fin de ſa lettre, me voir dans trois mois

réuni à tout ce que j'aime. Pardonne, mon ami, si je t'associe dans mon cœur l'aimable & tendre Coraly. Mon ame fût long-temps à toi seul; aujourd'hui elle se partage. Je t'ai confié les plus doux de mes vœux, & j'ai vu l'amitié applaudir à l'amour. Je fais mon bonheur de l'une & de l'autre; je fais mon bonheur de penser que, par tes soins & les soins de ta sœur, je reverrai ma chère pupille, l'esprit orné de nouvelles connoissances, l'ame enrichie de nouvelles vertus, plus aimable, s'il est possible, & plus disposée à m'aimer. Ce sera pour moi la félicité pure, de posséder en elle un de vos bienfaits.

Lisez cette lettre, écrivoit Nelson à sa sœur, & la faites lire à Coraly. Quelle leçon pour moi! quel reproche pour elle!

C'en est fait, dit Coraly après avoir lu: je ne serai jamais à Nelson; mais qu'il n'exige pas que je sois à un autre. La liberté de l'aimer est un bien auquel

je ne puis renoncer. Cette résolution la soutint; & Nelson, dans sa solitude, étoit bien plus malheureux qu'elle.

Par quelle fatalité, disoit-il, ce qui fait le charme de la nature & les délices de tous les cœurs, le bien d'être aimé, fait-il mon supplice ? Que dis-je, être aimé ? ce n'est rien : mais être aimé de ce que j'aime ! toucher au bonheur ! n'avoir qu'à m'y livrer ! .... Ah ! tout ce que je puis, c'est de fuir : inviolable & sainte amitié, n'en demande pas davantage. En quel état j'ai vu cette enfant ! en quel état je l'ai abandonnée ! Elle a bien raison de le dire, elle est esclave de mes devoirs. Je l'immole comme une victime ; & c'est à ses dépens que je suis généreux. Il y a donc des vertus qui blessent la nature ; & pour être honnête, on est donc quelquefois obligé d'être injuste & cruel. O mon ami, puisses-tu recueillir le fruit des efforts qu'il m'en coûte, jouir du bien que je te cède, &

vivre heureux de mon malheur ! Oui, je défire qu'elle t'aime; je le défire, le Ciel m'en eſt témoin; & de toutes mes peines, la plus ſenſible eſt de douter du ſuccès de mes vœux.

Il n'étoit pas poſſible que la nature ſe ſoutînt dans un état ſi violent. Nelſon, après de longs combats, cherchoit le repos. Plus de repos pour lui. Sa conſtance enfin s'épuiſa, & ſon ame découragée tomba dans une langueur mortelle. La foibleſſe de ſa raiſon, l'inutilité de ſa vertu, l'image d'une vie pénible & douloureuſe, le vide & le néant où tomberoit ſon ame, s'il ceſſoit d'aimer Coraly, les maux ſans relâche qu'il avoit à ſouffrir, s'il l'aimoit toujours, & plus encore l'idée effrayante de voir, d'envier, de haïr peut-être un rival dans ſon fidèle ami, tout lui faiſoit un tourment de la vie, tout le preſſoit d'en abréger le cours. Des motifs plus forts le retinrent. Il n'étoit pas dans les principes de Nel-

ſon qu'un homme, un citoyen pût diſpoſer de ſoi. Il ſe fit une loi de vivre, conſolé d'être malheureux, s'il pouvoit encore être utile au monde, mais conſumé d'ennui & de triſteſſe, & devenu comme inſenſible à tout.

Le temps marqué pour le retour de Blanford approchoit. Il étoit eſſentiel que tout fût diſpoſé pour lui cacher le mal qu'avoit fait ſon abſence; & qui réſoudroit Coraly à diſſimuler, ſi ce n'étoit Nelſon ? Il revint donc à Londres, mais languiſſant, abattu, au point d'en être méconnoiſſable. Sa vue accabla de douleur Juliette; & quelle impreſſion ne fit-elle pas ſur l'ame de Coraly ! Nelſon prit ſur lui pour les raſſurer; mais cet effort même acheva de l'abattre. La fièvre lente qui le conſumoit, redoubla : il fallut céder ; & ce fut alors un nouveau combat entre ſa ſœur & la jeune Indienne. Celle-ci ne vouloit pas quitter le chevet du lit de Nelſon. Elle demandoit inſtam-

ment qu'on agréât ses soins & ses veilles. On l'éloignoit par pitié pour elle & par ménagement pour lui; mais elle n'en goûtoit pas davantage le repos qu'on vouloit lui rendre. A tous les instans de la nuit, on la trouvoit errante autour de l'appartement du malade, ou immobile sur le seuil de la porte, les larmes aux yeux, l'ame sur les lèvres, l'oreille attentive aux bruits les plus légers, qui tous la glaçoient de frayeur.

Nelson s'aperçut que sa sœur ne la lui laissoit voir qu'à regret. Ne l'affligez pas, lui dit-il; cela est inutile: la sévérité n'est plus de saison: c'est par la douceur & la patience qu'il faut tâcher de nous guérir.

Coraly, ma bonne amie, lui dit-il un jour qu'ils étoient seuls avec Juliette, vous donneriez bien quelque chose pour me rendre la santé, n'est-ce pas? — O ciel! je donnerois ma vie. —Vous pouvez me guérir à moins.

Nos préjugés ſont peut-être injuſtes, & nos principes inhumains ; mais l'honnête homme en eſt eſclave. Je ſuis l'ami de Blanford dès l'enfance ; il compte ſur moi comme ſur lui-même ; & le chagrin de lui enlever un cœur dont il m'a fait dépoſitaire, creuſe tous les jours mon tombeau. Vous pouvez voir ſi j'exagère. Je ne vous cache pas la ſource du poiſon lent qui me conſume. Vous ſeule pouvez la tarir. Je ne l'exige pas : vous ſerez toujours libre ; mais on chercheroit vainement un autre remede à mon mal. Blanford arrive. S'il s'aperçoit de votre éloignement pour lui, ſi vous lui refuſez cette main qui, ſans moi, lui étoit accordée, ſoyez bien ſûre que je ne ſurvivrai pas à ſon malheur & à mes remords. Nos embraſſemens ſeront nos adieux. Conſultez-vous, ma chère enfant ; & ſi vous voulez que je vive, réconciliez-moi avec moi-même, juſtifiez-moi envers mon ami. Ah !

vivez, & disposez de moi, lui dit Coraly s'oubliant elle-même; & ces mots, désolans pour l'amour, portèrent la joie au sein de l'amitié.

Mais, reprit l'Indienne après un long silence, comment puis-je me donner à celui que je n'aime plus, le cœur plein de celui que j'aime? — Mon enfant, dans une ame honnête, le devoir triomphe de tout. En perdant l'espoir d'être à moi, vous en perdrez bientôt l'idée. Il vous en coûtera sans doute : mais il y va de ma vie; & vous aurez la consolation de m'avoir sauvé. — C'est tout pour moi: je me donne à ce prix. Sacrifiez votre victime : elle gémira, mais elle obéira. Vous cependant, Nelson, vous, la vérité même, vous voulez que je me déguise, que j'en impose à votre ami! m'instruirez-vous dans l'art de feindre? — Non, Coraly, la feinte est inutile. Je n'ai pas eu le malheur d'éteindre en vous la reconnoissance, l'estime,

la douce amitié : ces sentimens sont dus à votre bienfaiteur, & ils suffisent à votre époux : ne lui en marquez pas davantage. Quant à ce penchant qui n'est pas pour lui, vous lui en devez le sacrifice, & non pas l'aveu. Ce qui nuiroit s'il étoit connu, doit demeurer à jamais caché; & la vérité dangereuse a le silence pour asile.

Juliette abrégea cette scène trop pénible pour l'un & pour l'autre. Elle emmena Coraly avec elle; & il n'est point de caresses & d'éloges qu'elle n'employât pour la consoler. C'est ainsi, disoit la jeune Indienne avec un sourire plein d'amertume, que, sur le Gange, on flatte la douleur d'une veuve qui va se dévouer aux flammes du bûcher de son époux. On la pare, on la couronne de fleurs, on l'étourdit par des chants de louange. Hélas! son sacrifice est bientôt consommé : le mien sera cruel & durable. Ma bonne amie, je n'ai pas dix-huit ans! que de lar-

mes encore à répandre, d'ici au moment où mes yeux se fermeront pour jamais! Cette idée mélancolique fit voir à Juliette une ame absorbée dans sa douleur. Il ne s'agissoit plus de la consoler, mais de s'affliger avec elle. La complaisance, la persuasion, l'indulgente & sensible pitié, tout ce que l'amitié a de plus délicat fut mis en usage inutilement.

Enfin l'on apprend que Blanford arrive; & Nelson, tout foible & défaillant qu'il est, va le recevoir & l'embrasser au port. Blanford, en le voyant, ne put dissimuler son étonnement & son inquiétude. Rassure-toi, lui dit Nelson, j'ai été bien mal; mais ma santé revient. Je te revois; & la joie est un baume qui va bientôt me ranimer. Je ne suis pas le seul dont la santé se soit ressentie de ton absence. Ta pupille est un peu changée: l'air de nos climats y peut contribuer. Du reste, elle a fait des progrès sensibles: son

esprit, ses talens se sont développés ; & si l'espèce de langueur où elle est tombée, se dissipe, tu posséderas ce qui est assez rare, une femme en qui la nature ne laisse rien à désirer.

Blanford ne fut donc pas surpris de trouver Coraly foible & languissante ; mais il en fut vivement touché. Il semble, dit-il, que le Ciel ait voulu modérer ma joie, & me punir de l'impatience que mes devoirs me causoient loin de vous. Me voilà libre & rendu à moi-même, rendu à l'amour & à l'amitié. Ce mot d'*amour* fit frémir Coraly. Blanford s'aperçut de son trouble. Mon ami, lui dit-il, a dû vous préparer à l'aveu que vous venez d'entendre. — Oui, vos bontés me sont connues : mais puis-je en approuver l'excès ? — Voilà un langage qui se ressent de la politesse d'Europe : daignez l'oublier avec moi. Naïve & tendre Coraly, j'ai vu le temps où si je vous avois dit, Veux-tu que l'hymen

nous unisse ? vous m'auriez répondu sans détour, J'y consens, ou bien, Je n'y puis consentir: usez de la même franchise. Je vous aime, Coraly, mais je vous aime heureuse : votre malheur seroit le mien. Nelson tremblant regardoit Coraly, & n'osoit prévoir sa réponse. J'hésite, dit-elle à Blanford, par une crainte pareille à la vôtre. Tant que je n'ai vu en vous qu'un ami, qu'un second pere, j'ai dit en moi-même, Il sera content de ma vénération & de ma tendresse ; mais si le nom d'époux se mêle à des titres déjà si saints, que n'avez-vous pas droit d'attendre ! ai-je de quoi m'acquitter envers vous ? — Ah ! cette aimable modestie est digne d'orner tes vertus. Oui, moitié de moi-même, tes devoirs sont remplis, si tu réponds à ma tendresse. Ton image m'a suivi par-tout. Mon ame revoloit vers toi, à travers les abîmes qui nous séparoient. J'ai appris le nom

de Coraly aux échos d'un autre univers. Madame, dit-il à Juliette, pardonnez si je vous envie le bonheur de la posséder. Il est temps bientôt que je veille moi-même à une santé qui m'est si précieuse. Je vous laisserai le soin de celle de Nelson : c'est un dépôt qui ne m'est pas moins cher. Vivons heureux, mes amis : c'est vous qui m'avez fait sentir le prix de la vie; & en l'exposant, j'ai souvent éprouvé que j'y tenois par de puissans liens.

Il fut décidé que dans moins de huit jours Coraly seroit l'épouse de Blanford. En attendant, elle étoit encore auprès de Juliette; & Nelson ne la quittoit pas. Mais son courage s'épuisoit à soutenir celui de la jeune Indienne. Avoir sans cesse à dévorer ses larmes, en essuyant les pleurs d'une amante, qui, tantôt désolée à ses pieds, tantot défaillante & tombant dans ses bras, le conjuroit d'avoir pitié d'elle; l'entendre sans cesse exprimer ce que

l'amour & la douleur ont de plus touchant, ſans ſe permettre un moment de foibleſſe, & ſans ceſſer de lui rappeler ſa cruelle réſolution; ce tourment paroît au-deſſus de toutes les forces de la nature : auſſi la vertu de Nelſon l'abandonnoit-elle à chaque inſtant. Laiſſez-moi, lui diſoit-il, malheureuſe enfant ! je ne ſuis pas un tigre; j'ai une ame ſenſible, & vous la déchirez. Diſpoſez de vous-même, diſpoſez de ma vie; mais laiſſez-moi mourir fidèle à mon ami. — Et puis-je, au péril de vos jours, faire uſage de ma volonté? Ah! Nelſon, du moins promettez-moi de vivre, non plus pour moi, mais pour une ſœur qui vous adore. — Je vous tromperois, Coraly, en vous promettant de ſurvivre au malheur que j'aurois cauſé. Non que je veuille attenter ſur moi-même; mais voyez l'état où ma douleur m'a mis; voyez l'effet de mes remords & de ma honte anticipée; en ſerois-je moins

odieux, moins inexorable à moi-même, quand le crime feroit achevé? — Hélas! vous me parlez de crime: ce n'en eft donc pas un de me tyrannifer? — Vous êtes libre; je n'exige plus rien; je ne fais pas même quels font vos devoirs; mais je fais trop quels font les miens; & je ne veux pas les trahir.

C'eft ainfi que leurs entretiens ne fervoient qu'à les défoler. Mais la préfence de Blanford étoit pour eux plus accablante encore. Chaque jour il venoit les entretenir, non pas de ftériles propos d'amour, mais des foins qu'il fe donnoit pour que dans fa maifon tout refpirât l'agrément & l'aifance, que tout y prévînt les défirs de fa femme, & contribuât à fon bonheur. Si je meurs fans enfans, difoit-il, la moitié de mon bien eft à elle, l'autre moitié eft à celui qui, après moi, faura lui plaire, & la confoler de m'avoir perdu. C'eft toi, Nelfon, que cela regarde. On ne vieillit guère au métier que je fais:

remplace-moi quand je ne ferai plus. Je n'ai point l'odieux orgueil de vouloir que ma veuve foit fidèle à mon ombre. Coraly eſt faite pour embellir le monde, & pour enrichir la nature des fruits de ſa fécondité.

Il eſt plus aiſé de concevoir que de décrire la ſituation de nos deux amans. L'attendriſſement & la confuſion étoient les mêmes dans l'un & dans l'autre; mais il y avoit pour Nelſon une eſpèce de ſoulagement à voir Coraly en de ſi dignes mains, au lieu que les bienfaits & l'amour de Blanford étoient pour elle un tourment de plus. En perdant Nelſon, elle eût préféré l'abandon de la nature entière, aux ſoins, aux bienfaits, à l'amour de tout ce qui n'étoit pas lui. Il fut décidé cependant, de l'aveu même de cette infortunée, qu'il n'y avoit plus à balancer, & qu'il falloit qu'elle ſubît ſon ſort.

Elle fut donc amenée en victime

dans cette maiſon qu'elle avoit chérie comme ſon premier aſyle, & qu'elle redoutoit comme ſon tombeau. Blanford l'y reçoit en ſouveraine ; & ce qu'elle ne peut lui cacher du violent état de ſon ame, il l'attribue à la timidité, au trouble qu'inſpire, à ſon âge, l'approche du lit nuptial.

Nelſon avoit ramaſſé toutes les forces d'une ame ſtoïque, pour ſe préſenter à cette fête avec un viſage ſerein.

On fit lecture de l'acte que Blanford avoit fait dreſſer. C'étoit, d'un bout à l'autre, un monument d'amour, d'eſtime, & de bienfaiſance. Les larmes coulèrent de tous les yeux, & même des yeux de Coraly.

Blanford s'approche reſpectueuſement ; & lui tendant la main, Venez, dit-il, ma bien-aimée, donner à ce gage de votre foi, à ce titre du bonheur de ma vie, la ſainteté inviolable dont il doit être revêtu.

Coraly, ſe faiſant à elle-même la

dernière violence, eut à peine la force d'avancer & de porter la main à la plume. Au moment qu'elle veut ſigner, ſes yeux ſe couvrent d'un nuage; tout ſon corps eſt ſaiſi d'un tremblement ſoudain; ſes genoux fléchiſſent : elle alloit tomber, ſi Blanford ne l'eût ſoutenue. Interdit, glacé de frayeur, il regarde Nelſon, & il lui voit la pâleur de la mort ſur le viſage. Milady s'étoit précipitée vers Coraly pour la ſecourir. O ciel! s'écrie Blanford, qu'eſt-ce que je vois? La douleur, la mort m'environnent. Qu'allois-je faire? que m'avez-vous caché? Ah! mon ami, ſeroit-il poſſible! Revoyez le jour, ma chère Coraly; je ne ſuis point cruel, je ne ſuis point injuſte; je ne veux que votre bonheur.

Les femmes qui environnoient Coraly, s'empreſſoient à la ranimer; & la décence obligeoit Nelſon & Blanford à ſe tenir éloignés d'elle. Mais Nelſon demeuroit immobile & les yeux baiſſés,

comme un criminel. Blanford vient à lui, le ferre dans fes bras. Ne fuis-je plus ton ami ? lui dit-il ; n'es-tu pas toujours la moitié de moi-même ? Ouvre-moi ton cœur ; dis-moi ce qui fe paffe.... Mais non, ne me dis rien : je fais tout. Cette enfant n'a pu te voir, t'entendre, vivre auprès de toi fans t'aimer. Elle eft fenfible, elle a été touchée de ta bonté, de tes vertus. Tu l'as condamnée au filence, tu as exigé d'elle qu'elle confommât le plus douloureux facrifice. Ah ! Nelfon, s'il étoit accompli, quel malheur ! Le jufte Ciel ne l'a pas voulu : la nature, à qui tu faifois violence, a repris fes droits. Ne t'en afflige pas : c'eft un crime qu'elle t'épargne. Oui, le dévouement de Coraly étoit le crime de l'amitié. Je l'avoue, répondit Nelfon en fe jetant à fes genoux : j'ai fait, fans le vouloir, ton malheur, le mien, celui de cette fille aimable ; mais j'attefte la foi, l'amitié, l'honneur... Laiffe-là tes fermens

interrompit Blanford : ils nous outragent l'un & l'autre. Va, mon ami, pourſuivit-il en le relevant, tu ne ſerois pas dans mes bras, ſi j'avois pu te ſoupçonner d'une honteuſe perfidie. Ce que j'avois prévu eſt arrivé, mais ſans ton aveu. Ce que je viens de voir en eſt la preuve ; & cette preuve même eſt inutile, ton ami n'en a pas beſoin. Il eſt certain, reprit Nelſon, que je n'ai à me reprocher que ma préſomption & mon imprudence. Mais c'en eſt aſſez, & j'en ſerai puni. Coraly ne ſera point à toi, mais je ne ſerai point à elle. Eſt-ce ainſi que vous répondez à un ami généreux ? lui répliqua Blanford d'un ton ferme & ſévère. Vous croyez-vous obligé avec moi à de puérils ménagemens ? Coraly ne ſera point à moi, parce qu'elle ne ſeroit point heureuſe avec moi. Mais un mari honnête homme, que ſans vous elle auroit aimé, eſt pour elle une perte dont vous êtes la cauſe ; & c'eſt à vous

de la réparer. Le contrat eſt dreſſé, l'on va changer les noms ; mais j'exige que les articles reſtent. Ce que je donnois à Coraly en qualité d'époux, je le lui donne en qualité d'ami, ou, ſi vous voulez, en qualité de père. Nelſon, ne me faites pas rougir par un refus humiliant. Je ſuis confondu, & ne ſuis point ſurpris, lui dit Nelſon, de cette générosité qui m'accable. C'eſt à moi d'y ſouſcrire avec confuſion, & de la révérer en ſilence. Si je ne ſavois pas combien le reſpect ſe concilie avec l'amitié, je n'oſerois plus vous nommer mon ami.

Pendant cet entretien, Coraly étoit revenue à elle-même, & revoyoit avec frayeur la lumière qui lui étoit rendue. Quelle fut ſa ſurpriſe, & la révolution qui tout à coup ſe fit dans ſon ame ! Tout eſt connu, tout eſt pardonné, lui dit Nelſon en l'embraſſant : tombez aux pieds de notre bienfaiteur : c'eſt de ſa main que je reçois la vôtre.

Coraly

Coraly voulut ſe répandre en actions de graces. Vous êtes un enfant, lui dit Blanford : il falloit me tout avouer. N'en parlons plus ; mais n'oublions jamais qu'il eſt des épreuves auxquelles la vertu même fait bien de ne pas s'expoſer.

LE MISANTHROPE

CORRIGÉ.

ON ne corrige point le naturel, me dira-t-on, & j'en conviens; mais entre mille accidens combinés qui compoſent un caractère, quel œil aſſez fin démêlera ce naturel indélébile? Et combien de vices & de travers on attribue à la nature, qu'elle ne ſe donna jamais! Telle eſt, dans l'homme, la haîne des hommes: c'eſt un caractère factice, un perſonnage qu'on prend par humeur, & qu'on garde par habitude; mais dans lequel l'ame eſt à la gêne, & dont elle ne demande qu'à ſe délivrer. Ce qui arriva au Miſanthrope que nous a peint Molière, en eſt un exemple; & l'on va voir comme il fut ramené.

Alceſte mécontent, comme vous ſavez, de ſa maîtreſſe & de ſes juges,

détestant la ville & la cour, & résolu à fuir les hommes, se retira bien loin de Paris, dans les Voges, près de Laval, & sur les bords de la Vologne. Cette rivière, dont les coquillages renferment la perle, est encore plus précieuse par la fertilité qu'elle donne à ses bords. Le vallon qu'elle arrose, est une belle prairie. D'un côté s'élevent de riantes collines, semées de bois & de hameaux ; de l'autre, s'étendent en plaine de vastes champs couverts de moissons. C'est là qu'Alceste étoit allé vivre, oublié de la nature entière. Libre de soins & de devoirs, tout à lui-même, & enfin délivré du spectacle odieux du monde, il respiroit, il louoit le Ciel d'avoir rompu tous ses liens. Quelques études, beaucoup d'exercice, les plaisirs peu vifs, mais tranquilles, d'une douce végétation, en un mot, une vie paisiblement active, le sauvoit de l'ennui de la solitude. Il ne désiroit, il ne regrettoit rien.

L'un des agrémens de sa retraite fut de voir autour de lui la terre, cultivée & fertile, nourrir un peuple qui lui sembloit heureux. Un Misanthrope qui l'est par vertu, ne croit haïr les hommes que parce qu'il les aime : Alceste éprouva un attendrissement mêlé de joie, à la vue de ses semblables, riches du travail de leurs mains. Ces gens-là, dit-il, sont bien heureux d'être encore à demi-sauvages ; ils seroient bientôt corrompus, s'ils étoient plus civilisés.

En se promenant dans la campagne, il aborda un Laboureur qui traçoit son sillon & qui chantoit. Dieu vous garde, bon homme, lui dit-il : vous voilà bien gai ! Comme de coutume, lui répondit le villageois — J'en suis bien aise : cela prouve que vous êtes content de votre état. — Jusqu'à présent j'ai lieu de l'être. — Êtes-vous marié ? — Oui, grace au Ciel. — Avez-vous des enfans ? — J'en avois cinq : j'en ai perdu un ; mais ce malheur peut se

réparer. — Votre femme eſt jeune? — Elle a ving-cinq ans. — Eſt-elle jolie? — Elle l'eſt pour moi ; mais elle eſt mieux que jolie, elle eſt bonne. — Et vous l'aimez ? — Si je l'aime ! Et qui ne l'aimeroit pas ? — Elle vous aime auſſi ſans doute ? — Oh ! pour cela, de tout ſon cœur, & comme avant le mariage. — Vous vous aimiez donc avant le mariage ? — Sans cela nous ſerions-nous pris ? — Et vos enfans, viennent-ils bien ? — Ah ! c'eſt un plaiſir. L'aîné n'a que ſept ans ; il a déjà plus d'eſprit que ſon père. Et mes deux filles ! c'eſt cela qui eſt charmant. Il y aura bien du malheur, ſi celles-là manquent de maris ! Le dernier tète encore ; mais le petit compère ſera robuſte & vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ſes ſœurs, quand elles veulent baiſer leur mère ? Il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du teton. — Tout cela eſt donc bien heureux ? — Heureux ? Je le crois. Il

faut voir la joie, quand je reviens du labourage. On diroit qu'ils ne m'ont vu d'un an : je ne sais auquel entendre. Ma femme est à mon cou, mes filles dans mes bras, mon aîné attend que son tour vienne ; il n'y a pas jusqu'au petit Jeannot, qui, se roulant sur le lit de sa mère, me tend ses petites mains ; & moi, je ris, & je pleure, & je les baise ; car tout cela m'attendrit. — Je le crois. — Vous devez le sentir ; car sans doute vous êtes père ? — Je n'ai pas ce bonheur. — Tant pis : il n'y a que cela de bon. — Et comment vivez-vous ? — Fort bien : d'excellent pain, de bon laitage, & des fruits de notre verger. Ma femme, avec un peu de lard, fait une soupe aux choux dont le Roi mangeroit. Nous avons encore les œufs de nos poules ; & le Dimanche nous nous régalons, & nous buvons un petit coup de vin. — Oui, mais quand l'année est mauvaise ? — On s'y est attendu, & l'on vit doucement

de ce qu'on a épargné dans la bonne. — Il y a encore la rigueur du temps, le froid, la pluie, les chaleurs, que vous avez à soutenir. — On s'y accoutume; & si vous saviez quel plaisir on a de venir le soir respirer le frais après un jour d'été; ou l'hiver, se dégourdir les mains au feu d'une bonne bourée, entre sa femme & ses enfans ! & puis on soupe de bon appétit, & on se couche; & croyez-vous qu'on se souvienne du mauvais temps ? Quelquefois ma femme me dit : Mon bon homme, entends-tu le vent & l'orage? Ah ! si tu étois dans les champs ! — Je n'y suis pas, je suis avec toi, lui di-je; & pour l'en assurer, je la presse contre mon sein. Allez, Monsieur, il y a bien du beau monde qui ne vit pas aussi content que nous. — Et les impôts ? — Nous les payons gaiement : il le faut bien. Tout le pays ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne & celui qui nous juge, ne peuvent pas

venir labourer. Ils font notre besogne, nous faisons la leur ; & chaque état, comme on dit, a ses peines. Quelle équité ! dit le Misanthrope : voilà, en deux mots, toute l'économie de la société primitive. O nature ! il n'y a que toi de juste : c'est dans ton inculte simplicité qu'on trouve la saine raison. Mais en payant si bien le tribut, ne donnez-vous pas lieu de vous charger encore ? — Nous en avions peur autrefois ; mais, dieu merci, le Seigneur du lieu nous a ôté cette inquiétude. Il fait l'office de notre bon Roi : il impose, il reçoit lui-même ; & au besoin il fait les avances. Il nous ménage comme ses enfans. — Et quel est ce galant homme ? — Le Vicomte de Laval. Il est assez connu : tout le pays le considère. — Réside-t-il dans son château ? — Il y passe huit mois de l'année. — Et le reste ? — A Paris, je crois. — Voit-il du monde ? — Les Bourgeois de Bruyères, quelquefois

aussi nos vieillards, qui vont manger sa soupe & causer avec lui. — Et de Paris, n'amène-t-il personne? — Personne que sa fille. — Il a bien raison. Et à quoi s'occupe-t-il ? — A nous juger, à nous accorder, à marier nos enfans, à maintenir la paix dans les familles, à les aider quand les temps sont mauvais. Je veux, dit Alceste, aller voir son village : cela doit être intéressant.

Il fut surpris de trouver les chemins, même les chemins de traverse, bordés de haies & tenus avec soin ; mais ayant rencontré des gens occupés à les applanir, Ah ! dit-il, voilà les corvées. Les corvées ! reprit un vieillard qui présidoit à ces travaux, on ne les connoît point ici : ces gens-là sont payés; l'on ne contraint personne. Seulement, s'il vient au village un vagabond, un fainéant, on me l'envoie ; & s'il veut du pain, il en gagne, ou il en va chercher ailleurs. — Et qui a établi cette

heureuſe police? — Notre bon Seigneur, notre père à tous. — Et les fonds de cette dépenſe, qui les fait? — La communauté; & comme elle s'impoſe elle-même, il n'arrive pas, ce qu'on voit ailleurs, que le riche s'exempte à la charge du pauvre.

Alceſte redoubla d'eſtime pour l'homme ſage & bienfaiſant qui gouvernoit ce petit peuple. Qu'un Roi ſeroit puiſſant, diſoit-il, & qu'un Etat ſeroit heureux, ſi tous les grands propriétaires ſuivoient l'exemple de celui-ci! Mais Paris abſorbe & les biens & les hommes: il dépouille, il envahit tout.

Le premier coup-d'œil du village lui préſenta l'image de l'aiſance & de la ſanté. Il entre dans un bâtiment ſimple & vaſte, dont la ſtructure a l'apparence d'un édifice public, & il y trouve une foule d'enfans, de femmes, de vieillards occupés à des travaux utiles. L'oiſiveté n'étoit permiſe qu'à l'extrême foibleſſe. L'enfance, preſque au

fortir du berceau, prenoit l'habitude & le goût du travail ; & la vieilleffe, au bord de la tombe, y exerçoit encore fes tremblantes mains. La faifon où la terre fe repofe raffembloit à l'atelier les hommes vigoureux ; & alors la navette, la fcie, & la hache donnoient aux productions de la nature une nouvelle valeur. Je ne m'étonne pas, dit Alcefte, que ce peuple foit exempt de vices & de befoins : il eft laborieux & fans ceffe occupé. Il demanda comment l'atelier s'étoit établi. Notre bon Seigneur, lui dit-on, en a fait les avances. C'étoit peu de chofe d'abord, & tout fe faifoit à fes rifques, à fes frais, & à fon profit ; mais après s'être bien affuré qu'il y avoit de l'avantage, il nous a cédé l'entreprife : il ne fe mêle plus que de la protéger ; & tous les ans il donne au village les inftrumens de quelqu'un de nos arts : c'eft le préfent qu'il fait à la première noce qui fe célèbre dans l'année. Je veux

voir cet homme-là, dit Alceſte, ſon caractère me convient.

Il s'avance dans le village, & il remarque une maiſon où l'on va & vient avec inquiétude. Il demande la cauſe de ces mouvemens; on lui dit que le chef de cette famille eſt à l'extrémité. Il entre; & il voit un vieillard qui d'un œil expirant, mais ſerein, ſemble dire adieu à ſes enfans, qui fondent en larmes autour de lui. Il diſtingue au milieu de la foule un homme attendri, mais moins affligé, qui les encourage & qui les conſole. A ſon habit ſimple & ſérieux, il le prend pour le Médecin du village. Monſieur, lui dit-il, ne vous étonnez pas de voir ici un inconnu. Ce n'eſt point une oiſive curioſité qui m'amène. Ces bonnes gens peuvent avoir beſoin de ſecours dans un moment ſi triſte; & je viens.... Monſieur, lui dit le Vicomte, mes payſans vous rendent grace: j'eſpère, tant que je vivrai, qu'ils n'au-

font besoin de personne ; & si l'argent pouvoit prolonger les jours d'un homme juste, ce digne père de famille seroit rendu à ses enfans. Ah ! Monsieur, dit Alceste en reconnoissant M. de Laval à ce langage, pardonnez une inquiétude que je ne devois point avoir. Je ne m'offense point, reprit M. de Laval, qu'on me dispute une bonne œuvre ; mais puis-je savoir qui vous êtes & ce qui vous amène ici ? Au nom d'Alceste, il se rappela ce censeur de l'humanité, dont la rigueur étoit connue ; mais sans en être intimidé, Monsieur, lui dit-il, je suis fort aise de vous avoir dans mon voisinage ; & si je puis vous être bon à quelque chose, je vous supplie de disposer de moi.

Alceste alla voir M. de Laval, & il en fut reçu avec cette honnêteté simple & sérieuse qui n'annonce ni le besoin, ni le désir de se lier. Voilà, dit-il, un homme qui ne se livre pas ; je

l'en eſtime davantage. Il félicita M. de Laval ſur les agrémens de ſa ſolitude. Vous venez vivre ici, lui dit-il, loin des hommes; & vous avez bien raiſon de les fuir! — Moi, Monſieur! je ne fuis point les hommes. Je n'ai ni la foibleſſe de les craindre, ni l'orgueil de les mépriſer, ni le malheur de les haïr. Cette réponſe tomboit ſi juſte, qu'Alceſte en fut déconcerté. Mais il voulut ſoutenir ſon début, & il commençoit la ſatire du monde. J'ai vécu dans le monde comme un autre, lui dit M. de Laval, & je n'ai pas vu qu'il fût ſi méchant. Il y a des vices & des vertus, du bien & du mal, je l'avoue; mais la nature eſt ainſi mêlée: il faut ſavoir s'en accommoder. Ma foi, dit Alceſte, dans ce mélange le bien eſt ſi peu de choſe, & le mal domine à tel point, que celui-ci étouffe l'autre. Eh! Monſieur, reprit le Vicomte, ſi l'on ſe paſſionnoit ſur le bien comme ſur le mal, qu'on mît la même chaleur

à le publier, & qu'il y eût des affiches pour les bons exemples, comme il y en a pour les mauvais, doutez-vous que le bien n'emportât la balance ? Mais la reconnoiſſance parle ſi bas, & la plainte déclame ſi haut, qu'on n'entend plus que la dernière. L'eſtime & l'amitié ſont communément modérées dans leurs éloges : elles imitent la modeſtie des gens de bien en les louant; au lieu que le reſſentiment & l'injure exagèrent tout à l'excès. Ainſi, l'on n'entrevoit le bien que par un milieu qui le diminue ; & l'on voit le mal à travers une vapeur qui le groſſit.

Monſieur, dit Alceſte au Vicomte, vous me faites déſirer de penſer comme vous ; & quand j'aurois pour moi la triſte vérité, votre erreur ſeroit préférable. — Aſſurément : l'humeur n'eſt bonne à rien. Le beau rôle à jouer pour un homme, que de ſe dépiter comme un enfant, & que d'aller ſeul dans un coin, bouder tout le monde ; &

pourquoi ? Pour les démêlés du cercle où l'on vit: comme ſi la nature entière étoit complice & reſponſable des torts dont nous ſommes bleſſés ! — Vous avez raiſon, dit Alceſte : il ſeroit injuſte de rendre les hommes ſolidaires ; mais combien de griefs n'a-t-on pas à leur reprocher en commun ? Croyez, Monſieur, que ma prévention a des motifs ſérieux & graves. Vous me rendrez juſtice quand vous me connoîtrez. Permettez-moi de vous voir ſouvent. Souvent, cela eſt difficile, dit le Vicomte : je ſuis fort occupé ; & ma fille & moi, nous avons nos études qui nous laiſſent peu de loiſirs ; mais quelquefois, ſi vous voulez, nous jouirons du voiſinage, à notre aiſe & ſans nous gêner : car le privilége de la campagne c'eſt de pouvoir être ſeul quand on veut.

Cet homme-ci eſt rare dans ſon eſpèce, diſoit Alceſte en s'en allant. Et ſa fille, qui nous écoutoit avec l'air d'une

d'une vénération ſi tendre pour ſon père ; cette fille, élevée ſous ſes yeux, accoutumée à une vie ſimple, à des mœurs pures, & à des plaiſirs innocens, ſera une femme eſtimable, ou je ſuis bien trompé ; à moins, reprit-il, qu'on ne l'égare dans ce Paris, où tout ſe perd.

Si l'on ſe peint la délicateſſe & le ſentiment perſonnifiés, on a l'idée de la beauté d'Urſule (c'étoit ainſi qu'on appeloit Mademoiſelle de Laval). Sa taille étoit celle que l'imagination donne à la plus jeune des Graces. Elle avoit dix-huit ans accomplis ; & à la fraîcheur, à la régularité de ſes charmes, on voyoit que la nature venoit d'y mettre la dernière main. Dans le calme, les lis de ſon teint dominoient ſur les roſes ; mais à la plus légère émotion de ſon ame, les roſes effaçoient les lis. C'étoit peu d'avoir le coloris des fleurs, ſa peau en avoit la fineſſe & ce duvet ſi doux, ſi velouté, que

rien encore n'avoit terni. Mais c'est dans les traits du visage d'Ursule que mille agrémens, variés sans cesse, se développoient successivement. Dans ses yeux, tantôt une langueur modeste, tantôt une timide sensibilité sembloit émaner de son ame & s'exprimer par ses regards ; tantôt une sévérité noble, & imposante avec douceur, en modéroit l'éclat touchant ; & l'on y voyoit dominer tour à tour la sévère décence, la craintive pudeur, la vive & tendre volupté. Sa voix & sa bouche étoient de celles qui embellissent tout ; ses lèvres ne pouvoient se remuer sans déceler de nouveaux attraits ; & lorsqu'elle daignoit sourire, son silence même étoit ingénieux. Rien de plus simple que sa parure, & rien de plus élégant. A la campagne, elle laissoit croître ses cheveux d'un blond cendré de la plus douce teinte, & des boucles que l'art ne tenoit point captives, flottoient autour de son cou

d'ivoire, & se rouloient sur son beau sein.

Le Misanthrope lui avoit trouvé l'air le plus honnête, & le maintien le plus décent. Ce seroit dommage, disoit-il, qu'elle tombât en de mauvaises mains : il y a de quoi faire une femme accomplie. En vérité, plus j'y pense, & plus je m'applaudis d'avoir son père pour voisin : c'est un homme droit, un galant homme : je ne lui crois pas l'esprit bien juste ; mais il a le cœur excellent.

Quelques jours après, M. de Laval, en se promenant, lui rendit sa visite ; & Alceste lui parla du plaisir qu'il devoit avoir à faire des heureux. C'est un bel exemple, ajouta-t-il, &, à la honte des hommes, un exemple bien rare ! Combien de gens plus riches & plus puissans que vous, ne font qu'un fardeau pour les peuples ! Je ne les excuse ni ne les blâme tous, répondit M. de Laval. Pour faire le bien, il faut

le pouvoir ; & quand on le peut, il faut savoir s'y prendre. Et ne croyez pas qu'il soit si facile de parvenir à l'opérer. Il ne suffit pas d'être assez habile ; il faut encore être assez heureux : il faut trouver à manier des esprits justes, sensés, dociles ; & l'on a souvent besoin de beaucoup d'adresse & de patience, pour amener le peuple, naturellement défiant & craintif, à ce qui lui est avantageux. Vraiment, dit Alceste, c'est l'excuse qu'on donne ; mais la croyez-vous bien solide ? & les obstacles que vous avez vaincus, ne peut-on pas aussi les vaincre ? J'ai été, dit M. de Laval, sollicité par l'occasion & secondé par les circonstances. Ce peuple, nouvellement conquis, se croyoit perdu sans ressource ; & dès que je lui ai tendu les bras, son désespoir l'y a précipité. A la merci d'une imposition arbitraire, il en avoit conçu tant d'effroi, qu'il aimoit mieux souffrir les vexations, que d'annoncer un

peu d'aiſance. Les frais de la levée aggravoient l'impôt ; ces bonnes gens en étoient excédés ; & la misère étoit l'aſile où les jetoit le découragement. En arrivant ici, j'y trouvai établie cette maxime déſolante & deſtructive des campagnes, *Plus nous travaillerons, plus nous ſerons foulés* Les hommes n'oſoient être laborieux, les femmes trembloient de devenir fécondes. Je remontai à la ſource du mal. Je m'adreſſai à l'homme prépoſé pour la perception du tribut. Monſieur, lui dis-je, mes vaſſaux gémiſſent ſous le poids des contraintes : je ne veux plus en entendre parler. Voyons ce qu'ils doivent encore de l'impoſition de l'année : je viens ici pour les acquitter. Monſieur, me répondit le Receveur, cela ne ſe peut pas. Pourquoi donc ? lui dis-je. — Ce n'eſt pas la règle. — Quoi ! la règle n'eſt-elle pas de payer au Roi le tribut qu'il demande ? de le payer au moins de frais poſſible, & avec le moins de délai ?

— Oui, dit-il, c'eſt le compte du Roi; mais ce n'eſt pas le mien. Et où en ſerois-je ſi l'on payoit comptant? Les frais ſont les droits de ma charge. A une ſi bonne raiſon je n'avois point de réplique; & ſans inſiſter, j'allai voir l'Intendant. Je vous demande deux graces, lui dis-je : l'une, qu'il me ſoit permis tous les ans de payer la taille pour mes vaſſaux; l'autre, que leur rôle n'éprouve que les variations de la taxe publique. J'obtins ce que je demandois.

Mes enfans, dis-je à mes payſans que j'aſſemblai à mon arrivée, je vous annonce que c'eſt dans mes mains que vous dépoſerez à l'avenir le juſte tribut que vous devez au Roi. Plus de vexations, plus de frais. Tous les dimanches, au banc de la paroiſſe, vos femmes viendront m'apporter leurs épargnes, & inſenſiblement vous ſerez acquittés. Travaillez, cultivez vos biens, faites-les valoir au centuple:

que la terre vous enrichiſſe ; vous n'en ſerez pas plus chargés : je vous en réponds, moi qui ſuis votre père. Ceux qui manqueront, je les aiderai ; & quelques journées de la morte ſaiſon, employées à mes travaux, me rembourſeront mes avances.

Ce plan fut agréé, & nous l'avons ſuivi. Nos ménagères ne manquent pas de m'apporter leur petite offrande. En la recevant, je les encourage, je leur parle de notre bon Roi ; elles s'en vont les larmes aux yeux : ainſi, j'ai fait un acte d'amour de ce qu'ils regardoient, avant moi, comme un acte de ſervitude.

Les corvées eurent leur tour ; & l'Intendant, qui les déteſtoit & qui ne ſavoit comment y remédier, fut enchanté du moyen que j'avois pris pour en exempter mon village.

Enfin, comme il y avoit ici bien du temps ſuperflu & des mains inutiles, j'ai établi l'atelier que vous avez pu voir. C'eſt le bien de la communauté ;

elle l'adminiſtre ſous mes yeux : chacun y travaille à la tâche; mais ce travail n'eſt pas aſſez payé pour détourner de celui des campagnes. Le cultivateur n'y emploie que le temps qui ſeroit perdu. Le profit qu'on en tire eſt un fonds qui s'emploie à contribuer à la milice & aux frais des travaux publics. Mais un avantage plus précieux de cet établiſſement, c'eſt d'avoir fait naître des hommes. Lorſque les enfans ſont à charge, on n'en fait qu'autant qu'on en peut nourrir ; mais dès qu'au ſortir du berceau, ils peuvent ſe nourrir eux-mêmes, la nature ſe livre à ſon attrait ſans réſerve & ſans inquiétude. On cherche des moyens de population ; il n'en eſt qu'un : c'eſt la ſubſiſtance, l'emploi des hommes. Comme ils ne naiſſent que pour vivre, il faut leur aſſurer de quoi vivre en naiſſant.

Rien de plus ſage que vos principes, rien de plus vertueux que vos

ſoins : mais avouez, reprit le Miſanthrope, que ce bien, tout important qu'il eſt, n'eſt pas d'une difficulté qui décourage ceux qui l'aiment, & que s'il y avoit des hommes comme vous... —Dites plutôt s'ils étoient placés. J'ai eu pour moi les circonſtances, & c'eſt de là que tout dépend. On voit le bien, on l'aime, on le veut ; mais les obſtacles naiſſent à chaque pas. Il n'en faut qu'un pour l'empêcher ; & au lieu d'un il s'en élève mille. J'étois ici fort à mon aiſe : pas un homme en crédit n'étoit intéreſſé au mal que j'avois à détruire ; & combien peu s'en eſt-il fallu que je n'aye pu y remédier ? Suppoſez qu'au lieu d'un Intendant traitable, il m'eût fallu voir, perſuader, fléchir un homme abſolu, jaloux de ſon pouvoir, entier dans ſes opinions, ou dominé par les conſeils de ſes prépoſés ſubalternes ; rien de tout ceci n'avoit lieu : on m'eût dit de ne pas m'en mêler, & de laiſſer aller les

choſes. Voilà comme la bonne volonté reſte ſouvent infructueuſe dans la plupart des gens de bien. Je ſais que vous n'y croyez guère ; mais il y a dans vos préventions plus d'humeur que vous ne penſez.

Alceſte vivement affecté de ce reproche, de la part d'un homme dont l'eſtime étoit pour lui d'un ſi grand prix, tâcha de ſe juſtifier. Il lui parla du procès qu'il avoit perdu, de la coquette qui l'avoit trahi, & de tous les ſujets de plainte qu'il croyoit avoir contre l'humanité.

Et en effet, lui dit le Vicomte, voilà bien de quoi ſe fâcher ! Vous allez choiſir entre mille femmes une étourdie, qui s'amuſe & qui vous joue, comme de raiſon ; vous prenez au plus grave cet amour dont elle fait un badinage ; à qui la faute ? & quand elle auroit tort, toutes les femmes lui reſſemblent-elles ? Quoi, parce qu'il y a des fripons parmi les hommes, en

ſommes-nous pour cela moins honnêtes gens vous & moi ? Dans l'individu qui vous nuit vous haïſſez l'eſpèce ! Il y a de l'humeur, mon voiſin, il y a de l'humeur, convenez-en.

Vous avez perdu un procès que vous croyiez juſte ; mais un plaideur, s'il eſt de bonne foi, ne croit-il pas toujours avoir la bonne cauſe ? Êtes-vous ſeul plus déſintéreſſé, plus infaillible que vos juges ? Et s'ils ont manqué de lumières, ſont-ils criminels pour cela ? Moi, Monſieur, quand je vois un homme ſe dévouer à un état qui a beaucoup de peines & très-peu d'agrémens, qui impoſe aux mœurs toute la gêne des plus auſtères bienſéances, qui demande une application ſans relâche, un recueillement ſans diſſipation, où le travail n'a aucun ſalaire, où la vertu même eſt preſque ſans éclat ; quand je les vois, environnés du luxe & des plaiſirs d'une ville opulente, vivre retirés, ſolitaires,

dans la frugalité, la ſimplicité, la modeſtie des premiers âges; je regarde comme un ſacrilége l'injure faite à leur équité. Or telle eſt la vie de la plupart des juges que vous accuſez ſi légèrement. Ce ne ſont pas quelques étourdis, que vous voyez voltiger dans le monde, qui règlent la balance des lois. En attendant qu'ils ſoient devenus ſages, ils ont du moins la pudeur de ſe taire devant des ſages conſommés. Ceux-ci ſe trompent quelquefois ſans doute, parce qu'ils ne ſont pas des anges; mais ils ſont moins hommes que nous; & je ne me perſuaderai jamais qu'un vieillard vénérable, qui dès le point du jour ſe traîne au palais d'un pas chancelant, y va commettre une injuſtice. Un compoſé auſſi bizarre, ſeroit un monſtre: il n'exiſte pas.

A l'égard de la Cour, il y a tant d'intérêts ſi compliqués & ſi puiſſans, qui ſe croiſent & ſe combattent, qu'il eſt naturel que les hommes y ſoient

plus passionnés & plus méchans qu'ailleurs. Mais ni vous ni moi n'avons passé par ces grandes épreuves de l'ambition & de l'envie ; & il n'a tenu peut-être qu'à très-peu de chose que nous n'ayons été, comme tant d'autres, de faux amis & d'indignes flatteurs. Croyez-moi, Monsieur, peu de gens ont le droit de faire la police du monde.

Tous les honnêtes gens ont ce droit-là, dit Alceste ; & s'ils venoient à se liguer, les méchans n'auroient pas, dans le monde, tant d'audace & tant de crédit. Quand cette ligue se formera, dit M. de Laval en s'en allant, nous nous y enrôlerons tous deux. Jusques-là, mon voisin, je vous conseille de faire sans bruit, dans votre petit coin, le plus de bien que vous pourrez, en prenant pour règle l'amour des hommes, & en réservant la haîne pour de tristes exceptions.

C'est bien dommage, dit Alceste quand M. de Laval fut parti, que la

bonté ſoit toujours accompagnée de foibleſſe, tandis que la méchanceté a tant de force & de vigueur ! C'eſt bien dommage, dit M. de Laval, que cet honnête homme ait pris un travers qui le rend inutile à lui-même & aux autres ! Il a de la droiture, il aime la vertu : mais la vertu n'eſt qu'une chimère, ſans l'amour de l'humanité. Ainſi, tous deux, en s'eſtimant, étoient mécontens l'un de l'autre.

Un incident aſſez ſingulier mit Alceſte encore plus mal à ſon aiſe avec M. de Laval. Le Baron de Blonzac, franc Gaſcon, homme d'honneur, mais avantageux, & Miſanthrope à ſa manière, avoit épouſé une Chanoineſſe de Remiremont, parente du Vicomte. Sa garniſon étoit en Lorraine. Il vint voir M. de Laval ; &, ſoit pour s'amuſer, ſoit pour corriger deux Miſanthropes l'un par l'autre, M. de Laval voulut les mettre aux priſes. Il envoya prier Alceſte à dîner.

Entre hommes, les propos de table roulent assez souvent sur la politique; & le Gascon, dès la soupe, se mit à fronder, & à boire d'autant. Je ne m'en cache point, disoit-il, j'ai pris le monde en aversion. Je voudrois être à deux mille lieues de mon pays, & à deux mille ans de mon siècle. C'est le pays des compères & des commères; c'est le siècle des passe-droits. L'intrigue & la faveur ont fait les parts, & n'ont oublié que le mérite. Qui fait sa cour obtient toutes les graces, & qui fait son devoir n'a rien. Moi, par exemple, qui n'ai jamais su que marcher où l'honneur m'appelle, & me battre comme un soldat, je suis connu de l'ennemi; mais au diable si le Ministre ni la Cour savent que j'existe. S'ils entendoient parler de moi, ils me prendroient pour un de mes aïeux; & quand on leur dira qu'un boulet de canon m'aura escamoté la tête, ils demanderont, je gage, s'il y avoit encore

des Blonzac. Que ne vous montrez-vous ? lui dit M. de Laval. Il ne faut pas se laisser oublier. — Eh ! vraiment, Monsieur le Vicomte, je me montre un jour de bataille. Est-ce à Paris que sont les drapeaux ?

Comme il parloit ainsi, on apporte à M. de Laval des lettres de Paris. Il demande à les lire, pour savoir, dit-il, s'il y a quelque chose de nouveau ; & l'une de ces lettres lui annonce que le commandement d'une citadelle, qu'il sollicitoit pour M. de Blonzac à son insçu, vient de lui être accordé. Tenez, lui dit-il, voilà qui vous regarde. Blonzac lut, tressaillit de joie, & vint embrasser le Vicomte. Mais après la sortie qu'il avoit faite, il n'osoit dire ce qui lui arrivoit. Alceste, croyant trouver en lui un second, ne manqua pas de le provoquer. Eh bien, dit-il, voilà un exemple des injustices qui me révoltent : un homme de naissance, un bon militaire, après avoir servi

l'Etat, reſte oublié, ſans récompenſe; & qu'on me diſe que tout va bien. Mais, reprit Blonzac, il faut être juſte: tout ne va pas auſſi mal qu'on le dit. Les récompenſes ſe font un peu attendre; mais elles viennent avec le temps. Ce n'eſt pas la faute du miniſtre, s'il y a plus de ſervices rendus qu'il n'y a de graces à répandre; & dans le fond il y fait ce qu'il peut. Alceſte fut un peu ſurpris de ce changement de langage, & du ton d'apologiſte que prit Blonzac le reſte du dîner. Çà, dit le Vicomte, pour vous mettre d'accord, buvons à la ſanté de M. le Commandant; & il publia ce qu'il venoit d'apprendre. Je demande pardon à Monſieur, dit Alceſte, d'avoir inſiſté ſur ſes plaintes: je ne ſavois pas les raiſons qu'il avoit de ſe rétracter. — Moi! dit Blonzac, je n'ai point de rancune, & je reviens comme un enfant. Vous voyez, reprit M. de Laval, qu'un Miſanthrope ſe ramène. Oui, replique Al-

çeſte avec vivacité, quand il règle ſes ſentimens ſur ſon intérêt perſonnel. Eh ! Monſieur, dit Blonzac, connoiſſez-vous quelqu'un qui ſe paſſionne pour ce qui ne le touche ni de près ni de loin? Tout ce qui intéreſſe l'humanité, reprit Alceſte, touche de près un homme vertueux; & ne doutez pas qu'il ne s'en trouve d'aſſez amis de l'ordre pour haïr le mal comme mal, ſans aucun rapport à eux-mêmes. Je le croirai, répliqua le Gaſcon, quand je verrai quelqu'un s'inquiéter de ce qui ſe paſſe à la Chine: mais tant qu'on ne s'affligera que du mal dont on ſe reſſent, ou dont on peut ſe reſſentir, je croirai qu'on penſe à ſoi-même, en ayant l'air de s'occuper des autres. Pour moi, je ſuis de bonne foi: je ne me ſuis jamais donné pour l'avocat des mécontens. C'eſt à chacun à plaider ſa cauſe. Je me ſuis plaint quand j'avois à me plaindre; je fais ma paix avec le monde, ſi-tôt que j'ai à m'en louer.

Autant la ſcène de Blonzac avoit impatienté Alceſte, autant elle avoit réjoui M. de Laval & ſa fille. Voilà, diſoient-ils, une bonne leçon qu'a reçue notre Miſanthrope.

Soit confuſion, ſoit ménagement, il fut quelques jours ſans les voir. Il revint pourtant une après-midi. Le Vicomte étoit au village : ce fut Mademoiſelle de Laval qui le reçut ; & en ſe voyant ſeul avec elle, il lui prit un ſaiſiſſement qu'il eut peine à diſſimuler.

Nous n'avons pas eu l'honneur de vous voir, lui dit-elle, depuis la viſite de M. de Blonzac : que dites-vous de ce perſonnage ? — Mais c'eſt un homme comme un autre. — Pas tant comme un autre : il parle à cœur ouvert, il dit ce que les autres cachent ; & cette franchiſe fait, ce me ſemble, un caractère aſſez ſingulier. — Oui, Mademoiſelle, la franchiſe eſt rare ; & je ſuis bien aiſe de voir qu'à votre

âge vous en êtes persuadée. Vous aurez souvent besoin de vous en souvenir, je vous en avertis. Ah ! dans quel monde vous allez tomber ! M. le Vicomte l'excuse de son mieux ; sa belle ame fait au reste des hommes l'honneur d'en juger d'après elle ; mais si vous saviez combien la plupart sont dangereux & haïssables ! Vous, par exemple, dit Ursule en souriant, vous avez bien à vous en plaindre, n'est-ce pas ? — Epargnez-moi de grace, & ne m'attribuez pas les personnalités de M. de Blonzac. Je pense comme lui à certains égards ; mais nos motifs ne sont pas les mêmes. — Je le crois ; mais expliquez-moi ce que je ne puis concevoir. Le vice & la vertu, m'a-t-on dit, ne sont que des rapports. L'un est vice, parce qu'il nuit aux hommes ; l'autre est vertu, par le bien qu'elle fait. — Précisément. — Haïr le vice, aimer la vertu, ce n'est donc que s'intéresser aux hommes ; & pour

s'y intéreſſer, il faut les aimer. Comment pouvez-vous à la fois vous y intéreſſer & les haïr? — Je m'intéreſſe aux gens de bien, que j'aime; & je déteſte les méchans, qui nuiſent aux gens de bien : mais les gens de bien ſont en petit nombre; & le monde eſt plein de méchans. — Nous y voilà. Votre haîne au moins ne s'étend pas ſur tous les hommes. Mais croyez-vous que ceux que vous aimez ſoient par-tout en ſi petit nombre? Faiſons enſemble un voyage en idée. Le voulez-vous bien? — Aſſurément. — D'abord, dans les campagnes, n'êtes-vous pas perſuadé qu'il y a des mœurs, & ſinon des vertus, au moins de la ſimplicité, de la bonté, de l'innocence? — Il y a auſſi communément de la défiance & de la ruſe. — Hélas! je conçois aiſément ce que mon père a dit plus d'une fois, que la ruſe & la défiance ſont le partage de la foibleſſe. On les trouve dans les

villageois, comme dans les femmes & dans les enfans. Ils ont tout à craindre: ils s'échappent, ils se défendent comme ils peuvent; & c'est le même instinct qu'on remarque dans la plupart des animaux. Oui, dit Alceste; & cela même fait la satire des animaux cruels & ravissans dont ils ont à se garantir. — Je vous entends; mais nous ne parlons que du peuple des campagnes; & vous avouerez avec moi qu'il est plus digne de pitié que de haîne. — Oh! j'en conviens. — Passons aux villes; & prenons pour exemple Paris. — Dieu! quel exemple vous choisissez! — Eh bien, même dans ce Paris, le peuple est bon: mon père le fréquente; il va souvent dans ces réduits obscurs, où de pauvres familles entassées gémissent dans le besoin; il dit qu'il y trouve une pudeur, une patience, une honnêteté, quelquefois même une noblesse de sentimens qui l'attendrit & qui l'étonne. — Et c'est-

là ce qui doit révolter contre ce monde impitoyable, qui délaisse la vertu souffrante, & qui environne avec respect le vice heureux & insolent. — N'allons pas si vîte : nous en sommes au peuple. En général, convenez qu'il est bon, docile, officieux, honnête, & que sa bonne foi lui donne une confiance dont on abuse bien souvent. — Oh très-souvent! — Vous aimez donc le peuple ? & par-tout le peuple fait le plus grand nombre. — Il n'est pas le même par-tout. — Nous ne parlons que de notre patrie : c'est avec elle, quant à présent, que je veux vous réconcilier. Venons au grand monde; & dites-moi d'abord si mon père m'en a imposé, quand il m'a peint les mœurs des femmes. Comme leurs devoirs, dit-il, se renferment dans l'intérieur d'une vie privée, leurs vertus n'ont rien de saillant : il n'y a que leurs vices qui éclatent ; & la folie d'une seule fait plus de bruit que la

ſageſſe de mille autres. Ainſi, le mal eſt en évidence, & le bien reſte enſeveli. Mon père ajoute, qu'un moment de foibleſſe, une imprudence perd une femme, & que cette tache a quelquefois terni mille excellentes qualités. Il avoue enfin que le vice qu'on reproche le plus aux femmes, & qui leur fait le plus de tort, ne nuit guère qu'à elles ſeules, & qu'il n'y a pas de quoi les haïr. Du reſte, que nous reprochez-vous ? un peu de fauſſeté ? mais elle eſt toute en agrément. Inſtruites dès l'enfance à chercher à vous plaire, nous n'avons ſoin de vous cacher que ce qui ne vous plairoit pas. Si nous nous déguiſons, ce n'eſt que ſous des traits que vous aimez mieux que les nôtres. Et ſavez-vous que rien n'eſt plus gênant, que rien n'eſt plus humiliant pour nous ? Je ſuis jeune ; mais je ſens bien que le plus bel acte de notre liberté, c'eſt de nous montrer telles que nous ſommes ; que trahir

ſon ame & ſe déſavouer, c'eſt de tous les actes de ſervitude, celui qui dégrade le plus; & qu'il faut faire à l'amour de ſoi-même la plus pénible violence, pour s'avilir juſqu'au menſonge & juſqu'à la diſſimulation? Voilà en quoi je trouve qu'une femme eſt eſclave; & c'eſt un joug qu'on nous a impoſé. —Si toutes les femmes penſoient auſſi noblement que vous, belle Urſule, elles ne ſe feroient pas ſi légèrement, & de gaieté de cœur, un jeu de nous tromper. —Si elles vous trompent, c'eſt votre faute. Vous êtes pour nous comme des Rois: perſuadez-nous bien que vous n'aimez rien tant que la vérité, qu'elle ſeule vous plaît, qu'elle ſeule vous intéreſſe; & nous vous la dirons toujours. Quelle eſt l'ambition d'une femme? D'être aimable & d'être aimée. Eh bien, écrivez ſur la pomme, *A la plus ſincère*; toutes ſe la diſputeront par le naturel & la ſimplicité. Mais vous avez écrit, *A la plus ſédui-*

fante ; & c'eſt à qui vous ſéduira le mieux. Quant à nos jalouſies, à nos petites haînes, à nos caquets, à nos tracaſſeries, tout cela n'eſt qu'amuſant pour vous ; & vous conviendrez que vos guerres ſont de toute autre conſéquence. Il n'y a donc plus que la frivolité de nos goûts & de nos humeurs : mais quand il vous plaira, nous ſerons plus ſolides ; & peut-être même y a-t-il bien des femmes qui ont ſaiſi, comme à la dérobée, des lumières & des principes que l'uſage leur envioit. Vous en êtes la preuve, lui dit Alceſte, vous, dont l'ame eſt ſi fort audeſſus de votre ſexe & de votre âge. — Je ſuis jeune, reprit Urſule, & j'ai droit à votre indulgence ; mais ce n'eſt pas de moi qu'il s'agit, c'eſt du monde que vous fuyez, que vous haïſſez, ſans bien ſavoir pourquoi. J'ai eſſayé l'apologie des femmes ; je laiſſe à mon père le ſoin d'achever celle des hommes ; mais je vous préviens qu'en me fai-

ſant le tableau de leur ſociété, il m'a ſouvent dit qu'il y avoit preſque auſſi peu de cœurs pervers que d'ames héroïques, & que le grand nombre étoit composé de gens foibles, de bonnes gens, qui ne demandoient que paix & aiſe. — Oui, paix & aiſe, chacun pour ſoi, & aux dépens de qui il appartient. Le monde, Mademoiſelle, n'eſt composé que de dupes & de fripons : or perſonne ne veut être dupe ; & pour ne parler que de ce qui vous touche, je vous annonce que tout ce qu'il y a dans Paris d'hommes oiſifs & dans l'âge de plaire, n'eſt occupé, du matin au ſoir, qu'à tendre des piéges aux femmes. Bon ! dit Urſule ; elles le ſavent, & mon père eſt perſuadé que ce combat de galanterie d'un côté, & de coquetterie de l'autre, n'eſt qu'un jeu dont on eſt convenu. Se met qui veut de la partie : celles qui n'aiment pas le jeu, n'ont qu'à ſe tenir dans leur coin ; & rien, dit-il, n'eſt

moins en péril que la vertu, quand elle eſt ſincère. — Vous le croyez? — Je le crois ſi bien, que ſi jamais je ceſſe d'être ſage, je vous déclare d'avance que je l'aurai bien voulu. — Sans doute on le veut, mais on le veut ſéduite par un enchanteur qui vous le fait vouloir. — C'eſt encore une excuſe à laquelle dès à préſent je renonce : je n'ai pas foi aux enchantemens.

Ils en étoient là quand M. de Laval arriva de la promenade. Mon père, que dites-vous d'Alceſte? continua Urſule ; il veut que je tremble d'être expoſée dans le monde à la ſéduction des hommes. Mais, dit le père, il faut s'en défier : je ne te crois pas infaillible. — Non, mais vous le ferez pour moi ; & ſi vous me perdez de vue, vous ſavez ce que vous m'avez promis. — Je tâcherai de te tenir parole. — Puis-je être de la confidence? demanda Alceſte d'un air timide. Il n'y

a pas de myſtère, reprit Urſule. Mon pere a eu la bonté de m'inſtruire de mes devoirs; & s'il pouvoit me guider ſans ceſſe, je ſerois bien ſûre de ne pas m'égarer : ſi je m'oubliois, il ne m'oublieroit pas : accoutumé à lire dans mon ame, il en régleroit tous les mouvemens: mais comme il n'aura pas toujours les yeux ſur moi, il m'a promis un autre guide, un époux qui ſoit ſon ami & le mien, & qui me tienne lieu d'un père. — Ajoute encore, & d'un amant ; car il faut de l'amour à une jeune femme. Je veux que tu ſois ſage, mais que tu ſois heureuſe; & ſi j'avois eu l'imprudence de te donner un mari qui ne t'aimât point, ou qui n'eût pas ſu te plaire, je n'aurois plus le droit de trouver mauvais que l'envie de goûter le plus grand des biens, celui d'aimer & d'être aimée, te fît oublier mes leçons.

Alceſte s'en alla charmé de la ſageſſe d'un ſi bon père, & plus encore

de la candeur, de l'honnêteté de sa fille. On a distingué, disoit-il, l'âge d'innocence & l'âge de raison; mais dans cet heureux naturel l'innocence & la raison s'unissent. Son ame s'épure en s'éclairant. Ah! s'il y avoit encore un homme digne de cultiver des dons si précieux, quelle source de jouissances délicieuses pour lui! Il n'y a que ce monde rempli d'écueils, dont il faudroit la tenir éloignée. Mais si elle aimoit, que feroit-il pour elle? Un époux vertueux & tendre lui suffiroit, lui tiendroit lieu de tout. J'ose croire qu'à vingt-cinq ans j'étois l'homme qui lui convenoit.... A vingt-cinq ans! & que savois-je alors? m'amuser, m'égarer moi-même. Etois-je en état de remplir la place d'un père sage & vigilant? Je l'aurois aimée comme un fou; mais quelle confiance lui aurois-je inspirée? Ce n'est peut-être pas trop encore de quinze ans de plus d'expérience. Mais de dix-

huit à quarante ans, l'intervalle eſt effrayant pour elle. Il n'y a pas moyen d'y penſer.

Il y penſa toute la nuit; le lendemain il ne fit autre choſe; & le jour ſuivant, à ſon réveil, la première idée qui s'offrit à lui, fut celle de ſon aimable Urſule. Ah ! quel malheur, diſoit-il, quel malheur, ſi elle prenoit les vices du monde ! Son ame eſt pure comme ſa beauté. Quelle douceur dans le caractère ! quelle touchante ſimplicité dans les mœurs & dans ſe langage ! On parle d'éloquence; en eſt-il de plus vraie ? Il lui étoit impoſſible de me convaincre, mais elle m'a perſuadé. J'ai déſiré de penſer comme elle; j'aurois voulu que l'illuſion qu'elle me faiſoit ne ſe fût jamais diſſipée. Que n'ai-je ſur elle, ou plutôt ſur ſon père, ce doux empire qu'elle a ſur moi ! Je les engagerois à vivre ici, dans la ſimplicité des mœurs de la nature. Et quel beſoin aurions-nous

du monde ? Ah ! trois cœurs bien unis, deux amans & un père, n'ont-ils pas, dans l'intimité d'une tendreſſe mutuelle, de quoi ſe rendre pleinement heureux ?

Sur le ſoir, en ſe promenant, ſes pas ſe tournèrent comme d'eux-mêmes vers les jardins de M. de Laval. Il le trouva la ſerpette à la main, au milieu de ſes eſpaliers. Avouez, lui dit-il, que ces plaiſirs tranquilles valent bien les plaiſirs bruyans que l'on goûte, ou que l'on croit goûter à Paris. Chaque choſe a ſa ſaiſon, répondit le Vicomte. J'aime la campagne tant qu'elle eſt vivante ; je ſuis inutile à Paris, & mon village a beſoin de moi ; j'y jouis de moi-même & du bien que j'y fais ; ma fille s'y plaît & s'y amuſe : voilà ce qui m'attire & me retient ici. Ne croyez pas du reſte que je vive ſeul. Notre petite ville de Bruyeres eſt remplie d'honnêtes gens qui aiment les Lettres & qui les cultivent. En aucun lieu du monde on

on n'a des mœurs plus douces. On y est poli avec franchise; on y est simple, mais cultivé. La candeur, la droiture, & la gaieté sont le caractère de ce peuple aimable : il est social, humain, bienfaisant. L'hospitalité est une vertu que le père y transmet à son fils. Les femmes y sont spirituelles & vertueuses ; & la société, embellie par elles, unit les charmes de la décence aux agrémens de la liberté. Mais en jouissant d'un si doux commerce, je ne laisse pas d'aimer encore Paris ; & si l'amitié, l'amour des Lettres, des liaisons que je chéris, ne m'y rappelloient pas, le seul attrait de la variété m'y rameneroit tous les ans. Les plaisirs les plus vifs languissent à la longue, & les plus doux deviennent insipides, pour qui ne sait pas les varier. Je conçois pourtant bien, dit le Misanthrope, comment une société peu nombreuse, intimement liée, avec de l'aisance & de la vertu, se tiendroit lieu de tout

à elle-meme ; & si un parti convenable à Mademoiselle de Laval n'avoit d'autre inconvénient que de la fixer à la campagne, je suis persuadé que vous-même... Eh ! vraiment, dit M. de Laval, si ma fille y pouvoit être heureuse, je ferois mon bonheur du sien : cela n'est pas douteux. Il y a cinquante ans que je vis pour moi ; il est bien temps que je vive pour elle. Mais nous n'en sommes pas réduits là. Ma fille aime Paris ; & je suis assez riche pour l'y établir décemment.

C'étoit en dire assez pour Alceste ; & de peur de se dévoiler, il remit l'entretien sur le jardinage, en demandant à M. de Laval s'il ne cultivoit pas des fleurs ? Elles passent trop vîte, répondit le Vicomte. Le plaisir & le regret se touchent, & l'idée de la destruction mêle je ne sais quoi de triste au sentiment de la jouissance : en un mot, j'ai plus de chagrin de voir un

rosier dépouillé, que de joie à le voir fleuri. La culture du potager a un intérêt plus gradué, plus soutenu, &, s'il faut le dire, plus satisfaisant; car il se termine à l'utile. Tandis que l'art s'exerce & se fatigue à varier les scènes du jardin fleuriste, la nature change elle-même les décorations du potager. Combien ces pêchers, par exemple, ont éprouvé de métamorphoses, depuis la pointe des feuilles jusqu'à la pleine maturité des fruits! Mon voisin, parlez-moi des plaisirs qui s'économisent & qui se prolongent. Ceux qui, comme les fleurs, n'ont qu'un jour, coûtent trop à renouveler.

Instruit des dispositions du père, Alceste voulut pressentir celles de sa fille; & il lui fut aisé d'avoir avec elle un entretien particulier. Plus je pénètre, lui dit-il, dans le cœur de votre père, plus je l'admire & le chéris. Tant mieux, dit Ursule: son exemple

adoucira vos mœurs; il vous réconciliera avec ses semblables. — Ses semblables! Ah! qu'il en est peu! C'est pour lui sans doute une faveur du Ciel d'avoir une fille comme vous, belle Ursule; mais c'est un bonheur aussi rare d'avoir un père comme lui. Puisse l'époux que Dieu vous destine être digne de l'un & de l'autre! Faites des vœux, dit-elle en souriant, pour qu'il ne soit pas Misantrhope: les hommes de ce caractère sont trop difficiles à corriger. Aimeriez-vous mieux, dit Alceste, un de ces hommes froids & légers que tout amuse & que rien n'intéresse; un de ces hommes foibles & faciles que la mode plie & façonne à son gré, qui sont de cire pour les mœurs du temps, & dont l'usage est la loi suprême? Un Misanthrope aime peu de monde; mais quand il aime, il aime bien. — Oui, je sens qu'une telle conquête est flatteuse pour la vanité; mais je suis bonne, & je ne

fuis pas vaine. Je ne veux trouver, dans un cœur tout à moi, ni de l'aigreur, ni de l'amertume; je veux pouvoir lui communiquer la douceur de mon caractère, & ce fentiment de bienveillance univerfelle qui me fait voir les hommes & les chofes du côté le plus confolant. Je ne faurois paffer ma vie à aimer un homme qui pafferoit la fienne à haïr. — Ce que vous me dites-là n'eft pas obligeant ; car on m'accufe d'être Mifanthrope. — Auffi eft-ce d'après vous-même & d'après vous feul que j'ai pris l'idée de ce caractère : car l'humeur de M. de Blonzac n'étoit qu'un bouderie ; & vous avez vu combien peu de chofe il a fallu pour le ramener : mais une haîne de l'humanité, réfléchie & fondée en principes, eft une chofe épouvantable ; & c'eft ce que vous annoncez. Je fuis perfuadée que votre averfion pour le monde n'eft qu'un travers, un excès de vertu : vous n'êtes pas mé-

chant, vous êtes difficile; & je vous crois auſſi peu indulgent pour vous-même que pour autrui : mais cette probité trop ſévère & trop impatiente vous rend inſociable; & vous m'avouerez qu'un mari de cette humeur-là ne ſeroit pas amuſant. — Vous voulez donc qu'un mari vous amuſe? — Et qu'il s'amuſe, reprit-elle, des mêmes choſes que moi; car ſi le mariage eſt une ſociété de peines, il faut que ce ſoit, en revanche, une ſociété de plaiſirs.

Rien de plus clair & de plus poſitif, ſe dit Alceſte après leur entretien : elle ne m'auroit pas dit plus nettement ſa penſée, quand elle auroit deviné la mienne. Voilà pour moi & pour mes pareils un congé expédié d'avance. Auſſi de quoi vais-je m'aviſer? J'ai quarante ans, je ſuis libre & tranquille; il ne tient qu'à moi d'être heureux .... Heureux! & puis-je l'être ſeul, avec une ame ſi ſenſible!

Je fuis les hommes ! ah ! c'étoit les femmes, les jolies femmes qu'il falloit fuir. Je croyois les connoître assez pour n'avoir plus à les craindre ; mais qui peut s'attendre à ce qui m'arrive ? Il faut, pour mon malheur, qu'au fond d'une province je trouve la beauté, la jeunesse, les graces, la sagesse, la vertu même, réunies dans un même objet. Il semble que l'amour me poursuive, & qu'il ait fait exprès cette enfant pour me confondre & pour me désoler. Et comme elle s'y prend pour troubler mon repos ! Je déteste les airs ; rien de plus simple qu'elle : je méprise la coquetterie ; elle ne songe pas même à plaire : j'aime, j'adore la candeur ; son ame se montre toute nue : elle me dit à moi-même, en face, les plus cruelles vérités. Que feroit-elle de plus, si elle avoit résolu de me tourner la tête ? Elle est bien jeune ; elle changera : répandue dans ce monde qu'elle aime, elle en prendra bientôt les mœurs ; &

il eſt à croire qu'elle finira par être une femme comme une autre .... Il eſt à croire ! ah ! je ne le crois pas ; & ſi je le croyois, je ſerois trop injuſte. Elle fera le bonheur & la gloire de ſon époux, s'il eſt digne d'elle. Et moi, je vivrai ſeul, détaché de tout, dans l'abandon & le néant ; car, il faut l'avouer, l'ame eſt anéantie ſi-tôt qu'elle n'aime plus rien. Que dis-je ? hélas ! ſi je n'aimois plus, ce repos, ce ſommeil de l'ame feroit-il effrayant pour moi ? Flatteuſe idée d'un plus grand bien, c'eſt toi, c'eſt toi qui me fais ſentir le vide & l'ennui de moi-même. Ah ! pour chérir toujours ma ſolitude, il eût fallu n'en jamais ſortir.

Ces réflexions & ces combats le plongèrent dans une triſteſſe qu'il crut devoir enſevelir. Huit jours écoulés, le Vicomte, ſurpris de ne pas le revoir, envoya ſavoir s'il n'étoit point malade. Alceſte répondit qu'en effet il n'étoit pas bien depuis quelque temps. L'ame

fenſible d'Urſule fut affectée de cette réponſe. Elle avoit eu depuis ſon abſence quelque ſoupçon de la vérité ; elle en fut plus perſuadée, & ſe reprocha de l'avoir affligé. Allons le voir, lui dit le Vicomte : ſon état me fait pitié. Ah ! ma fille, la triſte & pénible réſolution que celle de vivre ſeul, & de ſe ſuffire à ſoi-même ! L'homme eſt trop foible pour la ſoutenir.

Lorſqu'Alceſte vit Mademoiſelle de Laval entrer chez lui pour la première fois, il lui ſembla que ſa demeure ſe transformoit en un temple. Il fut ſaiſi de joie & de reſpect ; mais l'impreſſion de la triſteſſe altéroit encore tous ſes traits. Qu'eſt-ce donc, Alceſte ? lui dit M. de Laval : je vous trouve affligé ; & vous prenez ce moment pour me fuir ! Nous croyez-vous de ces gens qui n'aiment pas les viſages triſtes, & qu'il faut toujours aborder en riant ? Quand vous ſerez tranquille & ſatisfait, reſtez chez vous, à la bonne heure ;

mais quand vous avez quelque peine, c'eſt avec moi qu'il faut venir ou vous plaindre, ou vous conſoler. Alceſte attendri l'écoutoit & l'admiroit en ſilence. Oui, lui dit-il, je ſuis frappé d'une idée qui me pourſuit & qui m'afflige : je ne veux ni ne dois vous le diſſimuler. Le ciel m'eſt témoin qu'après avoir renoncé au monde, je ne regrettois rien, quand je vous ai connu. Depuis, je ſens que je me livre à la douceur de votre commerce; que mon ame s'attache à vous par tous les liens de l'eſtime & de l'amitié ; & que, lorſqu'il faudra les rompre, hélas ! peut-être pour jamais, cette retraite, que j'aurois chérie, ne ſera plus qu'un tombeau pour moi. Ma réſolution eſt donc priſe, de ne pas attendre que le charme d'une liaiſon ſi douce achève de me rendre odieuſe la ſolitude où je dois vivre ; & en vous révérant, en vous aimant l'un & l'autre, comme deux êtres dont la nature doit s'honorer, & dont le

monde n'eſt pas digne, je vous ſupplie de permettre que je vous diſe un éternel adieu. Alors prenant les mains du Vicomte, & les baiſant avec reſpect, il les arroſa de ſes larmes. Je ne vous verrai plus, Monſieur, ajouta-t-il; mais je vous chérirai toujours.

Vous êtes fou, lui dit M. de Laval: & qui nous empêche de vivre enſemble, ſi ma ſociété vous convient? Vous avez pris le monde en averſion: c'eſt un travers; mais je vous le paſſe: je n'en ſuis pas moins perſuadé que vous avez le cœur bon; & quoique nos caractères ne ſoient pas les mêmes, je n'y vois rien d'incompatible, peut-être même ſe reſſemblent-ils plus que vous n'imaginez. Pourquoi donc prendre une réſolution qui vous afflige & qui m'affligeroit? Vous prévoyez avec douleur le moment de nous ſéparer; il ne tient qu'à vous de nous ſuivre. Rien de plus facile que de vivre à Paris, libre, iſolé, détaché du monde. Ma

ſociété n'eſt point tumultueuſe : elle ſera la vôtre ; & je vous promets de ne vous faire voir que des gens que vous eſtimerez. Vos bontés me pénètrent, lui dit Alceſte ; & je ſens tout ce que je dois à des ſoins ſi compâtiſſans. Il n'y a rien dans tout cela que de très-ſimple, reprit le Vicomte : tel que vous êtes, vous me convenez : je vous eſtime, je vous plains ; & ſi je vous livre à votre mélancolie, vous êtes un homme perdu. Ce ſeroit dommage ; & l'état où vous êtes ne me permet pas de vous abandonner. Dans un mois je quitte la campagne : j'ai une place à vous donner ; &, ſoit à titre d'amitié, ſoit à titre de reconnoiſſance, j'exige que vous l'acceptiez. Ah ! dit Alceſte, que ne m'eſt-il poſſible ! Avez-vous, lui demanda le Vicomte, quelque obſtacle qui vous arrête ? Si votre fortune étoit dérangée, je me flatte que vous n'êtes pas homme à rougir de me l'avouer. Non, dit Al-

ceſte, je ſuis plus riche qu'un garçon n'a beſoin de l'être. J'ai dix mille écus de rente, & je ne dois rien. Mais un motif plus ſérieux me retient ici : je vous en ferai juge. — Venez donc ſouper avec nous, & j'acheverai, ſi je puis, de diſſiper tous ces nuages.

Vous vous faites une hydre, lui dit-il en chemin, de ce que vous avez vu de vicieux & de méchant dans le monde. Voulez-vous éprouver à quoi ſe réduit cette claſſe d'hommes qui vous effraye ? faites-en ce ſoir avec moi une liſte ; & je vous défie de nommer cent perſonnes que vous ayez droit de haïr. — O Ciel ! j'en nommerois mille. — Nous allons voir. Souvenez-vous ſeulement d'être juſte, & de bien établir vos griefs. — Vraiment, ce n'eſt pas ſur des faits articulés que je les juge, mais ſur la maſſe de leurs mœurs. C'eſt, par exemple, l'orgueil que je condamne dans les uns, c'eſt la baſſeſſe dans les autres. Je leur re-

proche l'abus des richesses, du crédit, de l'autorité, un amour exclusif d'eux-mêmes, une insensibilité cruelle pour les malheurs & les besoins d'autrui ; & quoique ces vices de toute la vie n'aient pas des traits assez marqués pour exclure formellement un homme du nombre des honnêtes gens, ils m'autorisent à le bannir du nombre de ceux que j'estime & que j'aime. Dès qu'on se jette dans le vague, dit le Vicomte, on déclame tant que l'on veut ; mais on s'expose à être injuste. Notre estime est un bien dont nous ne sommes que dépositaires, & qui appartient de droit à celui qui en est digne : notre mépris est une peine qu'il dépend de nous d'infliger, mais non pas selon nos caprices ; & chacun de nous, en jugeant son semblable, lui doit l'examen qu'il exigeroit, si c'étoit lui qu'on alloit juger : car en fait de mœurs, la censure publique est un tribunal où nous siégeons tous, mais où nous sommes tous

cités : or qui de nous consent qu'on l'y accuse sur de vagues présomptions, & qu'on l'y condamne sans preuve ? Consultez-vous, & voyez en vous-même si vous observez bien la première des lois.

Alceste marchoit les yeux baissés, & soupiroit profondément. Vous avez dans l'ame, lui dit le Vicomte, quelque plaie profonde à laquelle je n'atteins pas. Je ne combats que vos opinions ; & c'est peut-être à vos sentimens qu'il est besoin d'apporter remède.

A ces mots, ils arrivent au château de Laval ; &, soit pénétration, soit ménagement, Ursule s'éloigne & les laisse ensemble.

Monsieur, dit Alceste au Vicomte, je vais vous parler comme à un ami de vingt ans : vos bontés m'y engagent, & mon devoir m'y oblige. Il n'est que trop vrai qu'il faut que je renonce à ce qui faisoit la consolation & le charme

de ma vie, au plaisir de vous voir & de vivre avec vous. Un autre useroit de détour, & rougiroit de rompre le silence; mais je ne vois rien dans mon malheur que je doive dissimuler. Je n'ai pu voir avec indifférence ce que la nature a formé de plus accompli: je l'avoue au père d'Ursule, & je le supplie de l'oublier, après avoir reçu mes adieux. Comment, dit le Vicomte, c'est-là ce grand mystère? Eh bien, voyons; vous êtes amoureux: y a-t-il de quoi vous désoler? Ah! je voudrois bien l'être encore, & loin d'en rougir, je m'en glorifierois. Allons, il faut tâcher de plaire, être bien tendre, bien complaisant: on est encore aimable à votre âge: peut-être serez-vous aimé. — Ah! Monsieur, vous ne m'entendez pas. — Pardonnez-moi, je crois vous entendre: n'est-ce pas d'Ursule que vous êtes épris? — Hélas! oui, Monsieur. — Eh bien, qui vous empêche d'essayer

ſayer au moins ſi ſon cœur ſera touché des ſentimens du vôtre ? — Quoi, Monſieur, vous m'autoriſez . . . . . — Pourquoi non ? vous me croyez bien difficile ! Vous avez de la naiſſance, une fortune honnête ; & ſi ma fille y conſent, je ne vois pas ce qui peut m'arriver de mieux. Alceſte tomba confondu aux genoux du Vicomte. Vos bontés m'accablent, lui dit-il, Monſieur, mais elles me ſont inutiles. Mademoiſelle de Laval m'a déclaré qu'un Miſanthrope lui étoit odieux ; & c'eſt l'idée qu'elle a de mon caractère. — Qu'à cela ne tienne : vous en changerez. — Je ne ſaurois m'abaiſſer à feindre. — Vous ne feindrez point ; ce ſera tout de bon que vous vous réconcilierez avec les hommes. Vous ne ſerez pas le premier ours que les femmes auront apprivoiſé.

Le ſoupé ſervi, on ſe mit à table ; & jamais M. de Laval n'avoit été de ſi belle humeur. Allons, mon voiſin,

difoit-il, égayez-vous : rien n'embellit comme la joie. Alcefte encouragé s'anima : il fit l'éloge le plus touchant du commerce intime des ames qu'unit le goût du bien, l'amour du vrai, le fentiment du jufte & de l'honnête. Quel attrait, difoit-il, n'ont-elles pas l'une pour l'autre ! avec quelle effufion elles fe communiquent ! quel accord & quelle harmonie elles forment en s'uniffant ! Je ne trouve ici que deux de mes femblables ; eh bien, c'eft le monde pour moi. Mon ame eft pleine ; je fouhaiterois pouvoir fixer mon exiftence dans cet état délicieux, ou que ma vie fût une chaîne d'inftans pareils à celui-ci. Je gage, reprit le Vicomte, que fi le ciel vous prenoit au mot, vous feriez fâché de n'avoir pas demandé davantage. — Je l'avoue ; & fi j'étois digne de former encore un défir.... — Ne l'ai-je pas dit ? voilà l'homme ; il a toujours à défirer. Nous fommes trois ;

il n'y a pas un de nous qui ne souhaite quelque chose. Qu'en dis-tu, ma fille ? Pour moi, je l'avoue, je demande au ciel avec ardeur un mari que tu aimes, & qui te rende heureuse. Je lui demande aussi, dit-elle, un mari qui m'aide à vous rendre heureux. — Et vous, Alceste ? — Et moi, si je l'osois, je demanderois à être ce mari. — Voilà trois vœux, dit M. de Laval, qui pourroient bien n'en faire qu'un.

J'ai déjà laissé entrevoir qu'Ursule avoit conçu pour Alceste de l'estime & de la bienveillance : le soin qu'elle avoit pris d'adoucir son humeur, l'annonçoit ; mais ce ne fut que dans ce moment qu'elle sentit combien ce caractère, qu'il faut ou aimer ou haïr, l'avoit sensiblement touchée.

Eh quoi ! dit son père après un long silence, nous voilà tous trois interdits ! Qu'Alceste, à quarante ans, soit confus d'avoir fait une déclara-

tion à une demoiselle de dix-huit ans, cela eſt à ſa place ; qu'Urſule en rougiſſe, qu'elle baiſſe les yeux, & qu'elle garde un modeſte ſilence, je trouve encore cela tout naturel ; mais moi, qui ne ſuis que ſimple confident, pourquoi ſuis-je auſſi ſérieux ? La ſcène eſt aſſez amuſante. Mon père, dit Urſule, épargnez-moi, de grace. Alceſte me donne une marque d'eſtime à laquelle je ſuis très-ſenſible ; & il ſeroit fâché que l'on en fît un jeu. — Tu veux donc que je croie qu'il parle tout de bon ? — J'en ſuis perſuadée, & je lui en ſais gré comme je le dois. — Tu n'y penſes pas. A quarante ans ! un homme de ſon caractère ! — Son caractère doit l'éloigner de toute eſpèce d'engagement, & il ſait bien ce que j'en penſe. — Et ſon âge ? — C'eſt autre choſe ; & je vous prie d'oublier l'âge, quand vous choiſirez mon époux. — Eh ! mon enfant, tu es ſi jeune ! — C'eſt pour cela que j'ai be-

ſoin d'un mari qui ne le ſoit pas. — Il n'y a donc que cette malheureuſe miſanthropie qui t'indiſpoſe contre lui ; & je conviens qu'elle eſt incompatible avec l'humeur que je te connois. — Et plus encore avec le plan que je me ſuis fait à moi-même. — Et quel eſt-il ce plan ? — Celui de la nature : de bien vivre avec mon mari ; de lui ſacrifier mes goûts, ſi par malheur je n'avois pas les ſiens ; de renoncer à toute ſociété, plutôt que de me priver de la ſienne ; & de ne pas faire un pas dans le monde ſans ſes conſeils & ſon aveu. On peut juger par-là de quel intérêt il eſt pour moi que ſa ſageſſe n'ait rien de farouche, & qu'il ſe plaiſe dans ce monde où j'eſpère vivre avec lui. Quel qu'il ſoit, Mademoiſelle, reprit Alceſte, j'oſe vous répondre qu'il ſe plaira partout où vous ſerez. Mon père, pourſuivit Urſule, ſe fait un plaiſir de raſſembler à ſes ſoupers une cercle d'honnê-

tes gens & de la Ville & de la Cour : je veux que mon mari ſoit de tous ces ſoupers, je veux ſur-tout qu'il y ſoit aimable. — Animé du déſir de vous plaire, il y ſera sûrement de ſon mieux. — Je me propoſe de fréquenter les ſpectacles, les promenades. — Hélas ! c'étoient mes ſeuls plaiſirs : il n'en eſt point de plus innocens. — Le bal encore eſt ma folie. Je veux que mon mari m'y mène. — En maſque, rien n'eſt plus aiſé. — En maſque ou ſans maſque, tout comme il me plaira. — Vous avez raiſon : cela eſt égal, dès qu'on y eſt avec ſa femme. — Je veux plus, je veux qu'il y danſe. — Eh bien, Mademoiſelle, j'y danſerai, dit Alceſte avec tranſport, en ſe jetant à ſes genoux. Ma foi, s'écria le Vicomte, il n'y a pas moyen d'y tenir ; & puiſqu'il conſent à danſer au bal, il fera pour toi l'impoſſible. Monſieur me trouve ridicule, dit Alceſte, & il a raiſon ; mais il faut achever de l'être.

Oui, Mademoiſelle, vous voyez à vos pieds un ami, un amant, &, puiſque vous le voulez, un ſecond père, un homme enfin qui renonce à la vie, s'il ne doit pas vivre pour vous. Urſule jouiſſoit de ſon triomphe ; mais ce n'étoit pas le triomphe de la vanité. Elle ramenoit au monde & à lui-même un homme vertueux, un citoyen utile, qui ſans elle eût été perdu. Telle étoit la conquête dont elle étoit flattée : mais ſon ſilence étoit ſon ſeul aveu. Ses yeux, timidement baiſſés, n'oſoient ſe lever ſur les yeux d'Alceſte : ſeulement une de ſes mains s'étoit laiſſé tomber dans les ſiennes ; & la rougeur de ſes belles joues exprimoit le ſaiſiſſement & l'émotion de ſon cœur. Eh bien, dit le père, te voilà immobile & muette ? Que lui diras-tu ? — Ce qu'il vous plaira. — Ce qu'il me plaira ? c'eſt de le voir heureux, pourvu qu'il rende ma fille heureuſe. — Il a de quoi : il eſt vertueux, il vous revère

& vous l'aimez. — Embraſſons-nous donc, mes enfans. Voilà une bonne ſoirée ; & j'augure bien d'un mariage qui ſe conclut comme au bon vieux temps. Crois-moi, mon ami, pourſuivit-il, ſois homme, & vis avec les hommes : c'eſt l'intention de la nature : elle nous a donné des défauts à tous, afin qu'aucun ne ſoit diſpenſé d'être indulgent pour les défauts des autres.

Fin des Contes Moraux.

Fautes à corriger dans les Contes moraux.

TOME I.

Pag. 50, *lign.* 1, *effacez l'un des deux pas.*
Pag. 66, *lign.* 5, sa va.eur, *lis.* de sa valeur.
Pag. 73, *lign.* 2, les, *lis.* des.
Pag. 125, *lign.* 23, cherche; *lis.* recherche.
Pag. 359, *lign.* 18, *après* peine, *mettez un* —

TOME II.

Pag. 63, *lign.* 19, ferons, *lis.* ferons.
Pag. 110, *lign.* 5, aperçu, *lis.* aperçue.
Pag. 120, *lign.* 10, chargé, *lis.* chargés.
Pag. 200, *lign.* 22, de pas, *lis.* de ne pas.
Pag. 277, *lign.* 7, aperçu, *lis.* aperçue.

TOME III.

Pag. 88, *lign.* 19, apercevoir, *lis.* prévaloir.
Pag. 99, *lign.* 2, cherchoit, *lis.* chercheroit.
Pag. 137, *lign.* 3, *après* le monde, *ajoutez* &c.

Fautes à corriger dans Belisaire.

Préface, *pag. ix*, *lign.* 1, connoît, *lis.* connoissoit.
—— *Note (b)*, Combefils, *lis.* Combefis.
Pag. 5, *lign.* 10, oisivité, *lis.* oisiveté.
Pag. 16, *note (a)*, *lign.* 2, molissimi, *lis.* mollissimi.
Pag. 61, *lign.* 16, lui, *lis.* il.
Pag. 70, *lign.* 12, *ôtez* me.
Pag. 233, *note (a)*, *lign.* 1, quum, *lis.* quam.
Pag. 239, *en note*, *lign.* 1, indivia, *lis.* invidia.
Pag. 283, *lign.* 14, NARES, *lis.* NARIS.
Pag. 324, *lign. dern.* Carleftoun, *lis.* Charlestown.

Dans l'Essai sur le Goût.

Pag. 333, *lign.* 22, q'oun, *lis.* qu'on.
Pag. 347, *lign.* 8, n'étoient, *lis.* n'étoit.
Pag. 374, *lign.* 22, parties, *lis.* partis.
Pag. 421, *lign.* 9, ra-, *lis.* re-

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Contes Moraux de M. Marmontel*, faisant partie de l'édition complette de ses Œuvres. Le succès soutenu de cet Ouvrage, traduit dans toutes les Langues de l'Europe, annonce & garantit celui de cette nouvelle édition, plus exacte & plus correcte que toutes les précédentes; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 10 Octobre 1786.

ARTAUD.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le S^r DE MARMONTEL, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public *la Collection de ses Œuvres;* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire ven-

dre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de DIX ANNÉES consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans cause, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle

de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL : le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-sixieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-six, & de notre Règne le douzieme. Par le Roi en son Conseil. LEBEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 672, fol. 542, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, ce 28 Avril 1786. L E CL E R C, Syndic.

De l'imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine.

